

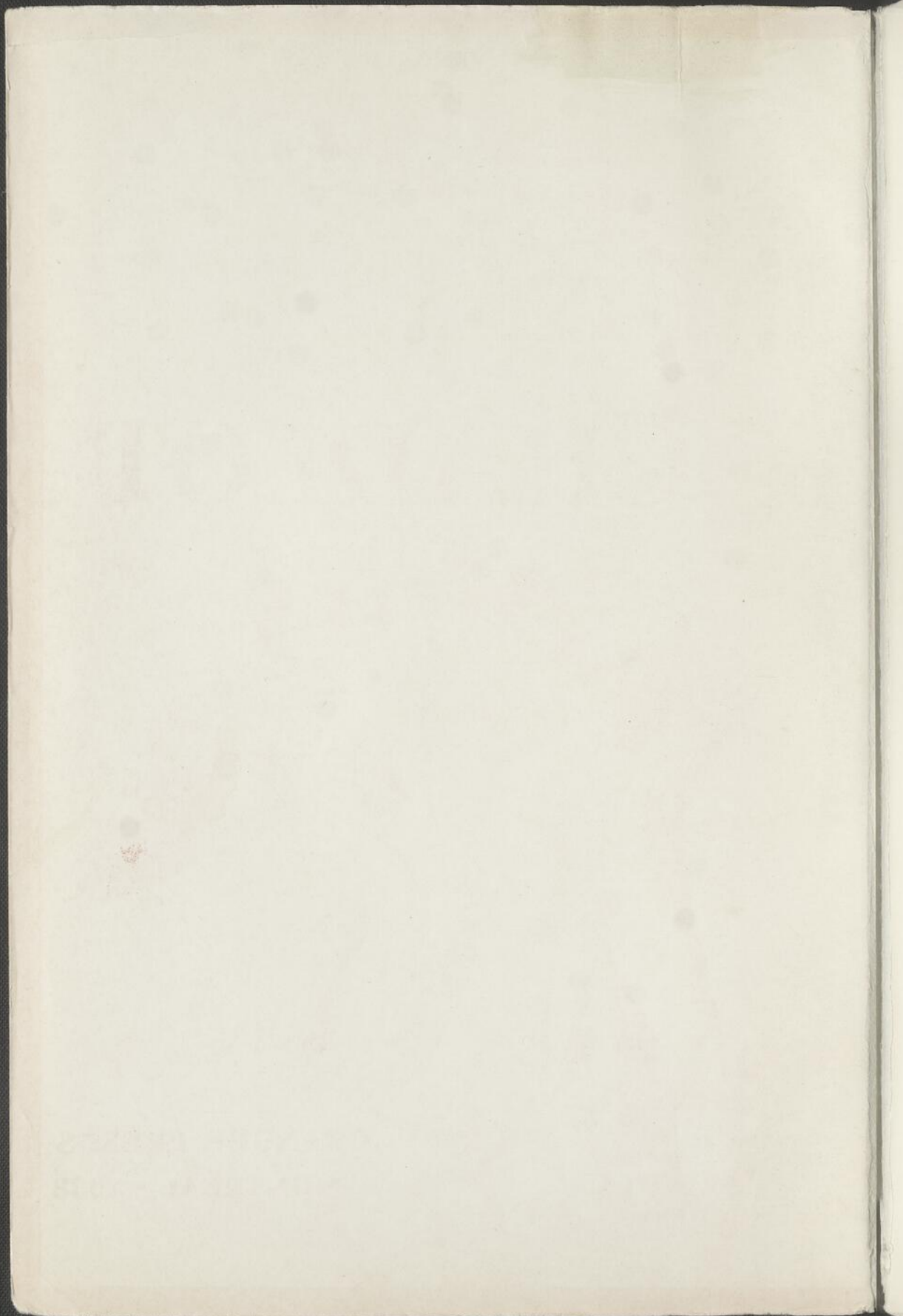
MARIE CLAIRE DAVELUY

L'IDYLLE DE CHARLOT



GRANGER FRERES

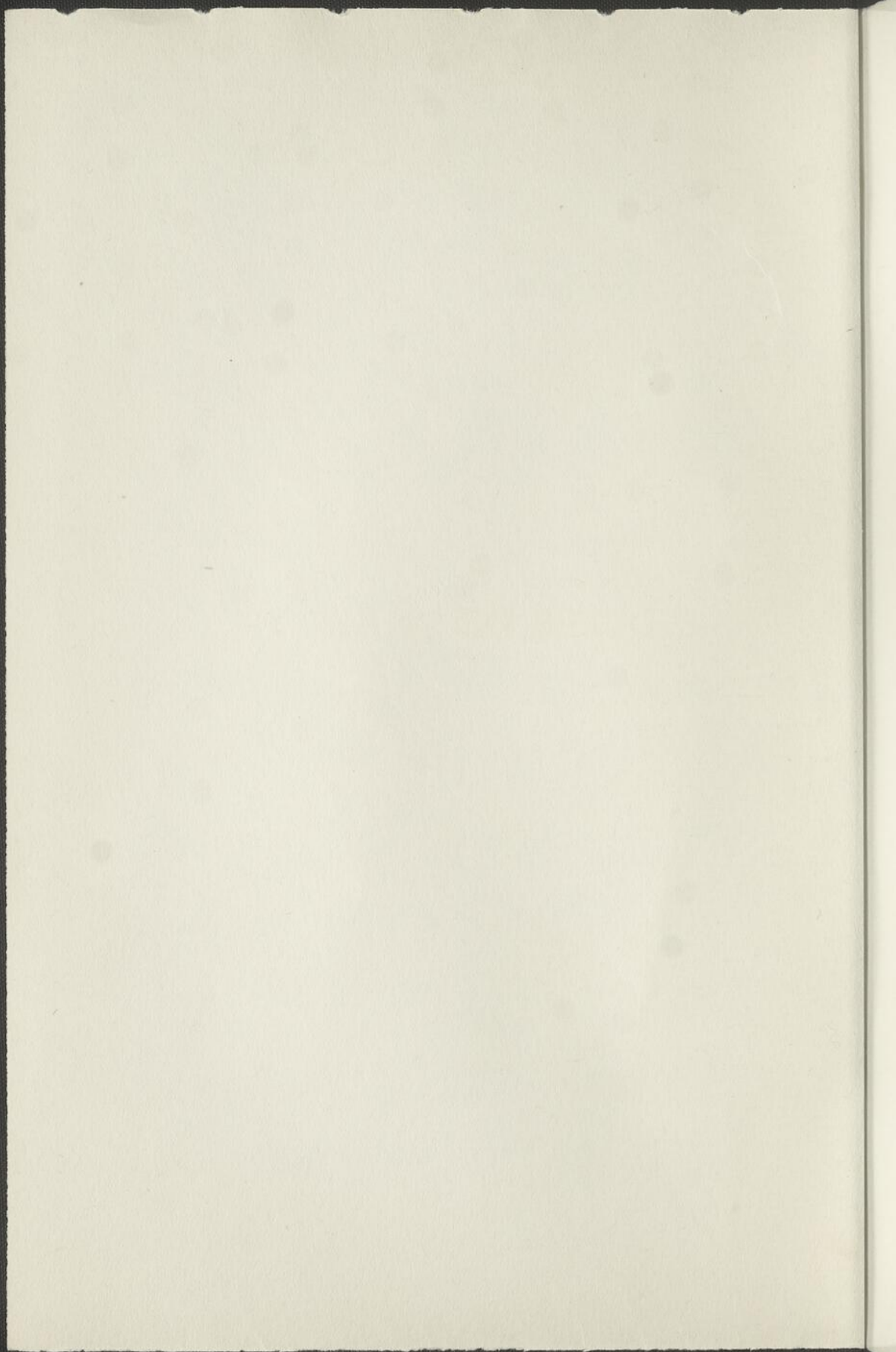
MONTREAL - 1938



A ma sœur Régina
avec l'expression
de ma vive affection,

Marie-Claire Daveluy

Montréal, octobre 1938.



L'IDYLLE DE CHARLOT

DU MÊME AUTEUR

"Ouvrages pour la jeunesse"

Sur les ailes de l'Oiseau bleu. Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1936. In-8.

Une révolte au pays des fées. Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1936. In-8.

Les Aventures de Perrine et de Charlot. Montréal, Librairie Granger Frères, 1938. In-8. (Deuxième édition).

La Captivité de Charlot. Montréal, Librairie Granger Frères, 1938. In-8. (Deuxième édition).

Charlot à la « Mission des Martyrs ». Montréal, Librairie Granger Frères, 1938. In-8.

L'Idylle de Charlot. Montréal, Librairie Granger Frères, 1938. In-8.

PARAÎTRONT PROCHAINEMENT :

Perrine et Charlot à Ville-Marie

Le Cœur de Perrine

Le Filleul du roi Grolo. (Réédition)

Petit théâtre historique

Les Petits Patriotes du Richelieu

Michel et Josephite dans la tourmente.

Marie-Claire DAVELUY

L'Idylle de Charlot

*Dessins de
James McISAAC*



MONTRÉAL
Librairie GRANGER FRÈRES Limitée
1 9 3 8

Tous droits réservés, Canada 1938.

AVERTISSEMENT

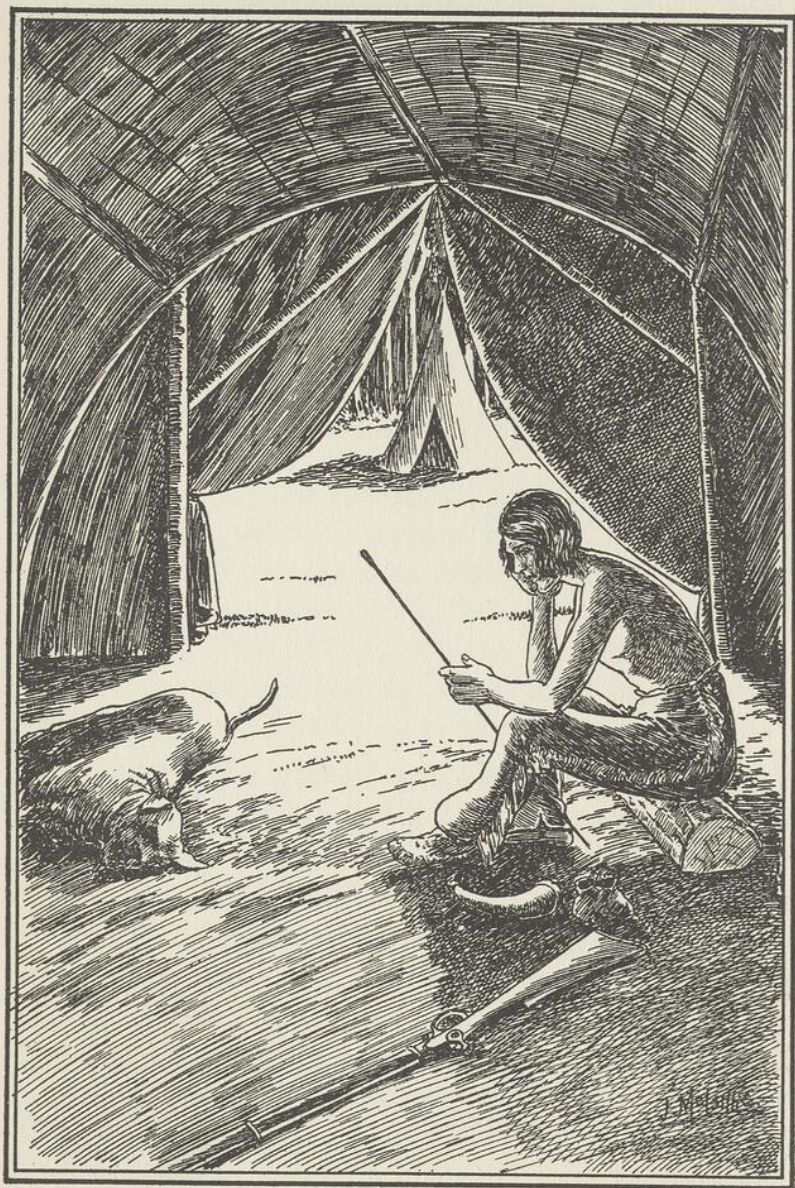
Mes jeunes amis,

Voici un quatrième récit. Il vous narre la vie malheureuse, dure, remplie d'épisodes tragiques, que Charlot continue de mener chez les Agniers. Son courage ne faiblit point; ses croyances s'affermissent. Vous aurez également la vision des épreuves de Perrine, demeurée aux Trois-Rivières, et qui ne peut se consoler de l'éloignement de son frère. Elle pleure. Elle prie. Elle espère.

Accueillez de nouveau mes héros avec sympathie. Leur vie aventureuse, leur énergique vouloir, leur confiance en la Providence, demeurent ainsi que l'image de l'existence des pionniers de chez nous. Je continue de souligner, vous le voyez, par le truchement de Perrine et de Charlot, toutes les belles qualités de nos ancêtres français.

Marie-Claire DAVELUY

THE
JOURNAL
OF
THE
AMERICAN
MEDICAL
ASSOCIATION
PUBLISHED WEEKLY
CHICAGO, ILL.
1917



Pauvre Feu! Ses misères venaient de prendre fin.



I

UN COURRIER TRAGIQUE

CHARLOT, occupé à charger les fusils de Kinaetenon, interrompit tout à coup sa tâche. Des aboiements nombreux, accompagnés de cris, de courses autour de la tente, lui firent malgré lui relever la tête. Un coup de feu retentit. Puis, tout bruit cessa, sauf un rauque éclat de rire, qui résonna près de lui. Il allait sortir. Kinaetenon apparut à l'entrée de la tente :

« Mon frère quittait son ouvrage sans l'avoir terminé ? » gronda-t-il. La figure du sauvage était rouge. Ses cheveux tombaient en désordre. Sa main droite portait une large coupure.

— Je t'en prie, Kinaetenon, ne me fais pas de reproches sur ce ton. Je finirai par croire que tu me hais, comme tous les tiens.

— Que mon frère finisse son ouvrage. Il ne sortira pas avant, scanda Kinaetenon, d'une voix moins rude et en haussant les épaules.

— Tu es blessé, Kiné ?

—Oui.

—Fais voir. Oh! oh! l'entaille est profonde. Que s'est-il passé?

—Une querelle avec le mari de ma sœur.

—À cause de moi, frère? Ils me poursuivent de leur haine. Ils devinent si bien que tu m'aimes, au fond. Hélas! si mon sort me semble si triste, ici, c'est surtout à cause des ennuis qu'il t'attire.

—Mon frère sait que ma sœur ne m'a jamais aimé et qu'elle a tourné le cœur de son mari contre moi.

—Je me le dis, c'est vrai, pour atténuer mes regrets... Tiens, Kiné, voilà ta main pansée . . . Mais tu ne m'as pas raconté la cause de la querelle.

—Mon frère est curieux.

—Kiné, est-ce étrange, en entendant tout à l'heure des aboiements, il m'a semblé reconnaître ceux de mon bon chien, ceux de Feu, si mystérieusement disparu depuis un an. C'est bien lors de ma congestion de cerveau, provoquée par la vue du Père Jogues assassiné, que Feu a disparu, n'est-ce pas, Kiné?

—Oui.

—Tu ne sais rien des circonstances de sa disparition? Refuseras-tu toujours de me répondre?

—Pas aujourd'hui, dit soudainement Kinaetenon, d'une voix résolue.

—Ah! fit Charlot surpris.

—Mon frère, continua lentement le sauvage, n'avait pas à s'inquiéter, car, qu'il le sache, c'est moi, moi seul, qui ai renvoyé son chien du camp. Il est parti une nuit,

sous la garde d'un Algonquin, qui s'évadait avec succès, grâce à moi.

—Toi, Kiné tu as fait cela? Je ne te crois pas. Pourquoi?

—Mon frère semblait ne pas revenir à la vie. Il appelait sa sœur. Il lui disait adieu si tristement. J'ai chargé son chien d'un message pour la fille aux cheveux de lumière . . .

—Quel message? Tu ne sais pas écrire Kiné.

—Au collier du chien, j'avais attaché un cœur taillé dans un beau morceau de bois. Une flèche perçait ce cœur. Elle signifiait que tu avais le cœur blessé par le chagrin et l'ennui. Tu voulais recevoir des nouvelles des visages pâles. L'Algonquin m'avait promis d'expliquer tout ceci à ta sœur. Vois-tu, mon frère, il me semblait qu'un envoi quelconque des tiens par les mêmes moyens, par une course rapide de Feu à travers les bois, t'empêcherait peut-être de mourir.

—Bon Kiné! La mort elle-même ne veut pas de moi, ici . . . Ah! si je ne t'avais pas, quel désespoir serait le mien . . . Mais que penses-tu qu'il ait bien pu arriver à Feu? . . . Il devrait être de retour, maintenant? . . . Oh! Kiné, quelle bonté ingénieuse est la tienne! Avoir songé à ce stratagème!

—Ton chien est de retour, mon frère », dit Kinaeton, en plaçant ses deux mains sur les épaules de Charlot. Le regard du sauvage semblait d'une tristesse profonde.

—Feu est de retour? » s'exclama Charlot. Il ouvrait de grands yeux. « Allons, allons, tu as la fièvre, Kiné.

Ta blessure est venimeuse peut-être. Viens te reposer sur ta natte. Je te veillerai, ce sera mon tour!

—Ton chien, mon frère, est de retour », reprit de nouveau Kinaetenon. Le sauvage n'avait pas modifié son attitude. Il plongeait de plus en plus ses yeux dans ceux de Charlot.

—Mais alors, où est-il? Où est Feu? » questionna Charlot. Une faible rougeur montait à son front. Oh! une telle joie était-elle possible: avoir, à l'instant même, des nouvelles de Perrine, de tous les siens?

—Où est Feu, Kiné? reprit Charlot, avec un peu d'impatience. Dis vite.

—Mon frère ne s'était pas trompé tout à l'heure. C'était son bon chien qui aboyait tout près d'ici... Il arrivait joyeux... » Kinaetenon baissa la tête.

—Ah!... Et puis, ... Parle! Mais parle donc!

—Hé! hé! soupira Kiné, mon frère n'a-t-il pas entendu tout à l'heure un... un... un coup de feu?

—Un coup de feu! Ah! mon Dieu... C'était Feu que l'on immolait... Je comprends tout. Tu as voulu le sauver, Kiné? Tu t'es battu avec ton beau-frère à ce sujet... Oh! misère de misère, murmura douloureusement Charlot, en se laissant glisser à terre et en cachant sa tête entre ses mains.

Il la releva bientôt: « Kiné, dit-il gravement, va chercher le corps de mon fidèle ami!... Amène-le ici. Je veux le voir, mais je veux que personne n'ait le spectacle de ma douleur... Non, non, n'y va pas. On te ferait encore du mal.

—Je n'aurais pas loin à aller, répondit avec douceur Kinaetenon. Feu est là, à la porte de la tente. Ma sœur l'a traîné ici en riant de tout son cœur du chagrin qu'elle nous causerait à tous deux.

—J'ai entendu ta sœur en effet, dit Charlot, mais je ne me doutais guère de la raison de ces éclats de rire. Va, Kiné, traîne ici mon bon Feu. Je le regarderai une dernière fois, avant que nous l'enterrions. Car, on serait capable de le voler, pour le manger ensuite. Et cela, je ne le permettrai pas. »

Kinaetenon obéit. Puis, ayant placé le corps de l'animal tout près de Charlot, il quitta la tente. Charlot l'entendit bientôt. Il murmurait un chant lugubre, un chant de mort, commun chez tous les sauvages, en pareilles occasions.

Charlot avait de grosses larmes dans les yeux en considérant de plus près la pauvre bête. Qu'elle était maigre, qu'elle paraissait épuisée par la longue randonnée à travers la forêt, sans nourriture souvent, menée rudement par un maître d'occasion, tel qu'en témoignait le cou meurtri de l'animal, tout près du collier. Pensivement, Charlot enleva le collier. Il l'examina. Sans doute, le mot de Perrine avait dû y être fixé de quelque façon. Mais ses ennemis devaient l'avoir arraché, puis jeté au loin. Pauvre Feu ! Ses misères venaient de prendre fin. Plus jamais, il n'apercevrait la face de ces cruels sauvages, ni ne sentirait, sur son échine amaigrie, quelques coups de bâton sournoisement appliqués. Charlot se prit à flatter avec douceur la tête de l'animal. Il lava ensuite la blessure à la tempe.

Une demi-heure plus tard, Kinaetenon et Charlot plaçaient l'animal dans une fosse hâtivement creusée tout au fond de la tente. Fatigué, déprimé, Charlot, une fois ce devoir rempli, se jeta sur sa natte. Kinaetenon se mit à couper et à tailler le cuir du collier de Feu. Il voulait en obtenir un anneau solide et étroit. Charlot le regardait se servir avec adresse du couteau de Perrine, ce couteau qu'il lui avait, un jour, cédé avec bonheur, par gratitude.

Soudain, le sauvage poussa une exclamation et jeta le couteau au loin. Puis, il regarda Charlot les yeux étincelants, tout en refermant la main sur le collier mutilé.

« Qu'y a-t-il, Kiné? Tu parais tout drôle?

— Mon frère peut-il supporter une grande joie?

Charlot se souleva, souriant malgré lui de la gravité étrange du sauvage.

« Mais que bredouilles-tu là, Kiné? Et pourquoi refermes-tu la main sur le collier? Tu travailles le cuir avec adresse, parole d'honneur?

— Regarde, Charlot, ce qu'il y avait entre ces deux bandes de cuir solidement cousues?

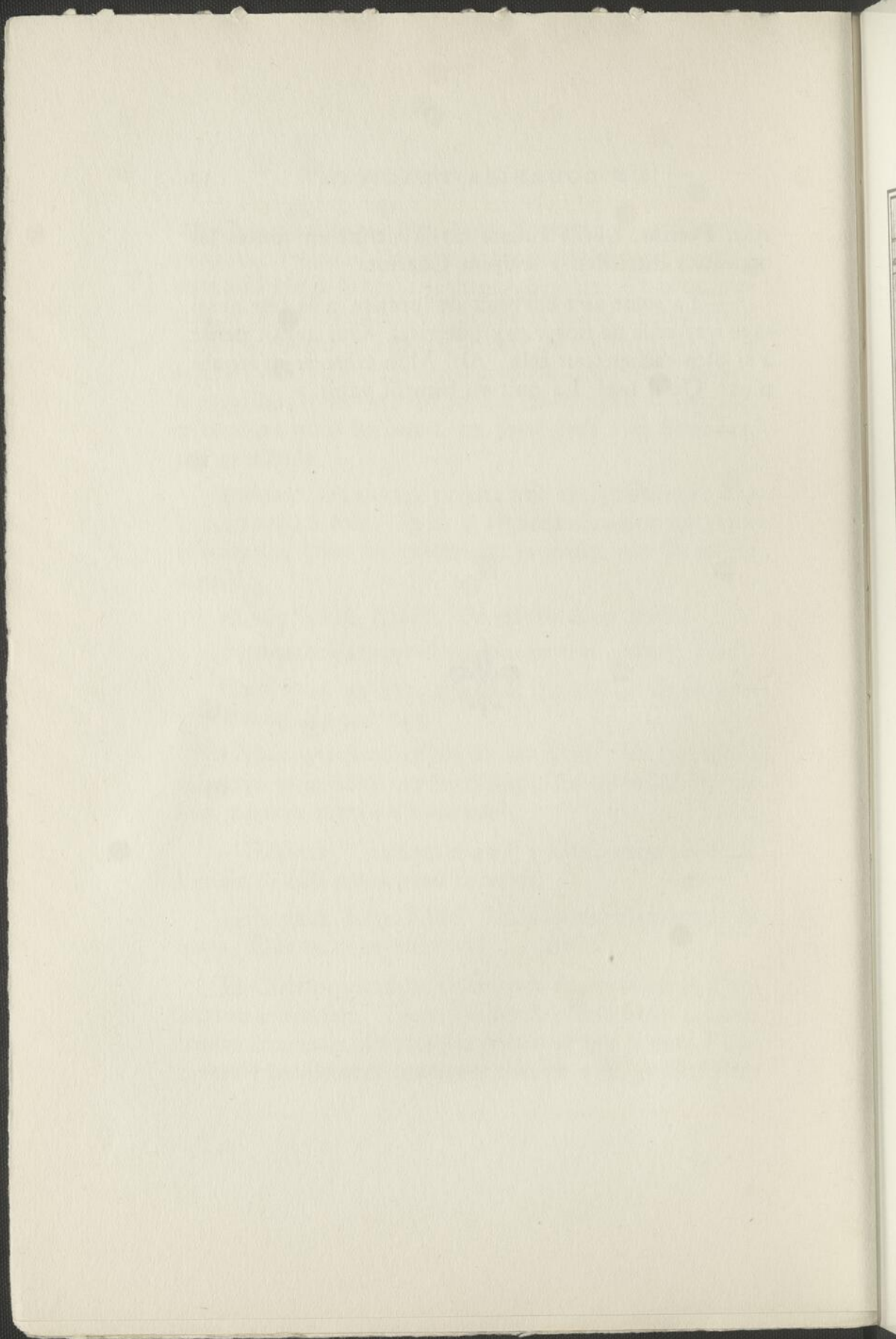
— Je veux bien, Kiné! Mais ouvre davantage la main. Que tu es mystérieux! . . . Ah!

Et Charlot vit alors un miracle de prudence et d'affection se réaliser. Trois feuilles de papier, très minces, toutes couvertes d'écritures, sortirent peu à peu d'une cachette habilement pratiquée dans le cuir. « Oh! Per-

rine, Perrine, quelle finesse est la sienne en toutes les occasions difficiles! » soupira Charlot.

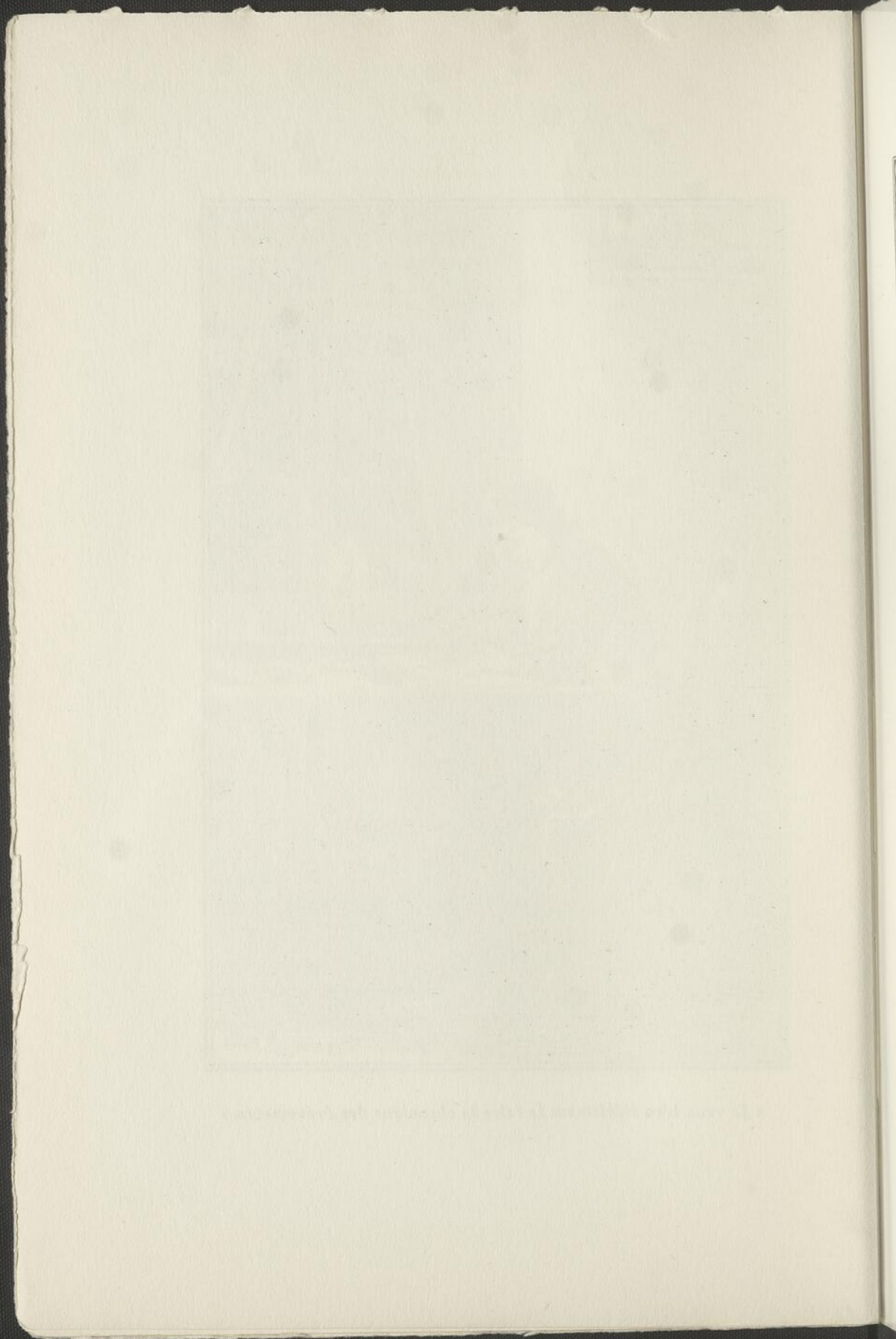
—Ta sœur aux cheveux de lumière, a la tête aussi sage que celle de nos vieux guerriers. Qui aurait pensé à si bien cacher tout cela. Ah! Mon frère ne m'écoute plus? Qu'il lise! La nuit va bientôt venir. »

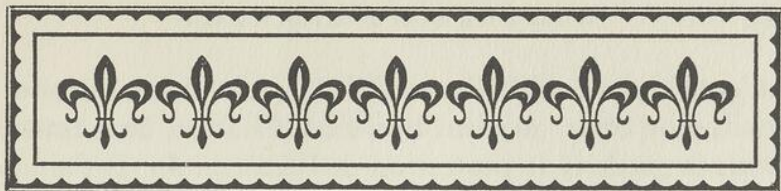






« Je veux bien fidèlement te faire la chronique des événements. »





II

LA LETTRE DE PERRINE

KINAETENON se mit à préparer le repas du soir, un morceau d'original, qu'il fit rôtir longuement dans la braise d'un feu, qui achevait de s'éteindre au milieu de la tente. Et voici, ce que Charlot dévorait, durant ce temps, les joues en feu, les yeux souvent mouillés de larmes.

« Mon frère chéri,

Je veux d'abord te presser sur mon cœur, te dire toute mon affection, que ton absence rend parfois si douloureuse. Mon aimé, tu devines mes angoisses, l'inquiétude folle qui me torture, tu as été malade, tu as été mourant, et cela loin, bien loin de moi . . . Grâce au ciel, cependant, tu n'es pas mort, non, la Providence n'a pas permis que ce chagrin écrasât ta Perrine. Frère, pourquoi es-tu ainsi parti, un jour? Oh! que tu as été imprévoyant, téméraire, et comme tu es demeuré sans pitié devant mes larmes. Mon bouleversement à l'heure de ton départ, je le vois, maintenant, c'était plus que de la tristesse, c'était la force d'un pressentiment qui

m'enveloppait déjà l'âme. Ah! la seule vision qui soutient mon cœur, aujourd'hui, c'est, Charlot, de te savoir sous la garde et la protection de Kinaetenon. Il t'aime, celui-là, mon frère. La promesse que j'ai obtenue de lui à ton sujet, au départ, sans que tu le saches, avec quelle gravité profonde il y a consenti! Je sentais qu'il n'y manquerait jamais. Parle-lui de ma reconnaissance. Dis-lui quelle confiance je mets sans cesse en lui. Oh! Kinaetenon, Kinaetenon, de penser qu'il te tient en ce moment sous ses yeux, qu'il peut te faire sourire ou alléger ta peine; oui, Kinaetenon est bien heureux, il garde ce que j'ai de plus cher en ce monde, mon frère, mon Charlot.

Feu se rendra-t-il sans encombre? C'est mon espoir. Hélas! sais-tu que depuis trois mois, je guette une chance de t'envoyer notre bon chien. Aucun Huron, aucun Algonquin n'a voulu s'en charger, malgré mes supplications, malgré mes larmes. La terreur de l'Iroquois est plus forte que tout, depuis que nous avons appris, aux Trois-Rivières, le massacre du Père Jogues et du pieux Lalande. Le 4 juin dernier, par un beau soir, représente-toi notre émoi, lorsque d'une chaloupe descendit, soudain, la figure sombre et tirée, le fils d'Ignace Otouolti. Il arrivait des Iroquois. Il monta tout de suite au Fort et là le Commandant de la Poterie et nous tous apprîmes les plus sanglantes, les plus douloureuses nouvelles. Le Père Jogues était mort, Lalande l'avait suivi en son supplice. « Mais mon frère, mon frère, vit-il, au moins? criai-je. » « Charlot, nous narra Ignace, vivait, mais n'avait dû le salut qu'à Kinaete-

non qui avait exigé publiquement qu'on le laissât continuer auprès de lui le rôle d'esclave ». Oh! Charlot, Charlot, seulement de te savoir vivant, bien que malade et humilié, me causa une telle émotion que je m'évanouis.

Juge de mon bonheur en voyant arriver Feu peu de temps après.

Tiens, une inquiétude me prend en ce moment. Sauras-tu percer le secret de la cachette où j'enfouis cette longue lettre? Le Huron qui doit conduire ton chien à Kinaetenon le sait, mais aura-t-il le courage voulu, toute l'intelligence surtout d'une situation dangereuse, pour arriver jusqu'à ton maître. Et si on le tuait avant? Et Feu aussi? Non, non, je ne veux pas douter ainsi de la bonté divine. Je mets tous mes vœux sous la protection de notre doux martyr, le Père Jogues. Il nous aimait bien tous les deux, rappelle-toi. J'ai confiance. Je veux avoir confiance. D'une manière ou d'une autre, tu recevras ma missive, tu la liras, tu y trouveras la trace de mes larmes. Tiens la petite tache qui veut noyer tout ce mot là-bas, c'est un peu de mon chagrin qui s'en va. Elle était si pressée de tomber, cette larme, que je n'ai pu la cueillir à temps. Mon frère, que je t'aime, mon cœur est sans cesse déchiré à cause de toi.

Mais je veux faire taire ma peine, je veux bien fidèlement te faire la chronique des événements qui se sont passés depuis ton départ, il y a près d'un an et demi. N'auras-tu pas ainsi, pour quelques minutes

au moins, l'impression que tu es au milieu de nous, prenant ta part de nos peines comme de nos joies.

Suis-moi bien. Je débute tout juste après le départ de nos morts regrettés, pour cette « mission des martyrs » trop bien appelée ainsi, par nos missionnaires en route, soit vers les Agniers, soit vers les Onontagués, soit vers toute autre tribu de nos ennemis, les Iroquois.

Le 2 octobre de l'an dernier, notre amie d'enfance, Marie-Madeleine de Repentigny, épousait Paul Godefroy. Nous étions invités, tu le penses bien, aux fêtes des noces. Elles eurent lieu 10 jours plus tard. Comme Jean Godefroy et sa femme, cousins du marié, ne pouvaient se rendre à Québec pour la circonstance, je vis entrer un bon matin, dans notre salon du fort, Normanville, paré, beau comme un prince. Il se mettait à l'instant en route pour Québec, afin de remplacer son frère et sa belle-sœur. Je le complimentai sur sa bonne mine. Je fis mille vœux pour que son voyage fût heureux.

« Merci, Perrine, dit-il. Mais je ne puis, moi, en retour, vous complimenter sur votre santé. Vous êtes pâle, trop pâle, enfant.

—M. de Normanville, je pleure souvent, voyez-vous . . . et . . .

—Oui, oui, je sais, reprit-il, et ce que j'en veux à Charlot d'être le cause de tout ce mal!

—Son impétueuse jeunesse nous a vaincus tous deux, M. de Normanville.

—Oh! quant à moi, je comprendrais encore, mais vous, avoir rempli d'une telle ombre douloureuse vos yeux de vingt ans. Je ne le lui pardonnerai jamais.

—M. de Normanville, lançai-je avec un sourire, que feriez-vous si mon frère était là devant vous, les yeux levés sur les vôtres, avec son habituelle admiration pour vous, surtout avec sa chaude affection?

—Ce que je ferais, ce que je ferais . . . Je vous jure, Perrine, qu'avant de faiblir, comme vous l'insinuez, je le rosserais d'importance, le jeune écervelé.

—Je ne le défendrais pas cette fois.

—Mais, écoutez-moi, Perrine, je ne suis pas venu ici pour parler de votre frère, ou faire ridiculement la roue, paré de mes meilleurs habits. Non, je suis venu pour beaucoup mieux que cela: pour vous chercher! Vous m'accompagnerez à Québec, Perrine.

—Non, non, de grâce.

—Pourquoi? Ce changement d'air et de milieu vous serait salulaire.

—Je devais m'y rendre avec Charlot, selon une promesse faite depuis longtemps à la mariée, mais . . . sans lui . . . Oh! cela me semblera trop pénible.

—Il ne mérite pas cette réclusion, notre jeune fou tant aimé. Il est à la chasse en ce moment, allez, là-bas. Les sous-bois d'Ossernenon portent sans doute la trace de ses pas et s'éclairent de ses prouesses.

—M. de Normanville, n'insistez pas. J'ai déjà refusé Jean Amyot, hier. Il s'est embarqué avec Marie du Hérisson.

—Jean n'est pas parti, ni Marie, ni personne, tous nous décidons de ne pas nous éloigner sans vous. Marie-Madeleine, oh! là, là, nous en ferait voir de belles si nous nous avisions de quitter les Trois-Rivières sans vous.

—Comment Perrine, fit soudain derrière M. de Normanville, la bonne grosse voix du Commandant la Poterie, tu ne rends pas les armes devant un si beau cavalier. Quel air piteux prend notre vaillant interprète. Ah! Ah! Ah!

—Commandant, repris-je en passant gentiment mon bras sous le sien, laissez-moi passer la journée près de vous, remplacer un peu votre Marie si dévouée.

—Tut, tut, tut, tu ne feras rien de cela. Va t'habiller, va, ma petite fille, fais-toi belle, c'est moi qui le désire, qui le commande, tu entends, *qui le commande*, finit-il presque sévèrement.

—Vous me traitez comme un soldat, oh! Commandant, comment pouvez-vous?

—Mes soldats n'oseraient pas raisonner comme toi ou je les clouerais quelque part.

—J'obéis, Commandant. Mais, je vous en prie, ne me regardez pas avec ces yeux sévères. Il me semble alors que vous n'avez plus d'affection pour moi.

—Petite folle, sourit La Poterie, malgré lui. Tu t'emplis la tête de chimères. Va, va, te préparer. Reprends tes couleurs. Souris. Aie vingt ans. Normanville m'accompagnera à la salle de garde, tandis que tu te pareras un peu.

Oh! mon Charlot, tu le vois, je dus m'incliner devant l'inflexible vouloir du Commandant. Je partis sans toi, hélas, pour les noces de Marie-Madeleine, notre amie. Que de projets nous avions pourtant bâtis, tous ensemble, autour de ces fêtes du 12 octobre de l'an de grâce 1646.

Et toi, mon frère chéri, que faisais-tu à cette même date, là-bas? Oh! dis-moi, dis-moi?

L'hiver dernier fut très doux dans nos parages. Les vieux sauvages s'en sont montrés eux-mêmes surpris. Ils comptaient devant nous je ne sais quel nombre fantastique de « lunes » depuis l'avènement d'une pareille température. À Québec, il en fut de même. J'entendais le Père Jérôme Lalemant dire au Commandant, à sa visite de juin dernier aux Trois-Rivières: « Commandant, quelle clémence il y eut dans le ciel tout l'hiver dernier! Ce fut, vraiment, « un hiver sans hiver », n'est-ce pas? Même le vin, au calice, n'a gelé qu'une fois durant nos nombreuses messes quotidiennes ».¹ Extraordinaire, chose extraordinaire dans ce pays canadien! »

Nous n'eûmes pas à craindre la disette, non plus. « La pêche avait été une vraie bénédiction tout l'été et tout l'automne. L'on a, à Québec, dûment pris, préparé, salé 40,000 anguilles. » Aux Trois-Rivières, nous avons été tout aussi heureux à la pêche, tu peux le croire. Et à la chasse, donc! *Et toi, mon frère chéri, que t'advenait-il à ce sujet, là-bas, là-bas? Je sais les*

¹ Paroles authentiques.

bois d'Ossernenon giboyeux, y fus-tu heureux, en ta qualité d'excellent tireur? Hélas! C'est cette habileté de ton bras et de ton œil à ne jamais manquer un but, qui est la cause, au fond, de ton éloignement, la cause de tous les malheurs qui t'arrivent en ce moment.

Mme Jean Nicolet s'est remariée le 12 novembre dernier. Nous en sommes tous contents, ici, car c'est un bien brave colon, un Champenois, qu'elle a épousé. Tiens, c'est ce Nicolas Macart dont tu m'as parlé avec éloge, un jour que tu revenais de Québec où il demeurerait et demeure encore. Puisse-t-il mettre un peu de baume dans le cœur de Marguerite, si triste depuis la mort tragique de son premier mari. Elle l'adorait, rappelle-toi, et cela depuis l'enfance.² M. Guillaume Couillard a tout tenté pour procurer cette seconde union à sa chère fille Marguerite, autrefois si gaie, si vivante. La petite Marguerite Nicolet était ravissante le jour des noces. Elle a dansé un moment avec Jean-Baptiste de Repentigny.

Il y eut peu de monde à ces noces, à la demande de Mme Nicolet, ce dont nos bons pères Jésuites furent très heureux. Quelle violence ils se font toujours pour assister à ces fêtes. Seule, leur affection profonde pour nous tous leur fait faire se sacrifice d'amabilité.

Charlot, quel chagrin d'avoir à t'apprendre que notre fier, notre célèbre, notre héroïque Piescaret n'est plus. Il succombait dans un piège tendu par les Iroquois, au commencement de mars de cette année 1647.

² Voir *Les Aventures de Perrine et de Charlot*.

Ah! la terrible, terrible année! Pour moi et pour bien d'autres, va! Nous ne voulions pas croire, ici, à la fin du grand Algonquin. Lui, Piescaret, victime d'un piège! Lui, si rompu à toutes les ruses, feintes et trahisons des ennemis impitoyables de sa race, les Iroquois! Que de fois, que dis-je, *toujours*, il les déjouait, et faisait tourner toutes choses avec une promptitude géniale, en sa faveur ou en la faveur des siens. Mais tu connais ses hauts faits d'armes aussi bien que moi.³ Je revois encore tes grands yeux d'enfant fixés sur lui lorsqu'il racontait à la veillée quelques-unes de ces passes d'armes si fameuses. Les Pères sont heureux qu'il soit parti pour la guerre à ce petit printemps, bien en règle avec Dieu. Il eut le pressentiment de sa fin prochaine. Écoute ce qu'il dit aux Pères en prenant congé d'eux: « *Il me semble que je m'en vay à la mort, je sens je ne scay quoy qui me dit: les Hiroquois te feront mourir; mais ma consolation est, que je suis réconcilié à l'Église et que j'iray au ciel après ma mort* ». ⁴

Tu peux te figurer le désespoir de nos bons Algonquins des Trois-Rivières à la nouvelle. Leurs cris firent mal à entendre.

Ils nièrent d'abord, comme nous. Puis, lorsque l'un d'eux, parti à la recherche de la dépouille, la rapporta, lorsqu'on vit sa tête scalpée, ses reins transpercés

³ Voir *Charlot à la Mission des Martyrs*. Il s'y trouve un récit des exploits extraordinaires de cet intelligent et très brave sauvage, grand ami des Français.

⁴ Voir *Les Relations des Jésuites*, v. 2, année 1647.

d'outre en outre, par une épée, dont la garde se voyait encore dans le dos, preuve de la trahison dont il avait été victime, les pleurs et les lamentations éclatèrent. Et ce fut, mon frère, sur un ton si sourd et si lugubre, et pendant des jours et des jours, que nous en étions tous énervés au Fort. Le Commandant put y mettre fin, en se transportant avec quelques soldats au milieu de leurs cabanes, et en rendant hommage avec pompe, bruit de fusillade, et roulements des tambours au célèbre défunt.

Il demanda en retour aux Algonquins de cesser leurs plaintes, leurs murmures, bien inutiles, hélas, maintenant. « Les mânes de Piescaret, ajouta avec habileté le Commandant, sont plus qu'heureux et apaisés de ces longues manifestations de douleur de la part de son peuple, comme de ses amis les Français. Il désire maintenant dormir en paix dans la bonne terre des Trois-Rivières, où dorment tous les fameux ancêtres de sa grande race. »

Notre bon Bernard d'Apamanguich fut aussi tué par les Iroquois, à peu près dans le même temps.

Nous ne doutions plus que la paix signée entre les Iroquois et nous, durant les étés de 1645 et de 1646, étaient choses mortes, peut-être à jamais. Quelle confiance avoir en eux dorénavant, quelques gestes d'entente qu'ils fissent!

Puis, mon frère, à partir de la mort de Piescaret, c'en fut fait de ma tranquillité. À chaque capture nouvelle des ennemis, mon cœur en recevait un choc. Ah! l'on allait bien finir par s'en prendre à toi, par déjouer

la surveillance de Kinaetenon. Tu périrais. La torturante, la suprême désolation! Que de nuits j'ai passées à pleurer, à prier aussi! Que d'appels désespérés à la pitié de Kinaetenon! Les entendait-il parfois mes appels déchirants, à travers je ne sais quelle brise mystérieuse, plaintive? Pénétrait-elle jusqu'à lui, par ces nuits sombres, sans étoiles, qui furent si nombreuses, en cet été pluvieux de 1647?

« Que j'aimerais à entendre de ta bouche le récit de la mort du Père Jogues! Son nom est sans cesse prononcé, ici, depuis que nous avons appris son glorieux martyre. Ne rapporteras-tu pas quelques reliques? Ont-ils donc fait grâce de tout ce qui nous le rappelle? Oh! les lâches, les lâches! . . . Mais ne va pas t'exposer, même pour une cause si sainte. Quel sublime apôtre que ce jésuite, mon frère! Il savait de façon certaine — il l'a dit à un des Pères — que la mort allait suivre le geste de sacrifice auquel il avait consenti. Il connaissait si bien la perfidie de caractère, le manque de volonté, les pratiques superstitieuses, l'idolâtrie de ses bourreaux. Mais la bravoure et la douceur qui étaient le fond de la nature du Père, unies à sa sainteté l'avaient rendu totalement indifférent à toutes les précautions de la terre. Il est parti sans hésiter, *sans même retourner la tête*. Charlot, cela ne prouve-t-il pas, une fois de plus, que si tous les héros ne sont pas des saints, *tous les saints sont des héros*?

J'en profite ici, mon frère, pour te recommander de n'être pas trop héroïque, te sachant encore assez loin de la sainteté! . . . Mais j'ai tort de parler ainsi. Écoute

plutôt: Veille sur tes impulsions généreuses, par amour pour moi, parce que je veux te revoir, mais n'y veille pas jusqu'à en être lâche, cela jamais, jamais . . .

Seras-tu surpris d'apprendre que nous avons capturé l'assassin du Père Jogues? Oui, tout récemment. Au commencement de septembre une vingtaine d'Iroquois poursuivaient des canots français près du Fort. Tout à coup, une chaloupe bien armée survint au secours de nos Français. Les Iroquois fuient. On devine qu'ils iront s'embusquer ou se fortifier dans les bois. En effet, et tandis que nos Français cherchent un endroit sur la grève pour aborder, une décharge générale éclate. Les nôtres attaquent à leur tour. De part et d'autre, on se défend. On compte un mort et six blessés chez les Français; deux morts et sept blessés chez les Iroquois! À l'approche du soir, un parlementaire iroquois apparaît. Il demande que le combat soit suspendu durant la nuit. On accède à cette demande, non sans sourire, sachant bien que ce désir cachait quelque subterfuge. Le lendemain, à l'aube, la fuite des Iroquois est signalée par la sentinelle. Mais déjà nos ennemis avaient pris une telle avance qu'il nous fut impossible de les rattraper . . . sauf pour notre bon Jean Amyot. Tu connais son agilité, sa rapidité à la course. Il s'engagea sur une bonne piste en courant à toutes jambes, malgré les avis, les rappels, les prières de ses compagnons, dont un même s'exclama à la vue de la fougue de Jean: « Mais, mais, voyez donc, *il a plus de courage qu'il n'a de corps*,¹ il n'en reviendra pas vivant! »

¹ Authentique.

Il en revint, au contraire, traînant après lui un prisonnier. Il l'avait déniché dans le tronc d'un arbre. On le conduisit à Québec, et là, gardé à vue dans la prison du fort et se voyant bien perdu, le misérable sauvage avoua qu'il était l'assassin du Père Jogues. Il demeura huit ou dix jours à Québec, puis M. le gouverneur l'expédia à Sillery, aux Hurons qui réclamaient le privilège de juger et de punir ce meurtrier. Il fut brûlé le seize de ce mois, et son corps, jeté à l'eau. Mais auparavant, nos Pères avaient réussi à le convertir, à le baptiser. Ils avaient obtenu aussi que l'on abrégât ses tourments, qui ne durèrent qu'une heure, contrairement à douze ou quinze heures habituellement. On nous a raconté qu'il pria beaucoup pendant son supplice, qu'il criait aussi sa reconnaissance à Jean Amyot qui avait été la cause de sa conversion et à qui il allait devoir bientôt, suivant la promesse des Pères, le bonheur du Ciel; avec le pardon là-haut du bon Père de la prière, qu'il avait massacré avec la barbarie d'un loup vis-à-vis d'un tendre agneau ».²

Tout cela nous cause bien de l'émotion quoique notre courage n'en soit pas entamé. Chacun est résolu de vendre chèrement sa vie et persiste à demeurer coûte que coûte sur ce sol de la Nouvelle-France. Il nous appartiendra sûrement en entier plus tard, nous en sommes tous convaincus. Non, mais, Charlot, vois-tu cela, des Français, des descendants de tant de preux, de héros sans peur et sans reproche, fuyant devant quelques centaines d'Iroquois? C'est à rire... même les yeux

² Paroles authentiques.

pleins de larmes! Car mon chéri, étant une femme, je ne puis empêcher mon cœur de s'attendrir sur la mort de tant et tant des nôtres . . .

Je termine ma longue lettre, mon frère, par quelques autres nouvelles intéressantes concernant notre petite colonie.

Le 21 novembre de l'an dernier, l'une de nos protectrices de jadis, Madame de la Peltrie, demandait son entrée au Monastère des Ursulines. Mère Marie de l'Incarnation l'a accueillie avec bonheur, tu le penses bien. Nos Pères ont consenti à cet essai de vie religieuse avec un peu d'hésitation . . . Mais qu'importe, qu'elle demeure ou qu'elle quitte le cloître, la belle âme de Madame de la Peltrie ne peut qu'être aimable et faire du bien. Elle m'a dit ce printemps qu'elle priait beaucoup pour toi, afin que Dieu te ramène un jour ou l'autre dans mes bras. Et maintenant, depuis le 13 avril de cette année 1647, qui avons-nous comme gouverneur, penses-tu? M. Louis d'Ailleboust de Coulonges, le savant ingénieur du Montréal. C'est un homme pieux, juste, bellement courtois, à l'égal de M. de Montmagny. Celui-ci nous quittait, hier, mon frère. Quels regrets l'ont accompagné! . . . Il a été si souvent la bonne Providence de ces lieux, n'est-ce pas? Quel dommage que tu n'aies pu le revoir avant son départ! Il nous témoignait bien de la bonté à tous deux, lorsque les circonstances nous le faisaient approcher.

Le nouveau gouverneur et sa femme s'efforcent de nous faire oublier notre chagrin. Cela nous semble étrange et très agréable de voir enfin une femme installée,

en qualité de souveraine, à l'habitation du Fort. Qu'elle est digne de l'affection de tous les cœurs, Madame Barbe de Boullongne d'Ailleboust! Jeune, très jolie, noble de port, d'une charité inépuisable, elle veillera avec grâce sur le bien-être du pays.

Hélas! mon frère, j'y reviens encore, j'y reviendrai toujours, quand nous reverrons-nous? Tous les jours, je me pose, avec quel serrement de cœur, cette question angoissante. Je ferme les yeux, j'évoque ton image, j'essaie de la reconstituer aussi exacte que possible. « À ton âge, un an apporte de grandes transformations, physiques et morales », m'assure Madame Le Gardeur. Même le Commandant croit que cette vie dans les bois, si les Iroquois ne t'y imposent pas trop de corvées — car il espère comme moi en l'amitié protectrice de Kinaetnon — ne pourra que tonifier ta constitution qui est saine, mais pas assez robuste encore. Le pauvre Commandant! Plus que tout autre peut-être, il m'entoure d'attentions bienveillantes. Il soutient mon courage, mon espoir. Il remarque, pour me consoler, que certains de tes dons naturels, ton adresse à tirer, ton talent de flûtiste, ta connaissance des langues sauvages, ne peuvent que te concilier la bonne grâce de la plupart de tes maîtres. « Et pourvu, ajoute-t-il, qu'il n'intervienne jamais dans le sort qu'on fait aux prisonniers, qu'il soit docile, serviable et sans désir apparent de fuite, je crois qu'il se tirera assez bien de sa fâcheuse position. Oh! il y aura de mauvaises heures à passer, des coups, des insultes à recevoir, mais, ma petite, il faut qu'il s'endurcisse ce Charlot, ce frère que tu as traité trop tendre-

ment. Ne doit-il pas devenir un fier soldat, brave, endurant, prudent, vigoureux, dur pour lui-même, pitoyable pour les autres. C'est là un portrait idéal, mais dont nous essayons tous de nous rapprocher, tu le sais. Nous sommes les humbles descendants des preux, des Roland et des Bayard, pourquoi l'oublier?

Mon frère, au revoir. Comme au début de cette lettre, je te presse sur mon cœur, je te dis ma tendresse, mon chagrin, ma folle inquiétude! Ah! cette pensée qu'une seule petite imprudence ferait que je ne te reverrais jamais me serre constamment le cœur!

Par pitié, sois patient, circonspect . . . Je prie tant d'ailleurs, vois-tu, que ce malheureux exil finira bien par ton retour, un de ces beaux matins . . . Patience, courage, espoir! Répète encore à Kinaetenon que je le remercie de prendre soin de toi, que je garde le souvenir de l'attention avec laquelle il veillait sur moi au Fort . . . Pauvre Kiné! Se convertira-t-il un jour? Je l'espère de toute mon âme.

Mon frère, cette fois, je te quitte. Mon cœur se déchire lorsque je te vois lisant cette lettre . . . si loin, si loin de moi, Charlot, mon Charlot bien-aimé. Adieu!

TA PERRINE QUI PLEURE

Du Fort des Trois-Rivières,

28 septembre 1647.

Charlot laissa retomber la lettre avec un gémissement. Lui aussi revoyait Perrine avec une acuité incroyable de vision . . . Tout le coin aimé des Trois-Rivières

réapparaissait avec elle . . . Ses yeux s'embuèrent durant un moment mais il se redressa, vainqueur de son émotion et d'un choc nostalgique, terrible en sa brève intensité.

Stoïque, il s'approcha du feu de sapin dont quelques aiguillettes rougeoyaient encore et fit flamber la lettre de Perrine. Il était dangereux pour lui et pour Kiné de garder ces pages couvertes d'écriture . . . Les Agniers pouvaient y voir je ne sais quel message d'un malin esprit . . . Avec mélancolie Charlot considérait les mots tendres de Perrine. Ils s'éclairaient avant de retomber en cendres. « Sois patient, sois circonspect » . . . Cette recommandation, à un moment, s'illumina de telle sorte que Charlot se prit à sourire, les yeux de nouveau noyés de larmes. Cela lui sembla ainsi que l'adjuration suprême de Perrine à laquelle il devait coûte que coûte obéir . . .

Kinaetenon entra au moment où les feuilles de la tendre petite lettre se tordaient une dernière fois. Il regarda Charlot, puis approuva du geste et de la voix.

« Mon frère est sage. Sa tête a commandé à son cœur. Il est un homme, un brave sagamo.

—Kiné, je suis à la fois combien heureux et malheureux. Assieds-toi. Ici, près de moi. Je veux parler à voix basse. Tu vas tout connaître de ce qui se passe là-bas . . . J'ai une telle confiance en ton âme droite, Kiné . . .

—Mon frère sait que je lui serai fidèle jusqu'à la mort, quoique parfois je doive le traiter durement. Il n'est pas assez renfermé, pas assez avare de paroles, de

gestes, de regards qui disent beaucoup sans que sa bouche ait besoin de s'ouvrir . . . On sait trop ce que mon frère pense, ici.

—Que veux-tu, Kiné? Je suis Français, non Iroquois.

—Ma race est supérieure à la tienne. Nous vous vaincrons.

—Qui sait? C'est la dernière victoire qui décide souvent. Et celle-là, Dieu seul sait encore qui la remportera . . .

—Mon frère prononce trop de mots, je ne le comprends plus.

—Bien, Kiné, je me tais . . .

—Que mon frère me raconte plutôt ce que lui a écrit sa sœur . . . Il l'a promis.

—C'est vrai. Eh bien, voilà . . .

Et Charlot narra, avec une certaine raideur dans la voix qui déguisait mal son émotion, tout le contenu de la missive de Perrine. Il s'attardait sur les derniers mots, lorsque tout à coup des cris, des hurlements, des volées de coups s'entendirent de nouveau. Tout ce bruit, assez loin, approchait néanmoins du campement des Agniers.

—Qu'est-ce encore? s'exclama Charlot. On ne vit plus depuis un mois.

—Que mon frère attende. Je vais voir ce qui se passe là-bas » dit l'Iroquois en se levant.

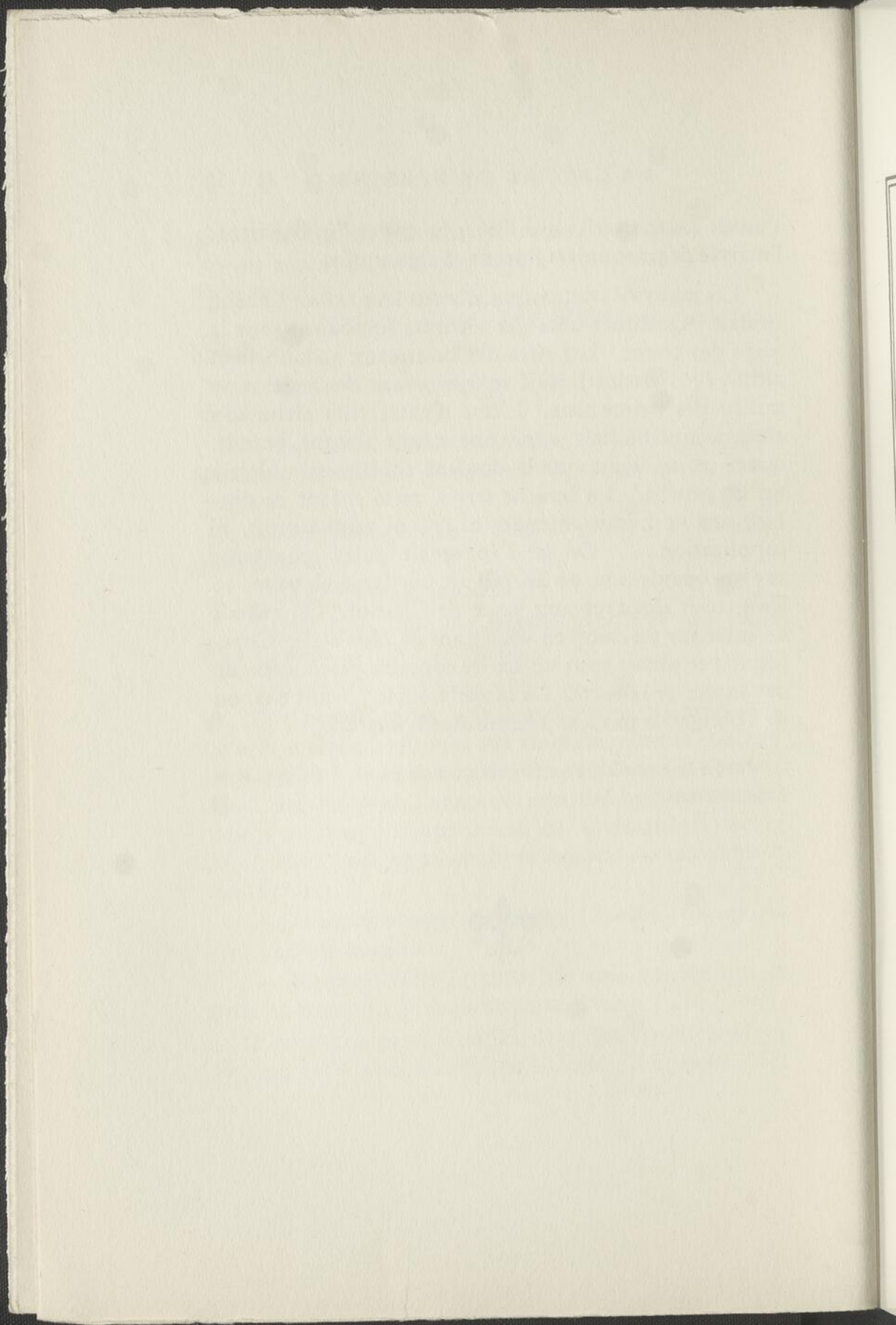
Kinaetenon parti, Charlot, tout doucement, souleva un coin de la tente du côté de la forêt. Il aperçut alors

l'un de ces spectacles qui l'horrifiaient et l'indignaient : l'arrivée de prisonniers hurons et algonquins.

Les mauvais traitements allaient leur train. Le sang coulait. Quelques-unes des victimes tombaient sous la force des coups. Les rires des bourreaux redoublaient alors . . . Charlot frémit en apercevant des femmes au milieu des prisonniers. L'une d'entre elles attira son attention. Elle était jeune, une enfant presque, grande, mince, et sa figure que la douleur tirait, ressemblait à un lis penché.¹ La bouche serrée, cette enfant de dix-huit ans ne faisait entendre ni cri, ni gémissement, ni supplication . . . On ne l'épargnait guère, pourtant : sur son épaule nue, on apercevait une large blessure . . . Puis, tout disparut aux yeux de Charlot. On entraît à l'intérieur du camp en vociférant de plus belle. Charlot alla se glisser sous un tas de copeaux placés dans un des angles de la tente. De la sorte, ne le voyant pas, on ne l'obligerait pas à se joindre aux bourreaux.

¹ Le lis canadien n'est pas blanc, mais jaune. La figure reste donc exacte.



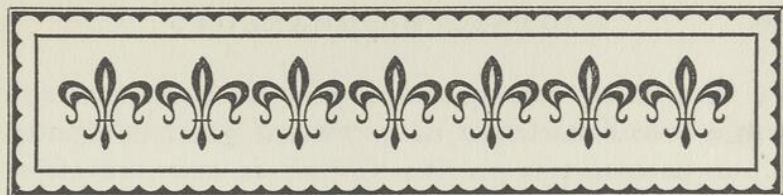




« Dites-moi que vous vous sentez mieux? »



THE END OF THE WORLD



III

L'ALGONQUINE

LE soir, au souper, Kinaetenon mangea dans le plus profond silence. Aux questions de Charlot, il ne répondit que par monosyllabes. « Oui, il y avait plusieurs captifs », apprit-il. « Oui, on allait le soir même décider de leur sort » dit-il encore. Charlot, voyant son ami froncer les sourcils de plus en plus, finit par se renfermer lui-même dans un mutisme complet. Son regard s'assombrit.

—Prépare nos fusils, nos pistolets, aiguisé bien nos couteaux, dit soudain l'Iroquois à Charlot.

—Pourquoi, Kiné? fit celui-ci étonné.

—Nous partons cette nuit pour la chasse.

—Kiné, dis-le tout de suite. On brûlera des prisonniers demain, des femmes, des enfants, peut-être, et tu crains que je n'intervienne pour les sauver... Parle Kiné... Tu vois que je devine.

—Chut! reprit vivement l'Iroquois. On vient. Ne fais plus aucun préparatif... Attends. Silence!

Une femme sauvage entra. Une ressemblance frappante avec Kinaetenon ne permettait guère de douter d'une parenté très proche. C'était sa sœur, en effet, aussi brouillonne, aussi mégère, aussi cruelle, que son frère était calme, paisible et très bon si on savait le manœuvrer.

—Kiné, s'exclama-t-elle, regarde ce que je viens de gagner!

—Un beau collier, ma sœur, oui, un fort beau collier, Qu'as-tu fait pour le mériter?

—Ce que tu n'aurais jamais eu la force d'exécuter. Tu es un lâche, vis-à-vis de nos ennemis » . . . Et ce disant, en vraie furie, la sœur de Kiné lança un gros copeau à la face de Charlot. Celui-ci alla se réfugier au fond de la tente.

—Va-t-en, vilaine femme, dit Kinaetenon, les dents serrées. Tu n'as aucun droit sur cet esclave. Il n'appartient qu'à moi, tu entends. Laisse-le tranquille.

—Oui, oui, c'est bon. D'ailleurs, j'ai mieux que toi, maintenant. Avec ce collier, j'ai obtenu une belle Algonquine comme esclave. Elle va me servir celle-là, ou sinon . . .

—Pauvre misérable! soupira Kiné . . . quel sort! Mais, ma sœur, reprit-il au bout de quelques instants, que veut dire ceci? Une femme sous ta tente? Une belle captive? Combien de fois as-tu répété que tu n'en voulais aucune autour de ton mari.

—Je sais, mais mon enfant est malade et j'ai voulu conjurer le sort mauvais qui l'entoure en faisant ce sacri-

fice à mes goûts. Et puis il faut qu'on prenne soin de mon petit enfant, la nuit. Il la passe à pousser des cris. Le sagamo, mon mari, est furieux de ne pouvoir dormir.

—Bien. Tout cela ne me dit pas comment ce collier est tombé entre tes mains plutôt qu'entre d'autres.

—C'est vrai. Eh! bien, c'est parce que cette captive, je l'ai si bien battue, et durant si longtemps, que j'en ai obtenu un gémissement en même temps qu'elle s'évanouissait à mes pieds. C'était sa première plainte. Ce collier, qu'elle avait présenté pour racheter sa vie, avait été l'enjeu choisi par les vieux sagamos du camp pour lui trouver à la place de la mort, un maître ou une maîtresse. Si tu voyais avec quel effroi elle me regarde, depuis qu'elle est revenue à elle et a appris qu'elle m'appartenait. Ah! ah! ah!

—Si tu la maltraites trop, elle ne te sera d'aucune utilité, dit Kinaetenon en haussant les épaules. Vois-tu, ma sœur, la colère, la méchanceté prennent toujours le dessus chez toi. Je ne me rappelle que trop notre enfance...

—Bah! je saurai varier coups et bons soins. Mais une recommandation. C'est pour cela que je suis entrée ici, où tout me déplaît, me dégoûte... Si jamais ton esclave, entends-moi bien, se mêle de ce qui se passe sous ma tente, au sujet de cette fille, je le tue comme un chien, comme son chien que j'ai tué ce matin... Compris, Kiné? J'ai dit. Bonsoir. »

Et la mégère, faisant sonner avec fracas les grains du collier, sortie en maugréant et en montrant le poing

à Charlot, toujours immobile, le buste penché jusqu'à terre, dans un des coins pleins d'ombres de la tente.

—Vite, mon frère, cria Kinaetenon, finissons nos paquets, armons-nous et filons. C'est le bon temps. Ma sœur va s'occuper de la prisonnière; les guerriers, les femmes et les enfants de la tribu sont autour des prisonniers qu'ils « *caressent* ». Entends-tu leurs cris? Personne n'aura connaissance de notre départ. Mais . . . que fais-tu?

—Kiné, restons ici.

—Comment?

—Je préfère ne pas m'éloigner.

—Je ne te comprends plus. Tu veux être témoin des supplices qu'on infligera à nos ennemis? Y prendras-tu part si on t'y contraint? Je ne pourrai rien pour toi . . . D'ailleurs, je ne vois pas les choses comme toi, tu le sais. Ces tortures que tu as en horreur nous apprennent à nous qu'on doit avoir en horreur surtout la guerre qui les cause. Puis, c'est chacun son tour. Les Hurons nous brûlent, lorsque nous sommes leurs prisonniers, tout aussi cruellement que nous les brûlons.

—Plus maintenant, Kiné. Les Pères leur font comprendre toute la barbarie de leur conduite. Ils s'amendent.

—Bah! je ne m'y fierais pas trop. Il y a si longtemps que nous agissons ainsi, et les vieux sagamos savent nous faire honte de notre lâcheté lorsque nous voulons vous écouter.

—Kiné, fais-moi plaisir, ne partons pas, restons ici. Couchons-nous un peu.

—Nous coucher! Dans une heure, toute la tribu sera sur pied pour brûler les prisonniers. Il nous faudra les rejoindre.

Charlot tressaillit. Il savait si bien ce qui l'attendait, à combien de subterfuges, de ruses, il lui faudrait avoir recours pour avoir l'air de torturer les victimes . . . Mais, et il ne comprenait pas bien pourquoi, il avait une telle pitié pour une petite Algonquine captive, si fière, si courageuse fut-elle! Et vraiment, oui vraiment, la pitié pour cette jeune fille sauvage le dominait à un tel point que rien d'autre ne parvenait à affaiblir ce sentiment, à le vaincre.

Mais il fallait cacher cela à Kinaetenon . . . Il n'y comprendrait pas grand chose, ou bien il éclaterait en blâmes, même en injures, à cause de la haine qu'il portait aux Algonquins tout particulièrement. Son père n'avait-il pas été tué à la guerre de la main d'un sauvage de cette tribu, sans merci pour un ennemi à ce moment sans défense?

—Alors, reprit lentement Kinaetenon, en fixant des yeux curieux sur Charlot, tu es bien résolu à rester cette nuit au camp, à subir ce que tu hais d'ordinaire?

—Oui, Kiné. Ne me regarde pas ainsi. Tu m'ennuies.

—Je cherche quelle raison tu peux avoir. Tu es mon esclave. J'ai le droit de tout connaître.

—Kiné, fit Charlot surpris, qu'est-ce que tu as? Tu ne me traites pas ainsi d'habitude. Tu ne me parles jamais sur ce ton. Et ta confiance en moi?

—Je veux protéger mon frère malgré lui. A-t-il donc oublié tout ce que sa sœur vient de recommander... La lettre est là, encore. Les cendres n'en sont pas froides.

—Kiné! Tais-toi! . . . Et Charlot se jeta par terre, sans courage, la tête entre ses mains. Il revoyait les mots de Perrine: « Sois prudent, sois circonspect . . . par pitié pour moi! »

—Mon frère perd un temps précieux, insista l'Iroquois. Et pour rien. Car il me suivra de force, il le faut.

—Non, non, Kiné, je pars avec toi, je ferai ta volonté, dit Charlot en se levant et en soupirant. Mais tandis que l'Iroquois allait non loin de la tente, chercher la chaudière à eau, Charlot se glissa en rampant, tout doucement du côté de la tente voisine, une poignée d'herbes huileuses à la main. N'avait-il pas, aperçu tout à l'heure, à travers une fente, la jeune Algonquine, à demi évanouie sur l'herbe. Ses mains, auxquelles manquaient plusieurs ongles, pendaient, toutes en sang et en plaies vives? La figure de la jeune fille était aussi toute contusionnée, ainsi que ses bras et ses jambes.

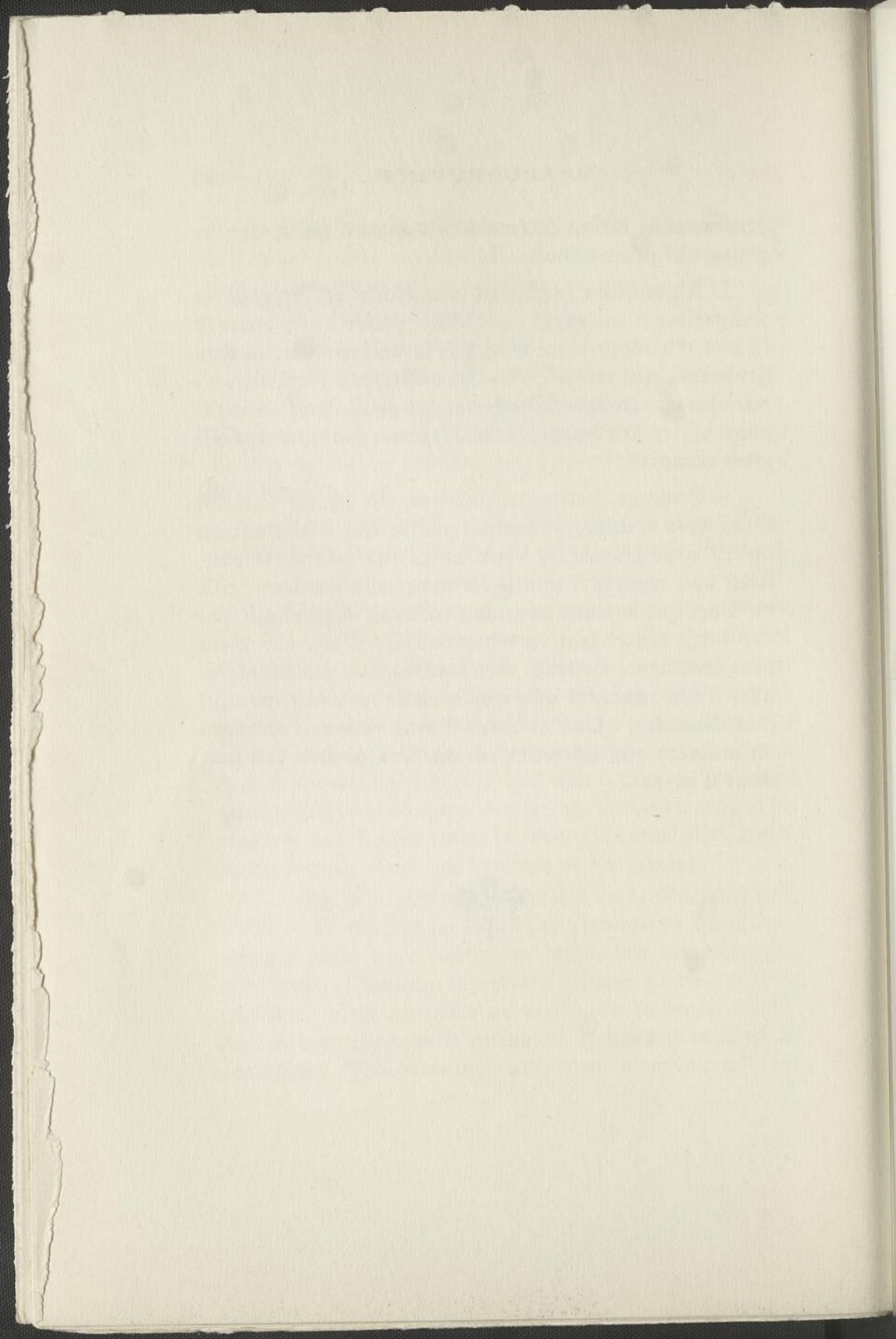
—Vite, vite, petite, dit Charlot, en se penchant près d'elle, et en parlant en la langue algonquine qu'il connaissait bien, mets toutes ces herbes sur tes blessures, cette nuit. Demain, tu seras à moitié guérie, je te le promets. Puis, je laisse en arrière de la tente, là, là, devant toi, une écuelle pleine de bonne sagamité et de l'eau pure. Bois et mange, cette nuit, n'est-ce pas? Tu

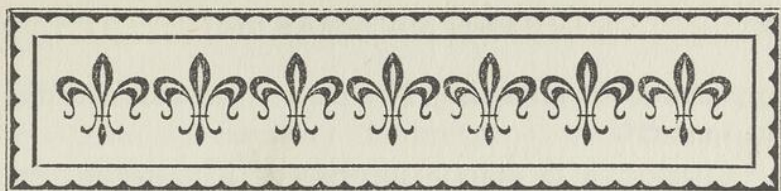
perdras ainsi moins de forces. Promets d'obéir, pauvre petite, oh! promets-le moi?

L'Algonquine regardait stupéfaite cet étrange et compatissant sauvage . . . « Mais, pensa-t-elle aussitôt en sa tête endolorie, ce n'est pas là un Iroquois, ni l'un des miens, qui est-ce? . . . » Sa souffrance l'empêcha de réfléchir davantage. Elle ferma les yeux, tout en inclinant affirmativement la tête, pour indiquer qu'elle avait compris.

—Courage, petite, tu guériras, dit encore Charlot d'une voix si douce, si compatissante, que l'Algonquine ouvrit tout grands ses yeux noirs aux paupières gonflées, aux regards à moitié éteints par la douleur. Elle vit alors que le jeune homme s'enfuyait et pénétrait par une large fente dans la tente voisine. Puis, elle n'eut plus conscience de rien. Ses souffrances, étaient devenues d'une intensité telle que le cœur lui avait manqué complètement. Une syncope l'avait saisie, l'enlevant un moment aux horreurs, comme aux divines compassions d'ici-bas.







IV

PITIÉ ET AMOUR

L'HIVER était venu. La température se montrait rigoureuse au camp d'Ossernenon; beaucoup moins, toutefois, que si l'on eut été à Québec ou aux Trois-Rivières. Charlot n'aurait pas eu à s'en plaindre, n'eût été un rhume de poitrine que ce froid constant entretenait.

Il toussait durant des nuits entières. À Kinaetenon qui lui reprochait, le matin, de ne pas user des remèdes du médecin, Charlot répliquait que les « sueries » terribles auxquelles voulait l'astreindre le sorcier, lui faisaient horreur. Mieux valait, cent fois, quelques insomnies . . . Le printemps d'ailleurs, assez hâtif en ces lieux, le remettrait complètement. Kinaetenon le verrait bien. Celui-ci haussait les épaules, mais n'insistait pas.

Il partait seul depuis quelque temps, pour la chasse à l'original. Il priait Charlot au départ de veiller sur la tente, sur son contenu et de bien alimenter le feu au centre. Il voulait trouver, à son retour, bon feu, bon gîte et bonne cuisine, grâce au gibier probable qu'il

rapporterait de la chasse. N'y était-il pas aussi adroit que son ami?

Charlot, à la grande surprise de Kinaetenon, ne protestait plus, suivant son habitude, en voyant partir sans lui son ami iroquois. Il lui souhaitait bonne chance, puis, en toussant, allait s'asseoir pensif, un peu triste, auprès du feu confié à sa garde.

Mais un après-midi, alors que Kinaetenon disparaissait dans les bois voisins, l'attitude mélancolique du jeune homme se modifia. Ayant jeté de bonnes bûches sur les cendres rougies, il se glissa, au fond de la tente. Avec précaution, il souleva un coin de la toile, du côté de l'habitation voisine. De l'inquiétude, du chagrin se peignaient sur sa figure amaigrie, mais toujours charmante. Il scrutait les environs, observait les moindres allées et venues des sauvages qu'il voyait circuler. Bientôt, il soupira, et laissa retomber la toile. Sa main frémissait.

« Que faisait donc son amie algonquine, depuis trois semaines? La jeune fille lui avait pourtant promis, un soir qu'il la quittait à la hâte, de ne jamais passer un jour, sans apparaître à la porte de la tente, sans lui sourire. Sûrement, quelque chose était survenue . . .

Puis les sourcils du jeune homme se froncèrent. Quel intérêt profond il portait à la petite fille sauvage, qui avait conquis sa pitié, un soir brumeux de l'automne précédent. Son image quittait rarement sa pensée. À la pitié avait succédé une attirance profonde, mystérieuse, dont il n'était pas le maître. La belle enfant des Algonquins tenait une place dans sa vie qui l'effrayait.

Elle s'était assez vite remise des souffrances causées par les « premières caresses » des ennemis, comme l'on disait pour désigner le début de la torture chez les sauvages; souffrances qu'elle avait endurées avec un dédain, un silence qui avaient fait rager, la sœur de Kinaetenon. La pauvre fille sauvage s'était vue charger alors de toutes les corvées du ménage, en sus de la garde de l'enfant malade. Les courses loin du camp occasionnèrent des rencontres avec Charlot. Tous deux allaient chaque soir, chercher une provision d'eau fraîche, dans un des ruisseaux de la forêt. Le jeune homme avait tout de suite offert son aide à l'Algonquine, écrasée de fardeaux. Il lui avait parlé avec bonté, dans sa langue. Il était le seul à la connaître avec un autre prisonnier.

Fière, impassible toujours, la jeune fille n'accepta qu'avec peine, au début, les attentions de Charlot. Elle lui répondit peu, ne leva que rarement les yeux; puis, avec effort, remercia de la tête lorsque le jeune homme la quitta aux abords du camp, par précaution, ou plutôt par humanité pour elle. Car que n'aurait pas inventé son tyran, en la voyant revenir, accompagnée, assistée, considérée par quelqu'un, quoique ce fût d'esclave à esclave.

Un jour, cependant, la petite Algonquine s'était départie de sa froideur. Un accident était survenu à Charlot. Il s'était fait une large coupure à la main droite en arrachant une hache trop vivement à la jeune fille. Elle allait s'en servir de façon très dangereuse. L'Algonquine avait saisi la main de Charlot, l'avait soignée, réussissant bien vite à arrêter le sang qui coulait

à flots. Puis, ce pansement élémentaire terminé, elle s'était affaissée au pied d'un arbre.

En revenant à elle, l'Algonquine avait aperçu, fixé sur elle avec intensité le regard de Charlot. Les yeux de la jeune fille s'étaient aussitôt refermés. Son cœur battait très vite, sous le coup d'un émoi inexplicable. La voix de Charlot s'était alors élevée.

« Pauvre enfant, disait le jeune homme, remettez-vous. Vous m'avez trop bien soigné . . . C'est cela. Que je suis peiné, confus d'être la cause de votre défaillance . . . Dites, oh! dites-moi que vous vous sentez mieux? »

La jeune fille, sans répondre, sans le regarder, s'était levée. Elle fit bientôt un léger signe signifiant qu'il lui fallait tout de suite repartir.

Mais Charlot lui opposa un refus absolu. Du repos était nécessaire « *pour lui* comme pour elle », avait-il fort adroitement expliqué. Il allait à la recherche d'un coin frais, bien fourni de mousses ou de hautes herbes, pour y installer la jeune fille, ses fardeaux, et . . . lui-même si celle-ci y consentait. La glace s'était ainsi rompue entre eux. L'on avait causé, échangé quelques impressions, raconté un peu des souvenirs, chers à leurs cœurs à tous deux; enfin, l'on avait noué l'une de ces amitiés rares, très douces qui font trouver la vie moins pénible lorsque l'épreuve quotidienne en forme la trame. Et depuis cet après-midi inoubliable, que d'entretiens, que de promenades à l'insu de tous . . . Charlot tentait de s'expliquer, parfois, cette sympathie grandissante. Naïvement, il croyait qu'il n'y avait là que la satisfac-

tion d'un besoin du cœur, commun à tous les exilés, heureux de retrouver quelqu'un du pays, en une terre lointaine, étrangère, et parfois hostile.

Un jour, Charlot trouva une appellation convenant à l'attitude digne et charmante de l'Algonquine. Il s'approcha d'elle, alors qu'il la croisait près de son ruisseau favori, et lui tendit une fleur, en disant avec un sourire: « Que ma sœur prenne ceci, c'est un lis pour . . . pour le Lis-en-fleur d'Ossernenon ».

Étonnée, ne comprenant guère cette spontanéité, cet hommage bien français adressé à sa beauté, la jeune fille prit la fleur, un de ces gracieux lis rouges des champs, si communs en Amérique, la considéra puis, levant ses yeux noirs candides sur Charlot, elle demanda: « Mon frère me donne cette fleur, pourquoi? »

—Parce que cela me plaît, d'abord, répliqua Charlot en riant. Puis, je veux te donner un nouveau nom.

—Celui que je porte ne plaît pas à mon frère blanc?

—Pas du tout.

—Quel dommage!

—Pourquoi?

—Parce qu'il me fut donné un soir par un vieillard algonquin très bon chez qui je me réfugiais souvent pour m'épargner les coups de ma belle-mère.

—Ta vie était bien triste?

—Presque autant qu'ici. Mais ma belle-mère est morte quelques mois plus tard, et mon père s'est remarié

avec une bien bonne femme cette fois. Ce qu'elle doit pleurer, en ce moment, me sachant captive et maltraitée!

—Elle ne se doute pas que je veille sur toi. Elle en serait contente n'est-ce pas?

—Oh! oui, mais pas autant que moi », avait doucement répliqué la jeune fille en baissant la tête . . . Puis, la relevant presque aussitôt, elle avait interrogé Charlot: « Mon frère trouve que je ressemble à cette fleur? Oui? Il se trompe. Je ne suis pas belle du tout, ainsi que me le disait ma maîtresse, encore hier. »

—Supposons que ma sœur ne l'est pas, en effet, reprit Charlot, un peu ému. Mais en outre de la beauté qu'elle se refuse, mon amie algonquine possède combien de points de ressemblance avec ce lis velouté. Elle est à peine bronzée; elle est mince, longue; elle aime comme lui à fleurir et à vivre solitaire; elle est, à son exemple, un peu hautaine même . . .

—Je ne saisis pas bien tout ce que mon frère dit . . . Quel est le nom que je porterai pour lui plaire?

—Lis-en-fleur.

—Lis-en-fleur! J'aime ces mots que chante mon frère. Lis-en-fleur! . . .

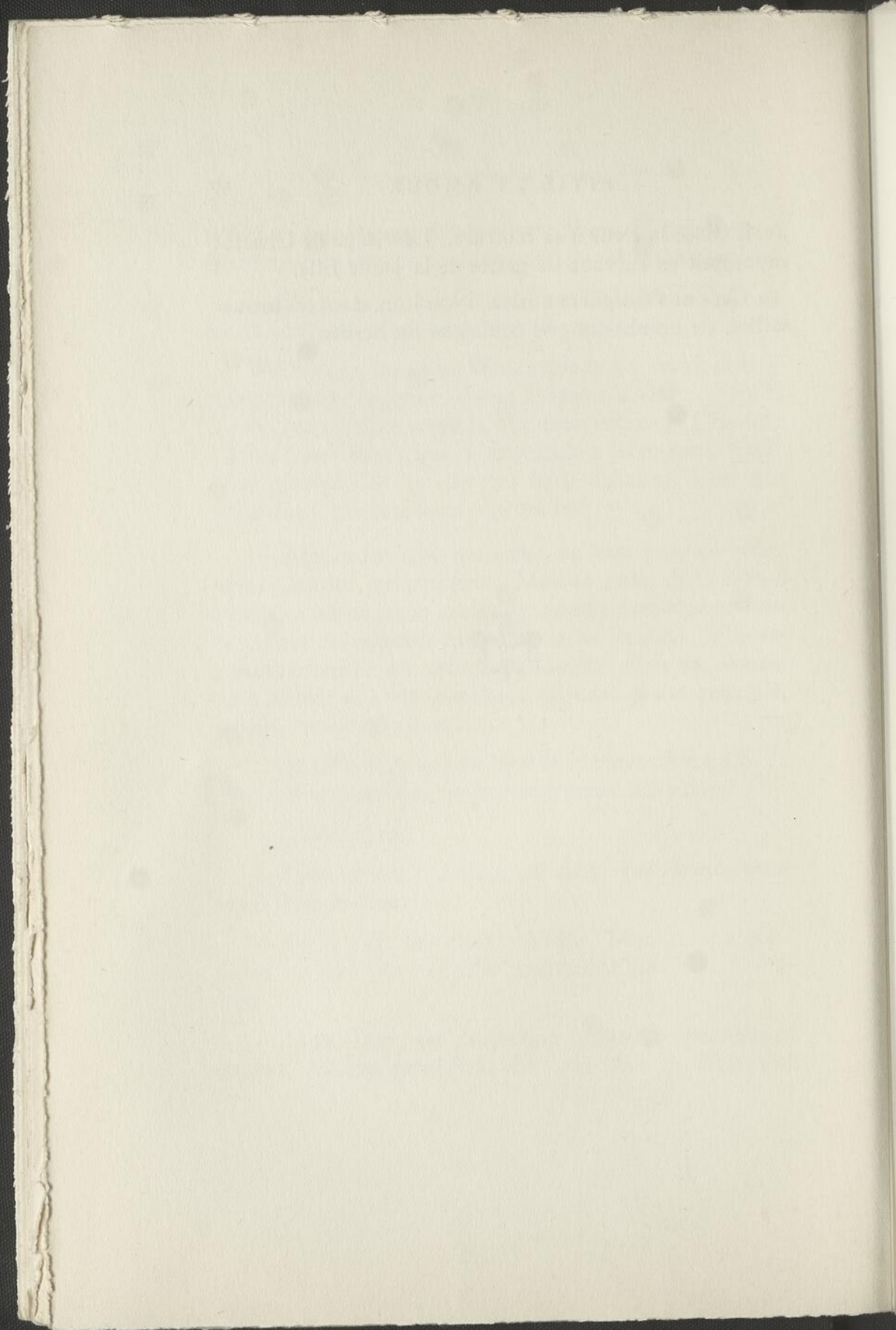
—Bien, c'est une chose décidée. Mon amie algonquine ne sera plus appelée autrement par moi. Je le jure.

—Mon frère est trop bon pour la prisonnière esclave. Elle ne peut rien, elle, pour lui . . . Puis, elle

avait placé la fleur à sa ceinture. Le visage de Charlot rayonnait en suivant les gestes de la jeune fille.

On dut s'éloigner en hâte. Non loin, dans les broussailles, de nombreux pas foulaient les herbes.







V

LA VENGEANCE

CHARLOT venait de se remémorer tous ces souvenirs, en cet après-midi qu'il passait sans Kinaetenon. Il en interrompait le cours, pour se poser la même anxieuse question: « Que fait donc mon amie algonquine, que fait-elle, pour m'oublier ainsi? Elle a été fidèle jusqu'à ces dernières semaines à apparaître, pour la joie de mes yeux, au moins une fois le jour? »

Vers six heures, quoique l'obscurité fut presque complète au dehors, Charlot fit lentement le tour de la tente, espérant encore apercevoir Lis-en-Fleur; ou du moins l'entendre chanter quelque complainte pour endormir l'enfant malade.

Son espoir fut vain. Il rentrait, très sombre, sous son propre abri, lorsqu'il entendit, soudain, des éclats de voix courroucées, des coups, quelques plaintes, des pleurs d'enfant; puis il vit sortir à la hâte la sœur de Kinaetenon, accompagnée de son mari. Tous deux étaient parés et devaient se rendre sans doute à quelque festin.

Tout d'abord, Charlot s'était hâté de rentrer sous la tente. Mais vite, il avait regagné son poste d'observation. Il étouffait de joie en voyant s'éloigner les maîtres brutaux de l'Algonquine. Il attendit quelques minutes. Lis-en-Fleur l'appellerait peut-être. Non, rien. Tout restait silencieux du côté de la tente voisine. De temps à autre, cependant, on entendait des gémissements auxquels venaient se mêler des pleurs d'enfant.

Charlot n'y tint plus. Il se couvrit d'un large manteau, sortit et alla frapper à la tente où se cachait Lis-en-Fleur.

« Entrez, dit la voix de celle-ci, mais si faible, si dolente, que Charlot, fou d'inquiétude, bondit à l'intérieur.

« Lis-en-Fleur, appela-t-il, Lis-en-Fleur! Où êtes-vous? »

Ne recevant aucune réponse, le jeune homme pénétra plus avant dans la tente. Il regarda avec précaution autour de lui, car l'obscurité mettait beaucoup d'ombre partout. Cela lui brouillait la vue et il craignait de déranger une foule d'objets épars sur le sol.

Il atteignit le centre de la large tente où achevaient de se consumer quelques bûches de pin. De faibles lueurs s'en échappaient de temps à autre. À leur clarté, et aussi parce que ses yeux se faisaient maintenant à l'obscurité, Charlot put y voir un peu.

Au fond de la tente, il aperçut une forme prostrée, assise au pied d'un lit douillet où reposait un enfant âgé d'un an. Le petit être pleurait et geignait, mais si faiblement qu'on l'entendait à peine.

« Lis-en-Fleur, murmura de nouveau Charlot, c'est moi . . . ».

L'Algonquine se redressa. Elle eut un cri de surprise, puis fixa de grands yeux épouvantés sur le jeune homme.

« Que mon frère ne reste pas ici, . . . on peut revenir plus tôt qu'on me l'a dit . . . balbutièrent de pauvres lèvres tremblantes.

—Ne craignez rien, Lis-en-Fleur. J'en sais plus long que vous. C'est à un festin à tout manger que se rendent vos maîtres. Vous ne les reverrez qu'à l'aube.

—Qui sait? . . . Mon âme vibre toute, ce soir. Il me semble que le malheur rôde . . . gémit encore l'Algonquine.

—Pauvre Lis-en-Fleur! Ayez confiance! Ne suis-je pas près de vous? Cela n'est pas arrivé depuis longtemps. Que s'est-il donc passé, que vous m'ayez ainsi privé de votre vue ?

—Que mon frère regarde! »

Et l'Algonquine avança un pauvre pied gonflé où une large blessure semblait guérir avec peine.

—Ah! voilà la cause de votre réclusion depuis trois semaines ? Ma pauvre enfant, que vous ont-ils encore fait? Vous avez beaucoup maigri aussi. Vos yeux, très grands déjà, dévorent maintenant tout votre triste, si triste visage . . . Lis-en-Fleur, ne détournez pas ainsi la tête, racontez-moi . . . tout! Je ne suis plus votre ami? . . . Dites!

—Vous ne me comprendriez pas . . . Vous ne voulez jamais que je parle de haine . . . Et je les hais plus que jamais, mes maîtres . . . Je hais même leur petit . . . Il gémit sans cesse, il va mourir, peut-être? . . . Ah! je ne l'empêcherai pas de quitter la terre, le pauvre vermisseau. J'y aiderais plutôt. Ce sera un être mauvais de moins . . .

—Lis-en-Fleur, de grâce! Vos souffrances vous égarent. Vous ne pensez pas vraiment ce que vous dites.

—Oh! oui. Et mon frère le verra tout à l'heure.

—Qu'est-ce que je verrai? . . . Allons, ma pauvre petite, vous divaguez. Et puis, tenez, ce soir peu importe votre emportement haineux. Parlez quand même. Apprenez-moi ce qu'a été votre existence quotidienne depuis ces trois longues semaines. Vous ne les avez pas trouvées interminables, vous aussi? . . . Non?

—J'ai trop souffert. Je n'ai pensé qu'à mourir.

—Vraiment? Narrez-moi ce qui vous a fait un tel mal. Quelles ombres il y a sur votre front! . . . Et autour de votre bouche, si tendre parfois, quelle amertume! Ma pauvre petite!

—Oh! tout sera bientôt dit . . . Mon frère sait que chaque soir, à l'heure où mes maîtres mangent, je dois apparaître à la porte pour lui dire bonsoir?

—Si je le sais? Lis-en-Fleur, je ne vis plus depuis ces trois semaines où vous avez cessé d'agir ainsi . . . »

Et Charlot soudain se mit à rougir. Sa fougue, toute française, lui jouait parfois ce tour de le faire penser tout haut. Cependant l'Algonquine l'avait remercié d'un

regard reconnaissant, bien candide. Il respira. Non, cette enfant des bois ne se doutait nullement de la profondeur du sentiment qu'il avait pour elle.

—Le dernier soir que mon frère me vit, lorsque je voulus entrer, je m'aperçus que mon pied droit se prenait dans un piège. Il avait été habilement placé sous mes pas, au seuil de la tente. Je ne criai point, quoique cela me fit mal jusqu'au cœur. J'entraï, traînant le piège après moi. Il était petit, heureusement. Je fus reçue avec de grands éclats de rire par mes maîtres. Lorsqu'ils me virent réfugiée au fond de la tente, vaincue par la douleur, et prête à défaillir, mon maître s'approcha. Il défit la trappe puis s'éloigna en haussant les épaules. Mais sa femme vint à son tour, pour me dire en ricanant: « Eh bien, je t'ai prise au piège, ma petite. Je savais pourquoi tu sortais ainsi chaque soir pendant que nous mangions. Ah! tu abandonnais pour le visage pâle que mon frère garde par charité un enfant malade, le mien, qui a sans cesse besoin de toi! Misérable fille! Te voilà punie! Tu as au pied une blessure qui sera longue à guérir. Elle te retiendra, malgré toi, à l'intérieur de la tente, auprès de mon enfant. Tu entends? Même, lorsque, dans un mois, ton pied sera guéri, je ne veux pas te voir sortir un seul instant. Quand l'enfant sera en santé, nous verrons ce que nous ferons de toi, canaille d'Algonquine . . . En attendant, te voilà forcée d'obéir. » Elle s'éloigna à son tour. Je les entendis rire et se féliciter à maintes reprises durant la nuit qui suivit. Quel bon tour l'on m'avait joué! Le lendemain, j'eus beaucoup de fièvre et perdís un peu cons-

ciencia de ce qui m'entourait. Mais j'en guéris bientôt. Seul, mon pied demeura des jours et des jours avec une large blessure saignante et pleine d'une chaleur intense . . . J'ai enduré en silence, mon frère, mais en mon âme, j'ai crié sans fin, d'horreur, d'indignation, de désespoir . . . Oh! les misérables! Les bourreaux! . . . Puissent-ils un jour . . .

—Chut! Lis-en-Fleur, pas cela. Je vous en conjure, au nom de ce que vous avez de plus cher, ne maudissez personne. Le Père de la prière ne vous a-t-il pas dit, alors qu'il prêchait dans votre tribu, que Dieu ne voulait pas que l'on se venge . . . « La vengeance m'appartient », dit le Seigneur. N'est-ce pas, Lis-en-Fleur, que vous avez appris cela?

—Je ne veux pas me souvenir . . . Si la vengeance s'offre à moi . . . je la saisirai . . . avec bonheur! . . . Et, continua en ricanant l'Algonquine, elle s'approche déjà, elle est là . . . à ma portée!

—Lis-en-Fleur, vous me peinez jusqu'au fond de l'âme en parlant ainsi.

—Que mon frère m'abandonne à mon sort. Cela vaudra mieux. D'ailleurs, je . . . »

Elle s'interrompit. Le bébé sauvage venait de se mettre à geindre plus fort, tendant les bras vers l'Algonquine, puis tout à coup, il fut pris d'une affreuse convulsion.

La jeune fille ne bougea pas. Ses yeux se baissèrent, elle soupira profondément, et se croisa les bras, dans un mouvement absolu d'inaction.



VI

LE BAPTÊME

CHARLOT, lui, s'était levé. Apitoyé, il regardait ici et là, espérant apercevoir quelques-uns de ces médicaments, de ces « remèdes des simples » dont usent les sauvages en pareille circonstance. Rien, il ne vit rien.

Il se pencha, surpris, sur l'Algonquine. « Lis-en-Fleur, que faites-vous? Ce petit a besoin de soins immédiats.

—Je n'y puis rien, fit la jeune fille, toujours sans bouger.

—Mais, ma sœur . . . n'ignore pas . . . Cet enfant . . . peut mourir.

—Non, je ne l'ignore pas. Oui, il va mourir.

—Lis-en-Fleur!

—Partez. Laissez-nous. Que peut bien vous faire cette vie qui s'en va?

—Ma pauvre petite! Non, non, je ne puis le croire. Encore une fois ce n'est pas vous qui parlez ainsi . . . Mon amie, j'en appelle à votre cœur, aidez-moi à sau-

ver cette créature, bien innocente, allez, du mal qu'on vous a fait.

—Il ne sera pas malheureux, cet enfant, d'aller rejoindre l'âme de ses ancêtres . . . Il souffre depuis le premier jour où ses yeux ont vu la lumière . . . Et moi, grâce à sa mort qui me donnera si peu de mal à laisser venir, je tiens ma vengeance, *ma vengeance!*

—Pauvre Lis-en-Fleur. Pauvre cœur égaré! Mais vous avez tant souffert . . . Je vais faire tout ce que je pourrai à votre place. Je suis un peu médecin, vous savez, mon amie, à l'exemple de ceux qui ont vécu longtemps dans les bois. »

Charlot s'était éloigné tout en parlant. Il avait aperçu un peu d'eau qui bouillait dans une marmite oubliée, sur un tas de cendres encore fumantes. Il vida l'eau dans un pot de terre, puis revint près du lit. Il vit alors l'Algonquine debout, près de l'enfant, les yeux brillants, la bouche volontaire, les mains crispées. Elle se retourna soudain et fit face à Charlot.

—De quoi mon frère se mêle-t-il? Qu'il parte! Je le veux.

—Vous savez bien que je ne laisserai pas un être humain en détresse. Je le sauverai, si je le puis.

—Et moi je vous dis que vous ne toucherez pas à celui-ci. Il m'a été confié, non à vous.

Charlot sourit. Doucement, mais avec fermeté, il écarta l'Algonquine. Elle résista. L'eau se répandit.

—Lis-en-Fleur, dit Charlot avec un peu d'impatience, pourquoi vous entêtez-vous ainsi? . . . Ah! . . .

Voici que la crise passe. La figure du petit redevient normale. Ses membres perdent de leur rigidité...

—O misère! cria l'Algonquine avec désespoir. Tout m'échappe, tout... Puis soudain, elle alla se jeter dans un angle sombre de la tente et éclata en sanglots.

Charlot la regarda. Un peu d'étonnement douloureux traversait son regard. Il ne pouvait comprendre la nature vindicative et altière de la jeune fille... Puis, le front soucieux, il se détourna d'elle complètement. Il revint près de l'enfant. Il l'examina! Hélas! cela était plus que certain, le petit se mourait. À tout instant l'âme, emprisonnée dans ce frêle organisme, pouvait s'envoler près de Dieu? « Il faut le baptiser, au moins, se dit Charlot. Je ne puis rien pour sauver ce corps qui agonise, mais l'âme au moins, par mes soins, volera bien vite au ciel. »

Il prit un peu de l'eau restée au fond du pot de terre, la versa sur le front du petit en prononçant les paroles sacramentelles.

Une nouvelle convulsion raidit le bébé. Elle fut courte. Mais, sitôt disparue, l'enfant ouvrit tout grands les yeux, geignit un peu, puis exhala doucement son âme, en un faible et dernier soupir.

Charlot se retourna. « Lis-en-Fleur, venez ici, je vous prie. Le pouvez-vous seule? »

Son front n'avait rien perdu de sa gravité. Sa voix, lente, un peu rauque, n'avait pas sa douceur habituelle. Jamais il n'avait ainsi parlé à la jeune fille.

L'Algonquine s'approcha en boitant. Ses yeux restaient baissés. Elle repoussa doucement Charlot qui voulait l'aider.

—Lis-en-Fleur, dit alors Charlot, le pauvre petit enfant confié à votre garde vient d'expirer . . . » La jeune fille ne fit pas un mouvement. Seulement, Charlot vit deux grosses larmes jaillir soudain des yeux de l'Algonquine.

Il poussa un léger cri. Un éclair de joie passe dans ses yeux. Il saisit les mains de la jeune fille.

—Lis-en-Fleur, mon amie très chère, vous avez du chagrin. Vous regrettez votre accès haineux d'il y a un instant? Dites? Dites?

—Non, reprit la jeune fille, non ce n'est pas cela. Mais, j'aimais cet enfant, quoi que j'aie dit tout à l'heure. Je suis à la fois triste et satisfaite.

—Mon Dieu, mon Dieu! murmura Charlot, un peu angoissé, que tout cela est pénible! . . . » Puis il laissa retomber en soupirant les mains de la jeune fille et se dirigea vers la porte de la tente.

L'Algonquine le suivit. Sa voix supplia. Charlot se prit à l'écouter, bien qu'il ne se retourna pas.

—Mon frère ne peut pas partir ainsi . . . Pourquoi ne veut-il pas comprendre une âme différente de la sienne? . . . Ai-je reçu, moi, comme lui et comme ce petit enfant qui vient de mourir, de cette eau extraordinaire, qui lave et donne d'autres sentiments . . . Mes sentiments me paraissent nobles pourtant, et justes . . .

Faire du bien à ceux qui vous font du bien; aux autres, rendre coup pour coup . . . Sinon, n'est-on pas un lâche? . . . Être lâche, mais je crains plus cet état que la mort. Mon frère ne veut jamais me comprendre . . . Son silence me l'apprend de nouveau.

Charlot, soudain, revint vers elle.

—Lis-en-Fleur, ma sœur, en ce moment, en effet, vous m'êtes une douleur . . . Laissez-moi recouvrer un peu de calme, et, comme vous le dites, tenter de vous comprendre . . .

—Mon frère me hait! . . . Ah! comme cela blesse mon cœur! Je l'avais bien prédit tout à l'heure . . . Le malheur rôde autour d'ici! Pourquoi mon frère a-t-il voulu demeurer malgré mes avis . . .

—Pauvre enfant, vous avez tort de parler ainsi. C'est tout le bonheur d'une âme, au contraire, qui vient de se décider . . . Vous ne savez pas, mon amie, ce que c'est pour un cœur chrétien que d'avoir contribué à sauver une âme, à l'offrir toute pure, toute rayonnante d'amour, à son Créateur . . . C'est le ciel qui s'est ouvert tout à l'heure, ici même, pour recevoir l'esprit d'un tout petit enfant qui venait d'être fait enfant de Dieu et de l'Église. Tenez, approchons un peu de la frêle dépouille . . . Voyez quelle grande paix enveloppe ce faible petit être! Nous le voyions, il y a un instant, se contracter affreusement, en proie à des convulsions que nous avions peine à regarder. Quel changement! Ce petit prie maintenant pour vous, pour nous . . . Lis-en-Fleur, demandez-lui bien des choses tandis que vous le parerez un peu . . . Demain, je vous ferai parvenir par

Kiné de belles branches de sapin. Vous en entourerez ce lit . . . J'y dissimulerai une croix . . . Car c'est un petit chrétien qui reposera là. Maintenant, je vous quitte . . . Courage, ma sœur . . .

—Vous me haïssez, mon frère, vous me haïssez, ajouta encore l'Algonquine, une grande détresse dans la voix.

—Pauvre Lis-en-Fleur, non! Bonsoir.

—Restez encore un peu. Ne vous éloignez pas sans m'avoir remise dans la paix . . . Mon frère, je souffre . . . ah! je voudrais vous comprendre mieux. Je suis malheureuse, malheureuse, malheureuse! répéta par trois fois d'une voix sombre Lis-en-Fleur.

Soudain, elle se redressa et poussa un cri d'effroi . . . Ses yeux se fixèrent sur la porte de la tente. Charlôt, qui suivit son regard, y aperçut, les bras croisés, le regard méchant, les lèvres frémissantes de satisfaction haineuse, le maître de Lis-en-Fleur.





VII

LE SUPPLICE DE CHARLOT

« **Q**UE se passe-t-il ici? » demanda l'Iroquois d'une voix forte.

— Mon frère l'apprendra assez tôt, murmura Charlot, qui savait quel attachement tous les sauvages portent à leurs petits.

— Vous ne voulez pas répondre? Tant pis pour vous. Vous parlerez bien tout à l'heure... Et ce disant, il empoigna Charlot par l'épaule, le traîna au milieu de la cabane et l'attacha solidement à l'un des pieux qui supportait la tente.

Il fit signe à l'Algonquine de regagner son coin. Comme elle allait enfin desserrer les lèvres et tenter une défense, il lui cria avec colère: « Tais-toi! Ce n'est pas de ta bouche que je veux connaître la vérité, c'est de ton complice. Ma femme me suit de près. Nous l'attendrons ».

L'Iroquois se prit à rallumer le feu. Deux grosses bûches flambèrent, illuminant l'intérieur de la tente. Un silence suprême régnait.

Tout à coup, le sauvage se dirigea vers le lit de son enfant . . . Il poussa un cri rauque en l'apercevant. Il se releva enfin, le visage blêmi, tout autant par la douleur que par la colère.

Il avança. Rendu à deux pas de Charlot, il leva sur lui un poing menaçant. « C'est toi que l'as tué, vil esclave? Tu peux l'avouer, ça vaudra mieux.

—Personne n'a tué le pauvre petit, répondit Charlot avec mélancolie . . . Il était bien malade, et depuis longtemps . . . Vous le savez.

—Le sorcier nous avait assuré qu'il ne mourrait qu'à l'été, si nous en prenions soin, et suivions ses avis . . . »

Un cri d'épouvante l'interrompit. Sa femme venait d'entrer et avait entendu les dernières paroles de son mari.

—Je te l'avais dit, qu'il valait mieux ne pas le quitter, ce soir, cria-t-elle à son mari, à travers des plaintes, des pleurs, des contorsions. Puis elle courut au petit lit, saisit entre ses bras son enfant, le berça, le pressa contre son cœur . . . « Je te l'avais bien dit . . . reprenait-elle bientôt . . . Oh! tout à l'heure, ce serpent rencontré sur la route. Il m'avait averti. O mon enfant . . . mon enfant . . . parti, parti . . . pour toujours . . . Oh! oh! oh!

—Je t'en pris, femme, ne crie pas ainsi. Laisse notre enfant reposer en paix . . . Son esprit ne doit plus connaître le trouble, le chagrin . . . Il s'en est allé . . . Nos ancêtres l'ont reçu au milieu d'eux . . .

—Non, non, non, je ne puis me taire . . . Ce petit, c'était tout ce que j'aimais ici-bas . . . Oh! oh! oh que ma peine est vive . . . que ma peine me fait du mal . . . oh! oh! oh! »

—L'Algonquine s'approcha à cet instant. « Maîtresse, dit-elle, laissez-moi le parer, en votre nom . . . Il m'aimait un peu . . . Rappelez-vous.

—Ah! c'est toi, misérable fille . . . Tu l'as laissé mourir, n'est-ce pas? Je le devine, dis-le. Tiens, je voudrais t'étouffer, je le devrais . . . Algonquine d'enfer, tiens, tiens, je veux . . . »

Menaçant, à moitié folle de rage et de douleur, elle rejeta le petit cadavre et se saisit d'une longue tige de fer. Elle la leva sur la tête de la jeune fille qui esquiva le coup avec peine. Elle vint retomber près de Charlot. Il lui murmura très bas: « Tâchez de sortir, Lis-en-Fleur, de fuir . . . Voyez Kiné . . . qu'il vienne. Vite, car cette femme vient de m'apercevoir. C'est le bon temps. C'est à moi qu'elle va s'en prendre . . . Si Kiné n'est pas entré, à la grâce de Dieu! mais fuyez! »

Charlot ne se trompait pas. « Que fait ici, cet avorton de Français, demanda la femme sauvage à son mari? Ça n'est pas toi, au moins, qui l'as traîné ici. Renvoie-le où tu l'as pris. Tout de suite. Détache-le. Je ne puis souffrir sa vue, tu le sais. »

—Le renvoyer où je l'ai pris? ? Ma pauvre femme, il était ici quand je suis entré . . . Qu'y faisait-il? Demande-le lui.

—Qu'est-ce que tu dis là? Tu mens, tu mens.

—Non, c'est la vérité. Demande-le lui, te dis-je.

—Oh! alors, le bandit, il va voir! »

La mégère se saisit de deux longues lanières de cuir garnies de clous et tomba à bras raccourcis sur Charlot. Elle hurlait, sifflait, vociférait, bondissait de côté et d'autre, frappait, frappait... Charlot tomba. Son sang ruisselait de toutes parts. Ce spectacle était si horrible que le mari alla se réfugier près du mort.

Avant de perdre conscience de tout, Charlot entendit la mégère crier à son mari: « Un couteau, lâche, qui ne m'aides pas à finir l'assassin de notre enfant ».

—Mon Dieu! mon Dieu! pria Charlot, prenez-moi en pitié... » Puis, il sentit que tout vie l'abandonnait...

À ce moment, pourtant, le secours venait. Kinaetenon était entré au moment où le couteau de la femme sauvage allait faire son œuvre avec Charlot. Sans prononcer une parole, mais avec une vigueur qui témoignait de son émotion, Kinaetenon avait maîtrisé la mégère; elle-même d'ailleurs, paraissait maintenant épuisée par l'affreux accès de brutalité auquel elle s'était livrée.

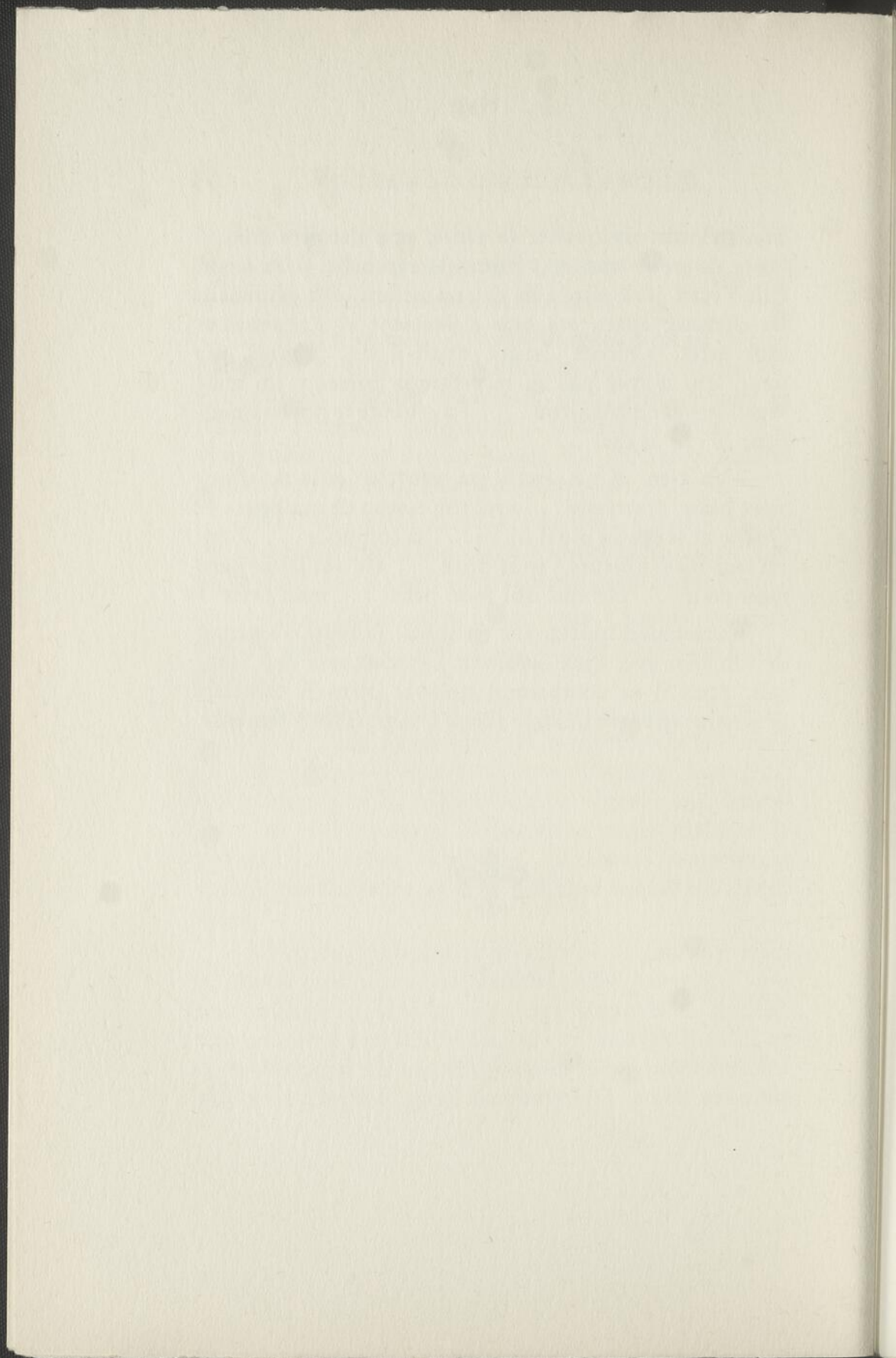
—Femme, vous n'avez pas honte de profaner ainsi la demeure où repose un défunt? avait prononcé, sans beaucoup élever la voix, le pauvre Kinaetenon. Il enlevait en même temps le châle qui couvrait ses épaules, et en enveloppait en un clin-d'œil le corps inerte, ensanglanté de Charlot; puis, doucement, il le prit entre ses

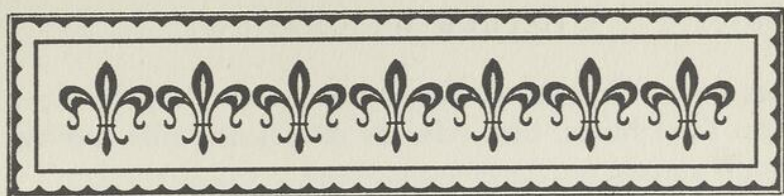
bras. Avant de quitter la tente, une dernière fois, il lança de nouveaux et véhéments reproches à sa sœur. Elle s'était jetée sur le lit de son enfant, elle gémissait, les cheveux épars, ses bras s'élevaient et s'abaissaient sans arrêt: « Honte, honte, avait-il dit, à vous, ma sœur, qui n'avez pas su respecter la présence du messager du grand Manitou . . . Ta cruauté te portera malheur . . . J'ai dit!

—Va-t-en, Kiné, avait pu souffler celle-ci, d'une voix basse, oppressée . . . avec ton oiseau de malheur . . . Que je ne le revoie plus! ni, ni . . . sa complice . . . J'aurai leur vie d'ailleurs à tous deux . . . Ils ont laissé périr mon petit . . . oh! oh! oh! mon petit! . . . mon petit! »

Kinaetenon quitta, sur ces mots, la tente où venait de souffrir, avec quel héroïsme, Charlot, son ami français, dont il ne comprenait qu'avec peine le caractère généreux, spontané, brave jusqu'à la plus folle témérité.







VIII

DEUX PACTES

LA nuit s'était levée, très belle. La lune répandait sa clarté sur tout ce bourg d'Ossernenon, qui venait d'être témoin d'un sanglant petit drame. Kinaetenon, à l'intérieur de sa tente où couvait un bon feu, demeurait debout, les bras croisés, contemplant Charlot qui gisait sur sa natte. L'Algonquine l'entourait de soins. Bien qu'impassible, en apparence, Kinaetenon montrait un front barré de plis profonds. Son intelligence, un peu lente, mais froide et sûre, se livrait à un travail de combinaisons et de ruses. Il était clair que Charlot ne pouvait plus demeurer à Ossernenon. Il y allait de sa vie tout autant que de celle de l'Algonquine et de la sienne aussi, Kinaetenon. Le moment était venu de sauver son ami français coûte que coûte, ainsi qu'il en avait fait la promesse à la radieuse femme blanche, qui avait pris son cœur, là-bas, aux lointaines Trois-Rivières, et qu'il ne reverrait sans doute jamais.

« Kiné », prononça soudain la voix faible de Charlot. L'Iroquois tressaillit, un éclair de joie traversa

ses yeux. Son nom, c'était son nom que prononçait son frère blanc, non celui de cette jeune fille sauvage qu'il aimait.

« Kiné, reprit Charlot, viens . . . près de moi . . .

—Que veut mon frère? interrogea celui-ci en se penchant. Il vaudra mieux qu'il se taise, qu'il se repose. Demain, cela ira mieux. Car mon frère a été bien pansé, bien soigné. Il guérira plus tôt qu'il le croit. Ma méchante sœur ne l'a pas atteint, ni blessé grièvement. J'ai bien examiné le mal qu'elle a fait.

—Kiné, je le sais . . . c'est le choc reçu, auprès de cette mégère, levant sur moi un long couteau brillant . . . qui m'a fait, je crois, m'évanouir . . . Puis . . . à vrai dire . . . Kiné, je tremblais pour Lis-en-Fleur . . . Si elle avait été tuée, si elle ne t'avait pas trouvé . . . Bon Kiné, tu es revenu de la chasse . . . à temps . . . Mais où est . . . Lis-en-Fleur?

—Ici, à votre droite, murmura celle-ci. Ô mon frère, votre courage sait dépasser le courage des nôtres... Que vous avez souffert . . . pour moi! . . . Ma peine est grande . . .

—Lis-en-Fleur, venez de ce côté-ci de ma natte . . . Ma pauvre petite amie! . . . Mais, voyez, je sens mes forces . . . qui reviennent . . . Seuls, mes membres sont raidis, douloureux . . . Ne pleurez pas. Kiné et vous m'avez sauvé.

—Oui, pour un moment, murmura Kiné. Mais après-demain, demain même, ma sœur exigera de mon

oncle Kiotsacton, une punition exemplaire . . . et tous deux . . .

—Ciel! gémit l'Algonquine. Que faire?

—Sauve-la, Kiné, ma pauvre Lis-en-Fleur. Elle a déjà tant souffert, implora Charlot, de sa voix encore faible, mais qui prenait peu à peu de l'assurance.

—Et mon frère, lui, que deviendra-t-il? . . . Croit-il, vraiment, que j'accorderais mon aide à cette fille dont un des siens a tué le mien? Que m'importe qu'elle vive ou qu'elle meure! . . . Mais mon frère français, ah! sa vie m'est plus chère que la mienne . . .

—Kiné, je t'en prie, comprends mon inquiétude. Tu donnerais ta vie, pour moi, dis-tu? Eh bien, moi, je la donnerais pour toi . . . et aussi! . . . pour Lis-en-Fleur.

—Mon frère, supplia celle-ci. Ne vous occupez pas de moi . . . Votre affection m'est douce, mais je mourrai sans peine . . .

—Kiné, reprit encore Charlot . . .

—Silence! dit celui-ci à voix basse. On vient. Que ma sœur algonquine se dissimule . . . là-bas, au fond, derrière les bûches. Et pas un mot, quoi qu'il arrive! »

Le beau-frère de Kinaetenon entra en effet en poussant des oh! oh! de colère. Il semblait hors de lui. Kinaetenon, vivement, vint se placer entre lui et la natte où Charlot reposait, les yeux de nouveau fermés. Toute sa figure contusionnée et sanglante faisait peine à voir et le rendait méconnaissable.

« Que voulez-vous? demanda durement Kiné à son beau-frère. Vous ne m'avez pas fait assez de mal? ...

— Nous ne t'avons rien fait, Kinaetenon.

— Et le mal que vous avez fait à celui-ci?

— Que faisait-il sous notre tente? ... Nous ne pouvons le souffrir ma femme et moi, il le savait.

— Que viens-tu faire toi-même, ici? Je ne t'aime pas plus que tu m'aimes. Va-t'en, sors d'ici ... Va-t'en, entends-tu?

— Je veux ramener l'Algonquine. Elle est ici. Ma femme la réclame. Elle expiera son crime dès demain. Le feu dévorera ce corps sans âme ... qui laisse mourir un petit enfant, faute de soins. Où est l'Algonquine, Kinaetenon? Dis-le ou malheur t'arrivera, à toi et à ton protégé, que ma femme saura bien châtier, lui aussi, quelque jour, par la mort. Où est l'Algonquine? rugit pour la troisième fois le sauvage en levant le poing.

Charlot se mit à gémir. Puis, il se dressa soudain sur son séant, criant, délirant, fou de terreur: « Kiné, la mégère, elle revient ... son couteau ... sur moi, ... oh! mon Dieu ... Lis-en-Fleur ... Kiné ... Kiné ... sauve-la ... » Puis, le pauvre Charlot, retomba, se raidit, et redevint inconscient, indifférent à toutes ces horreurs.

Kinaetenon et son beau-frère étaient demeurés immobiles, devant les gestes et les cris de douleur de Charlot. Puis Kinaetenon était accouru près de Charlot, l'avait un instant examiné, et voyant qu'il respi-

rait sans trop de peine, était revenu près de son beau-frère.

—J'ai à parler sérieusement au mari de ma sœur, dit-il. Qu'il s'assoie près du feu!

—Je veux l'Algonquine », murmura celui-ci avec moins de véhémence. Ne venait-il pas d'apercevoir une petite bouteille d'eau-de-vie dans les mains de Kinaetenon.

—Tu as soif? demanda celui-ci, ou bien, la soif de la vengeance chez mon frère est-elle plus forte que toute autre?

—Non, non, donne Kiné, de cette eau-de-feu . . . Où l'as-tu prise, dis? . . . Donne, donne, mes lèvres sont brûlantes, rien ne peut mieux les désaltérer que cette liqueur . . .

—Si je te donne cette bouteille, partiras-tu d'ici, sans . . . l'Algonquine?

—Oui . . . Je dirai, ah! ah! ah! Qu'elle n'y était pas . . . Je ne l'ai pas vue, d'ailleurs, Kiné . . . tu sais . . . Où cette finaude peut-elle bien s'être cachée? . . . Bah! je la rattraperai demain . . . Donne, donne, Kiné, je meurs de soif.

—Un moment encore, frère. Non, tu ne la rattraperas pas demain, l'Algonquine, non, tu ne la rattraperas jamais . . . tu m'entends? Promets, ou je brise ce flacon sous tes yeux.

—Je te l'arracherai bien . . .

—Arrière! Je suis le plus fort, tu le sais. Promets, et demain, puis après-demain, tu recevras encore de petites provisions semblables.

—Mais où caches-tu des trésors pareils, frère? . . .

—Il y a bien, bien longtemps, je recevais ces petits flacons d'un Hollandais. Il était mon ami, celui-là aussi. Mais je n'aime pas, moi, cette boisson qui nous rend fous . . . Je l'ai gardée cependant . . . Ce soir, elle va me servir, n'est-ce pas, bien me servir?

—Oui, Kiné, je promets tout ce que tu veux. Tu sais que je puis fort bien me taire quand je le veux. Alors, demain, après-demain, je reviendrai te demander ma liqueur de feu? Tu ne me tromperas pas? Tu en auras durant ces deux jours.

—Oui. Ton silence saura la mériter, ou sinon . . .

—Bien. Cède-moi vite cette portion, pour ce soir. Je serai muet. Je serai ton ami même. Veux-tu mon aide pour l'évasion . . . ?

—Silence! » cria Kiné. Puis il baissa le ton, avec un regard inquiet vers Charlot. « Tu es fou, la victime de ta femme n'est en état d'entreprendre aucun voyage dans les bois. Une évasion, allons donc ! Il en mourrait.

—Bah! j'ai vu de nos frères être battus autant que celui-ci, et quelques heures plus tard, se relever tant bien que mal.

—Tu as vu cela, toi? demanda non sans surprise Kiné, qui était d'une décade plus jeune que son beau-frère. Son front s'éclairait un peu.

—Si je l'ai vu? Ah! ah! ah! C'est de moi dont je parle, Kiné! Tiens, regarde, ce bras, cette jambe, ma poitrine, ces cicatrices en témoignent, hein? Je n'ai pas

été bien soigné, moi, alors la peau en a souffert . . . Ça ne se recollait plus.

—C'est bien. Assez causé, maintenant. Va-t-en, garde le silence tel qu'il est convenu, et pendant deux jours, reviens chercher ta portion d'eau-de-vie . . . Voilà la première ration . . . Non, non, ne bois pas ici. Enfonce-toi, dans le bois, à gauche de cette tente. Chut . . . ! On marche en face d'ici . . . Ah ! ce sont les pleureuses. Regarde-les entrer dans ta tente. Bien. Miséricorde ! quels cris lugubres !

—Mon petit enfant est mort ! . . . Mort ! souffla tout bas le sauvage, en portant une main crispée à son cœur. Puis, farouchement, il saisit la bouteille que Kinaetenon lui tendait et s'enfonça en courant dans le bois que lui avait désigné celui-ci.

Il venait à peine de disparaître qu'une femme sauvage entra à son tour. « Kinaetenon, dit-elle, veille bien sur ton protégé. Ton oncle vient d'apprendre tout ce qui s'est passé sous la tente de ta sœur. Il est furieux. Il parle de venger la mort du petit enfant que l'Algonquien et le Français ont fait mourir à force de mauvais traitements. Je ne crois rien de tout cela, moi. Il est si bon, si doux, brave comme un lion, le visage pâle que tu aimes. Tiens, Kiné, prends ces feuilles de cèdre. Elles sont pleines d'huile. Applique-les sur les plaies de ton ami blanc. Il sera bientôt guéri . . . Tu verras . . . Je me sauve, maintenant . . . Je ne veux pas qu'on me surprenne ici. Veille bien, Kiné, veille bien. »

La femme sauvage, au cœur compatissant, une fois disparue, l'Iroquois appela l'Algonquien.

« Ma sœur a tout entendu? Le premier comme le second entretien?

—Oui.

—Eh bien, le danger nous entoure, nous serre de bien près, Algonquine. Il faut agir au plus tôt.

—Je pense comme mon frère.

—Il faut que ma sœur consente à m'obéir en tout. Je vais lui expliquer mon plan . . .

—Si mon frère iroquois croit, pourtant, qu'en me livrant, je sauverais notre ami français, je ne refuse pas de me rendre chez son oncle Kiotsacton, demanda soudain, les lèvres tremblantes, la triste Lis-en-Fleur.

—Algonquine, vous êtes brave! J'aime cela . . . Non, ce moyen de salut ne vaut rien. Il ne ferait qu'empirer les choses, soupira Kinaetenon en retirant ses mains qu'il avait posées sur les épaules de la jeune fille.

—Que mon frère parle. Je lui obéirai comme un bon chien obéit à son maître.

—Bien. J'ai dit tout à l'heure que Charlott n'était pas en état de partir. Ce n'est pas la vérité. Avec toi, qui veilleras sur lui tout aussi bien que je veillerais, moi, il n'y a rien à craindre. Dans deux jours d'ici, il sera sur pied. Tu connais d'ailleurs son courage, son endurance . . . Donc, vous allez tout de suite fuir, tous les deux. Dans une heure, la neige tombera abondamment, malgré le beau clair de lune qu'il fait en ce moment. Et tu sais que je ne fais guère d'erreur là-dessus. Cette neige servira à dépister les recherches, demain, lorsque je ne pourrai plus cacher votre départ . . . Mais te sens-

tu la force de conduire la traîne, chargée de Charlot et de provisions suffisantes pour vivre une semaine? Il faut, n'est-ce pas, que Charlot reprenne ses forces, avant de pouvoir chasser et pêcher pour subvenir lui-même à vos besoins. Te sens-tu capable, dis-moi, de t'enfuir au pas de course, aussi longtemps que tu le pourras? Tu prendras la forêt, à droite du camp. Tu t'enfonceras dans les broussailles. Toutes ces branches mortes par terre ne portent la trace d'aucun pas. Il faut tout utiliser. Et ne parle pas, ne cède pas aux supplications de Charlot, qui te verra courir, quand même tes mains, ton pied encore malade, ta figure seraient en sang . . . Qu'est-ce que ce supplice, hein, auprès des tourments du feu, qui vous attendent, ici, tous deux?

—Je suis prête à partir, mon frère. Merci de vouloir ainsi nous épargner la torture que nous feraient si bien subir les tiens, dit simplement Lis-en-Fleur, en se redressant toute, avec son beau courage.

—Algonquine, ce n'est pas toi que je voulais sauver. C'est mon ami. Mais comme il t'aime et souffrirait mille morts dans son cœur si tu n'étais près de lui, je te fais fuir à ma place.

—Alors, nous n'avons plus rien à nous dire, frère. Ceci, cependant, vous me sauvez par amour pour mon frère français n'est-ce pas? Eh bien, moi, en retour, je promets de veiller sur lui aux dépens de mes forces, de ma vie, à cause de l'amour qu'a pour lui mon frère iroquois. Mon frère ne me croit pas? Pourquoi sourit-il aussi tristement?

—Je te crois, Algonquine . . . Mais si je souris, c'est que je sais bien qu'en ton cœur, tout comme dans le bien, brûle une flamme ardente pour Charlot.

—Kinaetenon, ceci me regarde », interrompit l'Algonquine en baissant la tête. « Allons, fit-elle en se remettant, que mon frère prépare tout ! Je vais lui aider.

—Non, ma sœur va s'enfuir. Elle cheminera seule jusqu'à la première croisée des routes, dans la forêt. Je l'y suivrai une demi-heure plus tard. Charlot doit être pansé de nouveau. Il prendra un peu de tisane, il le faut. Sa fièvre va passer. C'est l'émotion qui a provoqué la crise de tout à l'heure. C'est la peur de te voir ressaisie par tes ennemis surtout. Allons, allons, assez le regarder ! . . . Fuis au plus tôt. Prends le bois à droite, ne l'oublie pas. Va droit devant toi sans même tourner la tête. Dans peu de minutes, je t'aurai rejoint.

—Nous accompagneras-tu loin, Kinaetenon ?

—Je ne vous accompagnerai pas du tout. Au premier carrefour, je vous quitte. Je dois revenir au plus tôt. Il me faut inventer tant d'autres choses afin d'empêcher qu'on vous poursuive . . . Mais, va, va.

—Au revoir, Kinaetenon. À tout à l'heure. » Et la brave Lis-en-Fleur souleva avec précaution un des coins de la tente, au fond. Elle la rabaissa aussitôt, et, se tournant pour un moment, dit à Kinaetenon, les yeux brillants de larmes, et la voix assez joyeuse : « Frère, il neige, il neige. De gros flocons couvrent déjà le sol. Adieu, Kiné, pour de bon, cette fois. »

L'Algonquine une fois disparue, Kinaetenon prépara tout pour un départ précipité. Il allait recouvrir

complètement le corps douloureux de son ami, lorsque celui-ci ouvrit de nouveau les yeux. Toute trace de délire avait disparu de son regard.

—Que fais-tu, Kiné? Tu ne me gardes pas sous ta tente? Je m'en vais. Pourquoi?

—Il y va de la vie, mon frère.

—Ah!

—Mon frère boirait-il un peu de tisane?

—Oh! oui. Donne, Kiné.

—Voici . . .

Charlot but à longs traits. Sa main gauche durant ce temps alla se poser, quoique avec peine et lenteur, sur celle de son ami iroquois. Une fois désaltéré, Charlot éleva encore la voix.

—Kiné, qui va me conduire loin d'ici?

—Lis-en-Fleur.

—Et toi?

—Je reste au bourg pour qu'on ne vous poursuive pas, ou, du moins, pour tenter qu'on vous recherche du côté opposé à celui que vous aurez pris.

—Kiné, mon cœur souffre à la pensée de te quitter.

—L'Algonquine que mon frère aime saura bien le consoler de mon absence, reprit Kiné, avec un peu d'amertume.

—Pourquoi parles-tu ainsi, Kiné? Crois-tu donc mon cœur si petit que deux grandes affections n'y puissent prendre place! Tu ne me réponds pas? . . . Oh! Kiné!

—Ma race est silencieuse quand la douleur l'accable.

—Kiné, qu'il y a un côté pénible dans ma vie! Je fais souffrir sans cesse ceux que j'aime. Ma Perrine, là-bas, elle souffre aussi. Ici, ce sera bientôt toi. »

Au nom de Perrine un éclair avait jailli du regard de Kinaetenon.

—Mon frère reverra bientôt sa sœur.

—Sans toi, Kiné, sans toi.

—Cela vaut mieux.

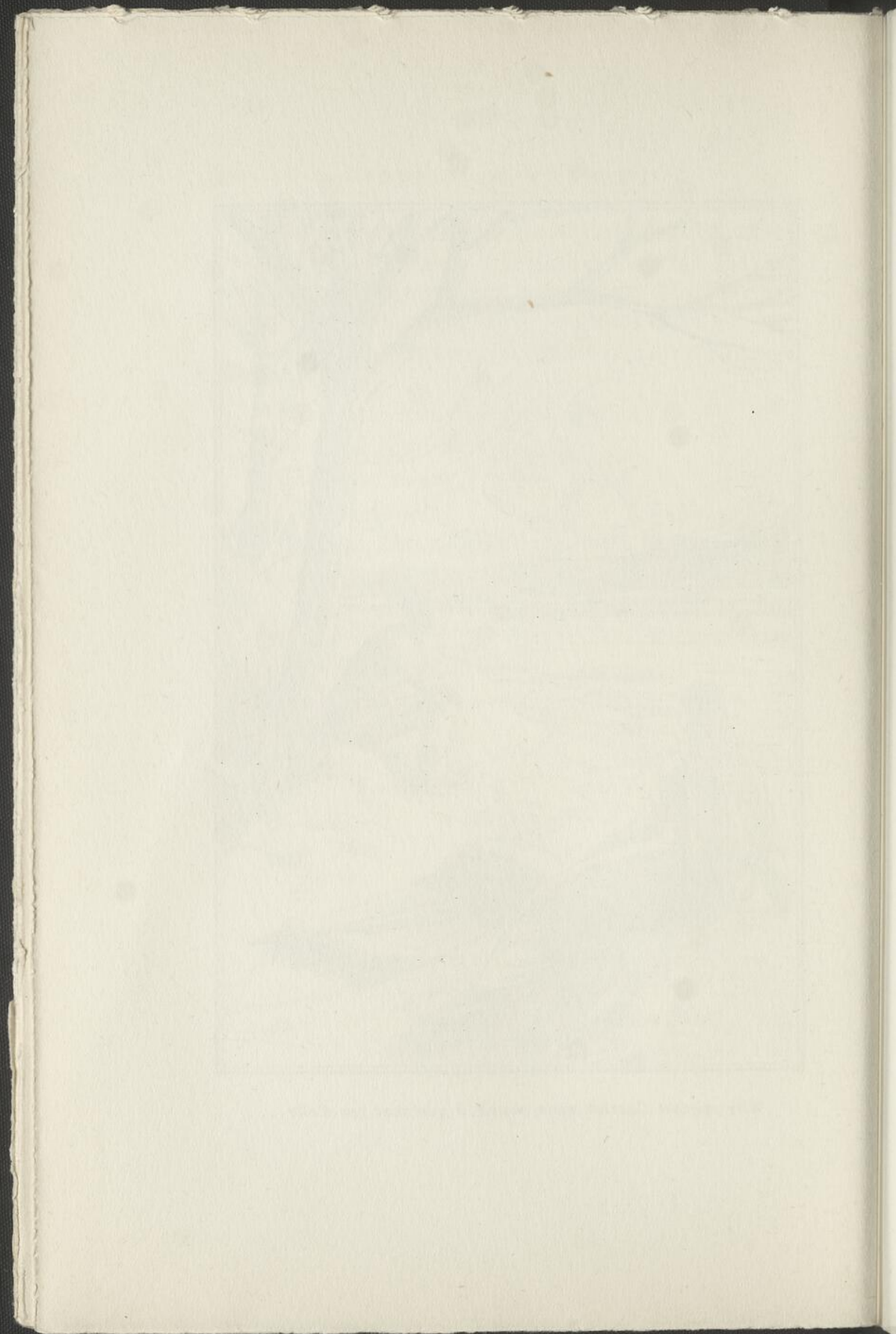
—Que lui dirai-je?

—Que j'ai rempli la promesse que je lui ai faite là-bas, un jour . . . Et maintenant, que mon frère se taise . . . Nous partons. J'éteins toute lumière. Au ciel, il n'y a pas de clartés, non plus. La neige est venue, telle que je la prévoyais."





Elle aperçut Charlot assis, pensif, à quelques pas d'elle ...





IX

LA FUITE

TOUT se passa sans encombre. La première partie de la forêt ne fut pas trop dure à traverser. Un profond silence eût tout marqué, n'eût été le vent qui s'éleva bientôt, sifflant sourdement et poussant la neige par amas, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Bref, une petite tempête enveloppait les fugitifs.

Kinaetenon quitta Charlot au premier carrefour sans un mot, sans un geste . . . Il souffla seulement ces mots à l'Algonquine, qui le regardait avec compassion : « Ta vie contre la sienne, tu as promis . . . Fuis vite, Algonquine » . . .

Et toute la nuit, la jeune fille, héroïquement, marcha et courut. Ses pieds se gonflaient, des douleurs les perçaient, ses mains se raidissaient, presque gelées, qu'importe ! Elle allait, allait. À l'aube, elle respira mieux. Il lui sembla avoir laissé derrière elle un effroyable danger. Le salut enfin venait. Dans quelques heures, elle serait sur les bords d'un grand lac. Elle le voyait miroiter là-bas. Elle ferait halte.

Elle se reprit à courir, retrouvant dans cette perspective d'un repos prochain, un peu de sa grande force nerveuse.

Enfin, le lac fut tout près . . . Il était temps. Elle ne se sentait vraiment plus de forces . . . Et son frère français? Que devenait-il, toujours enfoui sous ces couvertures? . . . Si la fièvre l'avait repris? Grand Dieu! que deviendraient-ils tous deux dans cette solitude immense, indifférente à la joie comme à la peine?

L'Algonquine avisa un abri sous un grand pin. La neige ne s'y était pas entassée comme ailleurs. L'on y serait assez bien pour y passer quelques heures. Pas plus, car il faudrait bien vite reprendre la course folle et suivre les bords du lac jusqu'à son embouchure.

La fatigue fut bientôt plus forte que la vigilance. L'Algonquine s'endormit près de la traîne où Charlot reposait assez paisiblement. Elle demeura ainsi toute la nuit sans même bouger. Lorsque, enfin, elle sortit de ce sommeil de plomb, elle eut la surprise d'apercevoir Charlot assis, pensif, à quelques pas d'elle. Elle crut rêver.

« Mon frère, demanda-t-elle avec crainte, en se dressant sur son séant, mon frère, c'est bien lui que je vois là . . . Et guéri? »

Charlot tressaillit, se secoua, puis se rapprocha, avec un peu de peine. Il se sentait raidi, courbaturé, et sans beaucoup de forces, mais son énergie, sa vaillance, allaient, une fois de plus, commander à sa défaillance.

— Bonjour, Lis-en-Fleur! » fit-il, en souriant, et en lui tendant les deux mains pour l'aider à se relever.

Mais l'Algonquine ne put réussir à mettre son pied malade par terre. Elle retomba en gémissant sur sa couverture.

—Pauvre petite! murmura Charlot. C'est moi qui suis la cause de cette aggravation de votre mal. N'avez-vous pas dû me traîner jusqu'ici?

—Qu'allons-nous faire? reprit à voix basse la jeune fille. Les Iroquois nous rattraperont si nous ne mettons pas ce grand lac entre eux et nous . . . Sommes-nous malheureux? Incapables de fuir, au moment où nous pouvons mettre nos vies en sûreté.

—Calmez-vous, Lis-en-Fleur. Reprenez confiance. D'abord, nous allons compter sur la prudence de mon ami Kiné, sur sa rouerie aussi . . . Il saura bien dépister nos bourreaux, grâce à cette neige qui a parfaitement recouvert nos pas . . . Tenez, voyez autour de vous, malgré la fonte rapide de la neige, tout est bien lisse, uni, sans la moindre trace de quoi que ce soit. Puis une petite prière lancée vers le ciel nous attirera aide et protection.

—Mon frère demandera le secours du grand Manitou, à genoux, près de moi? Hé, je veux, moi aussi, supplier . . .

—Ma sœur ferait cela, s'écria Charlot, les yeux traversés d'un éclair de joie.

—Oui, et si nous parvenons à nous sauver, j'essaierai de croire. Mon frère m'apprendra ce que je dois faire pour être chrétienne . . . pour pardonner . . .

—Oh! Lis-en-Fleur, mon amie, ma sœur, quelle joie vous me causez! Tout de suite, oui, tout de suite, nous allons parler avec confiance à Dieu, sous ce beau ciel où monte le soleil, et qui nous apportera tout à l'heure de la chaleur et de la vie.

Lorsque Charlot se releva, il vit que l'Algonquine avait les yeux pleins de larmes, mais sa physionomie avait repris son impassibilité coutumière, un peu hautaine même, celle enfin que le jeune homme connaissait si bien, et qui « servait de masque défensif à la fière jeune fille », avait-il un jour compris.

—Et maintenant, ma sœur va se tenir bien tranquille, sous son abri, je vais explorer les alentours, expliqua Charlot.

—Non, non, pria l'Algonquine, mon frère ne me quittera pas. J'en souffrirais mille morts. Nous sommes environnés de danger. Qu'il n'ignore pas cela! Pourquoi d'ailleurs?

—Mais pour abattre quelque pièce de gibier, fût-ce de pauvres oiseaux?

—Que mon frère regarde dans le sac près de lui. Il y a des provisions pour une semaine, m'a dit Kinaetenon.

—Parfait alors! s'exclama joyeusement Charlot. Lis-en-Fleur va se reposer durant vingt-quatre longues heures. Son pied va se remettre. Et moi, de mon côté, je me rétablirai tout à fait. À vrai dire, la mégère iroquoise a laissé des marques solides sur mon pauvre corps . . . J'en suis gêné dans mes mouvements . . . Et

puis, cette fièvre qui vient de me quitter m'a brisé les jambes . . . Allons, allons, soyons raisonnables tous deux . . . Attendons quelques heures ici . . . »

Charlot se retira un peu plus loin, et, tout en sifflo- tant avec beaucoup de douceur, se prit à tailller une petite branche d'arbre.

L'Algonquine ferma malgré elle les yeux. Elle sen- tait une sorte de torpeur envahir chacun de ses mem- bres. Oui, il lui fallait compter avec sa lassitude, s'aban- donner encore au sommeil. Quel calme régnait autour d'elle! Et que l'air doucement chanté par Charlot, tout près, la berçait . . . l'enveloppait de sécurité . . . Mais la douce chanson se faisait maintenant lointaine . . . bien lointaine!

Dès que Charlot vit la jeune fille rendormie, il se leva, fit quelques pas, appuyé sur un bâton noueux que Kinaetenon avait pu glisser près de lui.

Tout paraissait dans une paix profonde. Le chaud soleil de mars faisait fondre la neige, ici et là. À quel- ques arpents, le lac miroitait en faisant entendre sa rumeur des jours où soufflait une forte brise.

Le jeune homme posa la main sur ses yeux, en guise de visière, et plongea son regard tout autour de lui, aussi loin qu'il put. Rien, non rien ne semblait venir troubler la quiétude de ces premières heures de délivrance . . . Si! . . .

Charlot se rapprocha des bords du lac. Était-ce une illusion? Mais ses yeux semblaient percevoir un petit point noir mouvant, là-bas. Il grossissait, . . . peu

à peu . . . Ah! un canot . . . il venait . . . et rapidement. Ciel! s'il était monté par des Iroquois . . . Toutes les précautions du bon Kiné, toute la vaillance héroïque de la jeune fille, courant follement avec un pied blessé à travers les bois . . . tout aurait été inutile. Le regard de Charlot se leva de nouveau vers le ciel.

« Au secours, Sauveur miséricordieux! » priaient les yeux de Charlot.





X

SAUVÉS !

LE canot approchait toujours. Le jeune homme vit bientôt trois ou quatre petites têtes se balancer en cadence dans le lointain. Vite, il fallait prendre quelques précautions élémentaires . . .

Il revint près de la jeune fille. Elle dormait toujours. « À la bonne heure », se dit Charlot, « elle saura toujours assez tôt quelles misères vont encore tomber sur nous ». Doucement, péniblement, le jeune homme, à l'aide d'une longue branche, parvint à amasser un peu de neige et des branches mortes, près de l'endroit où l'Algonquine reposait. Bien ! Tout semblait enseveli . . . Et maintenant, au guet, vite ! Le jeune homme se glissa derrière le tronc d'un arbre. Il regarda . . . tendant tout son être vers ce mystère à percer au plus tôt.

Le canot était maintenant tout près. Cela permit à Charlot d'entendre les voix. Elles échangeaient quelques mots brefs. Mais qu'était cela ? . . . Serait-ce possible ? Charlot écouta encore avec plus d'attention. Oui, il reconnaissait certains sons gutturaux, bien fami-

liers . . . oui, plus de doute! . . . Ceux qui venaient là, mais c'étaient trois Hurons et un Algonquin . . . O joie! Le jour du salut se levait enfin pour eux, et sûrement cette fois . . . Charlot sortit de sa cachette. Il se rendit près de la jeune fille. Elle reposait toujours avec quelle étonnante sérénité.

Il l'appela doucement.

« Lis-en-Fleur! Ma bien-aimée! . . . Lis-en-Fleur, réveillez-vous! Du bonheur, du bonheur nous arrive enfin! »

Voyant que la jeune fille ne bougeait pas, il se mit à rire tout haut et se pencha gaiement vers elle . . .

La jeune fille ouvrit à cet instant les yeux. Un peu de surprise et d'effroi parurent dans son regard. « Ciel! qu'arrivait-il? Que signifiait cet air riant de Charlot, si peu en harmonie avec les tristesses du moment? »

—Enfin! s'exclama Charlot en lui prenant avec affection la main. Vous voilà tirée de cet extraordinaire sommeil! Lis-en-Fleur, appelez bien vite toutes vos forces à l'aide pour supporter un grand, grand bonheur. Mais . . . levez-vous d'abord en vous appuyant tant bien que mal sur mon bras . . . Bien! Voyez-vous ce canot qui aborde?

—Ciel! gémit la jeune fille.

—Comment, vous ne reconnaissez pas nos amis hurons et algonquins? C'est mal . . . Lis-en-Fleur, demeurez ici un instant . . . Je cours au-devant de nos libérateurs.

Après un cri de joie et une forte pression au bras de Charlot, la jeune fille se laissa tomber sur le sol en levant vers le ciel un long regard de gratitude.

Quelques instants plus tard, tous étaient assis en rond près de la jeune fille. L'Algonquin raconta que trois Hurons chasseurs avaient bien voulu le conduire jusqu'ici, afin de lui faire gagner un peu de temps. Car il se dirigeait, avec toutes les précautions imaginables, vers Ossernenon, dans l'intention d'y reprendre son frère, captif des Iroquois. Il l'en ramènerait ou il y laisserait sa peau . . .

À cet instant, l'Algonquine poussa malgré elle un gémissement.

Le narrateur se retourna avec surprise vers elle.

« Ma sœur souffre ? » dit-il.

—Non, non, reprit vivement la jeune fille. Mais . . . oh ! je ne saurais le dire, moi . . . Mon frère français saura mieux que moi adoucir le chagrin d'une triste nouvelle pour vous ! Parlez, mon frère Charlot, de grâce . . .

—Mais qu'y a-t-il donc, demanda avec un peu de crainte l'Algonquin, surpris de cette incohérence.

Un silence tomba entre eux durant quelques secondes . . . Charlot, enfin, se leva. Il vint mettre avec compassion sa main sur l'épaule du sauvage, qu'un affreux pressentiment vint mordre au cœur.

« Courage, mon frère, dit Charlot. Mais . . . il est inutile pour le vaillant et fraternel Algonquin de con-

tinuer à cheminer vers Ossernenon, car . . . son frère . . . n'est plus!

L'Algonquin baissa la tête. Un long frisson le secoua. Mais il ne dit pas un mot, ne poussa pas même un soupir.

L'Algonquine, à son tour, s'approcha. Elle glissa sa main dans celle de son compatriote et la serra doucement.

Tous demeurèrent silencieux, immobiles, jusqu'à ce que l'Algonquin lui-même jugeât bon de rompre cette attitude lourde. Il se leva tout droit.

« Notre grand Manitou en a ainsi décidé, dit-il. Mon frère n'est plus . . . Paix à son âme qui s'en est allée rejoindre celle de nos pères, finit-il à voix basse et en étendant les deux bras.

« Il est mort en brave, ajouta lentement Charlot, confondant ses bourreaux par son courage et son impassibilité. Mais . . . surtout, il s'en est allé en chrétien . . . baptisé quelques heures avant son supplice . . . »

De nouveau l'Algonquine pressa avec affection la main du pauvre sauvage. Une larme vint tomber sur les petits doigts de la jeune fille. Mais ce fut tout. L'Algonquin se leva et vint prendre à quelques pas un paquet. Il le déposa aux pieds de l'Algonquine.

« Ma sœur va prendre pour en faire ce qu'elle voudra tout ce que je destinais à mon frère. Il y a dans ce paquet des vêtements, des provisions, des armes. Elle est de ma race; puis ma sœur vient de se montrer si compatissante!

—Merci, oh! merci, que cela arrive à point . . . murmura l'Algonquine, fort touchée.

Les Hurons se concertaient entre eux durant cette scène. L'un d'eux s'exprimait avec assez de véhémence et montra plusieurs fois, avec son index, les bois tout alentour. Le plus jeune des Hurons, cependant, restait indifférent au débat. Ses yeux, qui étincelaient, se fixaient sur la jeune fille . . . Charlot rencontra ce regard un moment. Un pli aussitôt se creusa sur son front. « Un danger nouveau, s'annonçait déjà . . . Pauvre Lis-en-Fleur! Mais il veillerait sans relâche, sur cette enfant des bois qu'il . . . qu'il aimait! devait-il enfin s'avouer à lui-même. À quoi bon de nouveaux subterfuges? Il se sentait vaincu. Mais ce Huron? . . . non, non, il ne lui enlèverait pas son trésor . . .

L'Algonquine se penchait vers lui, au moment où il regardait avec trop d'humeur jalouse, le jeune sauvage qui continuait à fixer ses yeux sur la jeune fille.

« Mon frère Charlot, dit-elle, va être bien content. Il y a des vêtements pour lui en ce paquet . . . un fusil et . . . »

Charlot sourit. « Ma pauvre enfant, tout ceci vous a été offert à vous, *non à moi*.

—Alors, dit tristement l'Algonquine, mon frère ne prendra pas ce que je lui cède avec . . . tant de plaisir.

—Je n'ai pas dit cela, Lis-en-Fleur. Mais qu'en dira votre compatriote?

—Rien du tout. On sait donner chez nous, répliqua fièrement l'Algonquine. Tout cela est à moi, bien à moi.

—Alors, merci, ma sœur, pour des habits et un mousquet . . . Mais c'est tout ce que je prendrai . . .»

Les Hurons se rapprochèrent. « Rembarquons-nous vite » dirent-ils. Il nous faut être loin d'ici avant que la nuit tombe. Le péril rôde. On doit chercher mon frère blanc et sa compagne . . .

—Je le désire beaucoup aussi, dit Charlot. Mais y a-t-il de la place pour tous dans ce canot? Oui? Bien. Et qui portera jusque là ma sœur algonquine? Son pied droit est bien malade . . . Hélas! je ne puis, moi, lui rendre ce service.

—En effet, dit l'un des Hurons, mon frère ne le peut pas. Il a subi la bastonnade, et une dure bastonnade . . . cela se devine à ses mouvements. Qu'il se laisse soigner par moi, ce soir . . . Les plaies vont s'envenimer dans le dos, là . . . là . . ., finit-il, en posant de longs doigts tout le long de l'épine dorsale de Charlot, qui faillit pousser un cri de douleur.

L'Algonquin, un sauvage robuste et qui comptait près de cinquante ans, s'empara de la jeune fille. Il la porta sur son épaule aussi facilement qu'un sac de plumes. Le jeune Huron se glissa aux côtés de l'Algonquin et entama tant bien que mal une conversation avec la jeune fille. Chose curieuse, il baragouinait sans trop de peine la langue algonquine. La jeune fille lui donnait avec bonne humeur la réplique. Elle ne soupçonnait nullement la nature du sentiment qu'elle inspirait déjà à ce jeune sauvage. Elle regardait avec surprise, et un peu de reproche dans les yeux, l'attitude mécontente de Charlot. Il cheminait non loin d'elle.

On traversa le lac. On fit ensuite du portage: on marcha ensuite longtemps, mais en ménageant Charlot que deux des Hurons mettaient de temps à autre sur un brancard, malgré ses protestations. Les forces lui manquaient, cela était visible. Au coucher du soleil, tous firent halte. La fatigue semblait extrême. Comment n'en aurait-il pas été ainsi? Plus on approchait du pays où coulait la rivière dite rivière des Iroquos,¹ plus la marche devenait affreusement pénible; ce n'était que glace, verglas, *bancs de neige* à peine fondus . . . Le froid ne se montrait pas trop vif, cependant, quoique l'on cheminât maintenant sous des cieux septentrionaux.

Le lendemain, la halte dut se prolonger. Les provisions faisaient défaut. L'Algonquin et les Hurons partirent pour la chasse dans les environs, promettant de revenir, coûte que coûte, le soir même. Le jeune Huron avait offert de demeurer près de la jeune fille, mais Charlot, qui se sentait guéri, grâce aux soins qu'on lui prodiguait depuis deux jours, repoussa avec brusquerie cette offre trop empressée du sauvage et déclara qu'il se sentait capable, tout de même, de défendre une femme. Et comme, presque en se jouant, il venait d'abattre au vol un oiseau, on lui céda avec respect. Un excellent tireur était toujours certain d'en imposer aux sauvages. Charlot n'ignorait pas ce trait de caractère, commun à tous les enfants des bois, et venait d'en user à propos.

Un feu de pin rougeoyait encore. Charlot, dès que les sauvages eurent disparu, ranima ce feu et ayant pré-

¹ Aujourd'hui le Richelieu.

paré l'oiseau qu'il venait de tuer, il le jeta dans le peu d'eau restée au fond d'un petit pot de fer. Un peu de bouillon ferait du bien à sa compagne. Quant à lui, une portion d'anguille boucanée, qu'il avait ménagée à dessein la veille au soir, soutiendrait vaille que vaille ses forces.

« Mon frère est bien silencieux, dit soudain l'Algonquien. A-t-il le cœur oppressé par quelque peine? »

Charlot haussa les épaules, mais ne répondit pas. Il s'affairait de plus en plus à sa besogne. La jeune fille un peu surprise, mais respectant le mutisme de son compagnon, se tint silencieuse à son tour.

Charlot lui tendit enfin un bouillon chaud. Tandis qu'elle le buvait, il se glissa soudain à ses pieds.

« Lis-en-Fleur, dites-moi, vous plaît-il ce jeune Huron, qui, tout à l'heure serait volontiers demeuré pour vous protéger? »

—Où, il me plaît.

—Ah!

—Mon frère semble surpris?

—C'est qu'il ne me plaît pas du tout à moi.

—Pourquoi? Que mon frère blanc parle. J'ai confiance en son œil perçant. Il voit souvent ce que je ne vois pas du tout, moi.

Charlot se mit à rire. « Lis-en-fleur, vous êtes étonnante avec votre naïveté, si peu apparente . . . Votre fierté la dissimule bien.

—Je ne comprends pas ce que mon frère dit.

—Laissez, laissez tomber toutes ces paroles, très bizarres selon vous, reprit Charlot. Il sentait toute sa bonne humeur revenir. Car vraiment, la jeune fille lui accordait une confiance qui lui allait au cœur.

—Mais, insista bientôt Lis-en-Fleur, pourquoi ce jeune Huron, ne plaît-il pas à mon ami blanc ?

—Pourquoi ? Bah ! cela changerait-il quelque chose si je vous le disais ? Il vous plaît, vous me l'avez déclaré tout à l'heure. Tenons-nous en là.

—Mon frère sait bien que ce qui ne lui plaît pas ne doit pas me plaire, non plus. Alors, qu'il m'éclaire.

Les yeux de Charlot brillèrent. « Lis-en-Fleur, vous pensez vraiment ce que vous venez de m'avouer là ?

—Mais oui. Je me sens malheureuse lorsque je pense à tant, tant de choses qui me séparent de mon frère blanc . . . Il sera bientôt auprès des siens et . . .

—Lis-en-Fleur, et Charlot mit un genou en terre devant la jeune fille, et prit sa main, écoutez-moi bien. Tant que vous me conserverez cette confiance, rien, rien, vous m'entendez, petite, rien ne me séparera jamais de vous.

—Je crois ce que mon frère me dit . . . oh ! oui, répondit avec tristesse l'Algonquine, mais on ne l'écouterà pas là-bas . . . on ne voudra pas comprendre non plus la pauvre fille sauvage . . . et je suis si fière, vous le savez . . . que je m'éloignerai sans un mot, sans une plainte . . . Hélas ! mon cœur se brise à l'avance . . .

—Ma sœur n'a rien à craindre pourtant. Mais . . .

—Mais . . . Que veut mon frère encore?

—Je veux recommander à Lis-en-Fleur d'être plus prudente, de se méfier de nos compagnons, des inconnus, sauf son compatriote. Ah! celui-ci, il se ferait tuer pour vous. Je le sens. Il a pour vous une affection paternelle.

—Je remercie mon frère de parler ainsi d'un homme de ma race . . . Et je promets, oui, d'être lointaine, très fière vis-à-vis de tous, tous, tous.

—De moi aussi, alors! reprit d'une voix taquine, Charlot, qui se sentait au comble de ses vœux.

—Si mon frère le désire?

—Pas du tout, oh! mais pas du tout, voyons, protesta en riant le jeune homme qui se levait et se secouait.

—Où va mon frère?

—Pas très loin. Il m'a semblé tout à l'heure entendre le bruit d'une eau coulant sous les herbes.

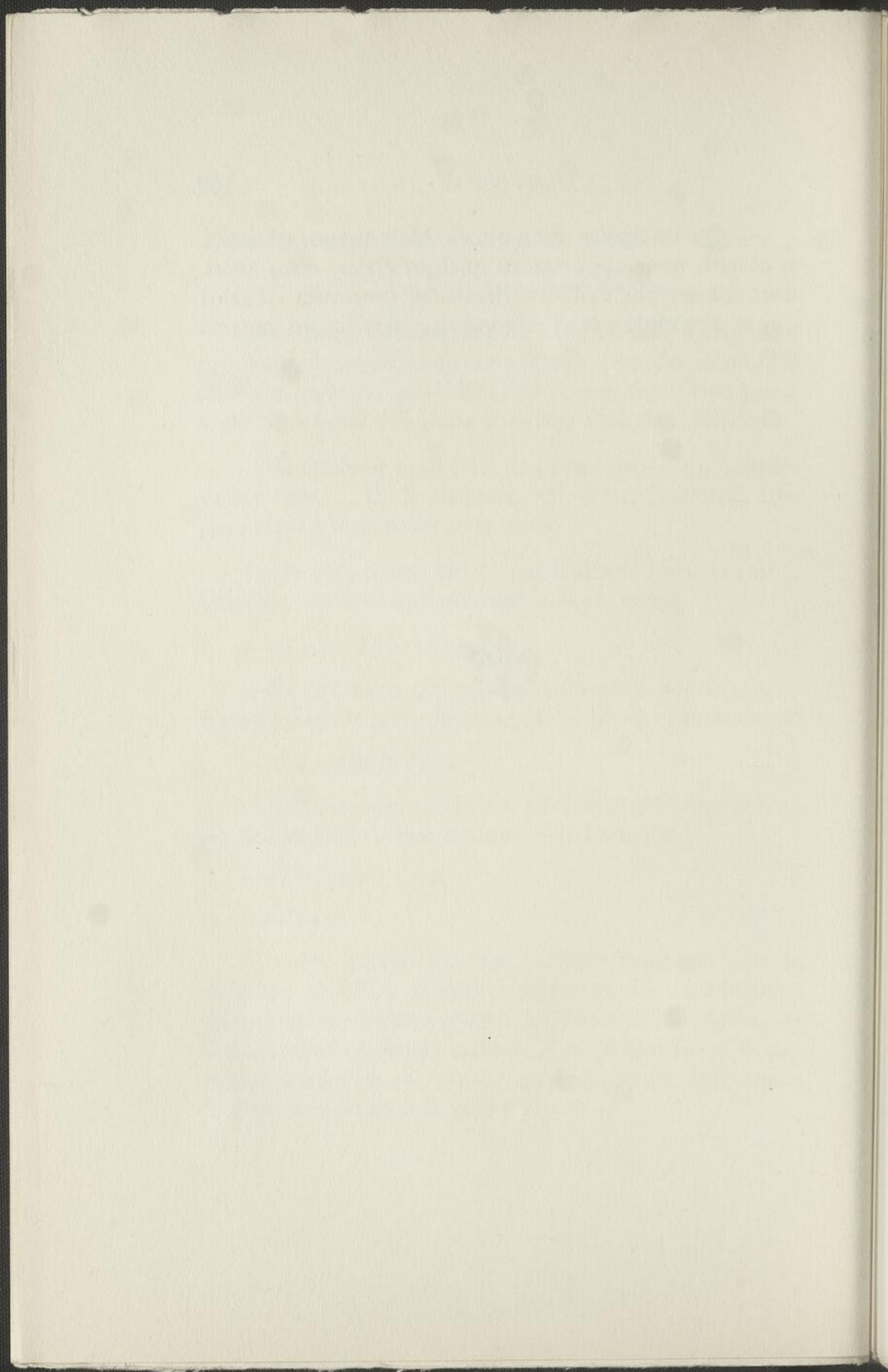
—J'irai avec vous.

—Venez.

Charlot n'avait pas ouï un vain bruit. À peu de distance, en effet, de leur campement, ils découvrirent mieux encore qu'une source, les bords d'un marais, où s'affairaient quelques castors. Les petites bêtes disparurent bien vite en voyant quels visiteurs mal intentionnés apparaissaient près d'eux.

—Quelle chance, mon amie! Mais soyons patients, et ce soir, nous apporterons quelque chose, nous aussi, tout comme nos vaillants chasseurs, murmura Charlot qui se dissimula avec l'Algonquine derrière un énorme pin.







Ce ne fut qu'un jeu pour Charlot d'abattre le castor.



XI

SÉPARÉS !

AU bout de quelques minutes d'observation, Charlot sortit de sa cachette, faisant signe à l'Algonquien de le suivre. Ils cheminèrent en silence au bord de la rivière.

« Lis-en-Fleur, dit soudain Charlot, il n'y a autour de cette chaussée de castors qu'un fort maigre butin. Ce sont des castors *terriens* qui vivent ici . . . Tenez, voyez quels trous profonds dans la terre . . ., au bord, là, là, à droite.

— Mon frère ne doit donc pas s'étonner que nos chasseurs hurons aient dédaigné tout à l'heure d'abattre ce gibier insignifiant.

— En effet. Mais je suis moins fier; et, dans une heure, au moment où le crépuscule tombera, j'en tuerai bien quelques têtes. Nous en obtiendrons d'excellentes choses, n'est-ce pas mon amie; en outre de la nourriture, de l'huile et de bonnes peaux, pour nous couvrir la nuit? Ces temps de dégel sont désagréables.

—Mon frère a-t-il tout ce qu'il faut pour charger et recharger son mousquet? dit doucement l'Algonquine, qui venait d'approuver de la tête les paroles de Charlot.

—Mais oui, je crois. Pourquoi cette question, Lis-en-Fleur?

—Parce que je veux retourner veiller sur notre campement. Sait-on jamais quelle bête peut venir rôder ici. Et si mon frère a bien tout ce qu'il lui faut, je puis...

—Je n'aime pas à vous perdre de vue, mon amie.

—Je resterai à portée de votre voix. À la moindre circonstance alarmante, j'appellerai mon frère, qu'il soit sans crainte.

—Vous le promettez? Vous le jurez! insista Charlot, pris entre son goût pour une chasse qui s'annonçait excellente et sa sollicitude affectueuse pour sa jeune amie sauvage.

L'Algonquine se prit à rire: « Mon frère croit donc que je ne saurais me défendre sans son aide? Il se trompe. Et lorsqu'on ne craint pas la mort, ce dernier refuge pour chacun de nous, que voulez-vous qu'il arrive de bien terrible?

—Lis-en-Fleur, si vous parlez ainsi, je vous suis.

—Non, non, non. Mon frère ne voit pas que je m'amuse . . . que je ris de ses inquiétudes.

—Alors, c'est entendu, de quart d'heure en quart d'heure, vous lancerez de mon côté les notes de ces airs indiens qui m'enchantent dans votre bouche . . . Allez, allez ».

La jeune fille s'éloigna de son pas léger et rythmé. Charlot s'assit au pied d'un arbre, déposa son mousquet auprès de lui, et, se sentant enveloppé de sécurité, bercé par la brise, qui lui apportait de saines odeurs de résines il glissa d'un rêve insoucieux et tendre à une somnolence fort agréable . . .

Les sons perlés et lointains d'un chant de Lis-en-Fleur l'en tirèrent bientôt. Il se secoua et répondit par un air de guerre qu'il siffla très harmonieusement.

Le silence s'établit de nouveau. Il parut pénible cette fois à Charlot. Il se leva pour échapper à cette impression. Le soleil commençait à descendre à l'horizon. Le chant des oiseaux se faisait plus bruyant, plus pressant, au-dessus de sa tête. Le soir allait venir, quoique lentement, bien lentement, en ce beau jour de printemps.

Son mousquet dans sa main droite, il examina avec soin le cours d'eau voisin. Tiens, voilà qu'une petite tête de castor paraissait au-dessus d'un des abris creusés en terre. Une autre tête encore tout près surgissait, puis une autre . . .

Les castors disparurent soudain. Lis-en-Fleur se reprenait au loin à chanter. Charlot y répondit avec empressement. Sa brune et charmante figure s'épanouissait d'aise. Tout allait bien. Allons, attention aux beaux coups de mousquets. Au tir maintenant !

Les castors reparurent. Cette fois, Charlot les vit s'établir sans crainte sur les quelques pilotis de glaise créés par leur industrie. Il s'amusa quelque temps à les

voir plonger pour en retirer une proie, de pauvres et maigres brochets. L'une des têtes, à la fourrure presque noire, le tenta bientôt beaucoup. « Lis-en-Fleur s'en couvrirait avec grâce aux heures de où il fait frais . . . » pensait-il en son cœur épris.

Mais qu'elle semblait difficile à abattre, si remuante, si vive, si agile, cette jolie bête. Charlot s'entêta. Il se prit à suivre avec une intensité redoublée chacun des mouvements de l'animal. Aucun bruit ne venait maintenant le distraire de son guet. La brise même ne soufflait plus. Une demi-heure s'écoula. Enfin, Charlot vit la petite bête se montrer plus calme. Bien repue, elle sembla moins méfiante, ou plus lassée. Ce ne fut, à ce moment, pour l'habile tireur qu'était Charlot, qu'un jeu de l'abattre; puis, trois ou quatre autres, en plus, tombèrent sous ses coups de feu, de quart d'heure en quart d'heure.

Tout heureux d'une pareille réussite, Charlot courut ramasser les corps inertes de ses victimes.

Il sifflota. Le son de sa voix dans le bois silencieux le fit soudain tressaillir. Que faisait donc Lis-en-Fleur? Pour sûr, il y avait plusieurs quarts d'heure qu'elle n'avait lancé son appel. Elle l'avait pourtant promis. . . Bah! gagnée, comme lui, tout à l'heure, par l'atmosphère calme et parfumée des bois, elle se serait endormie. Tout de même, il désira s'en assurer et reprit le chemin de la grève.

Charlot aperçut bientôt le campement. Le sauvage algonquin et l'un des trois Hurons étaient revenus! . . .

Un bon fumet s'élevait de la chaudière où tous deux jetaient de nombreux oiseaux et un lièvre.

« Hou! hou! » fit Charlot tout joyeux en s'approchant en quelques enjambées des sauvages.

Tous deux levèrent la tête, le considérèrent avec surprise durant quelques instants, puis échangèrent deux ou trois mots à voix basse.

Charlot regardait autour de lui. Il n'apercevait ni Lis-en-Fleur, ni les deux autres Hurons, revenus pourtant eux aussi de la chasse.

Surpris, mais non pas inquiet, il se pencha vers l'Algonquin. « Où sont les autres compagnons de mon frère, demanda-t-il? »

L'Algonquin fixa ses yeux avec étonnement sur Charlot. « Le Visage pâle le sait mieux que nous. Ils ont pris les devants et allumé le feu pour nous tous, ici.

—Comment? Je ne comprends pas bien.

—Mon frère français n'a-t-il pas des oreilles pour entendre? N'a-t-il pas des yeux pour voir? Ce feu était allumé quand nous sommes revenus.

—Je chassais près d'ici et . . . et n'ai rien vu, dit Charlot. Tenez, voyez ces castors. Mais, où sont passés les Hurons, une fois le feu pris et bien flambant . . . Ah! mon Dieu! fit soudain Charlot, qui sentait une vague terreur lui encercler le cœur . . . Lis-en-Fleur? Où est-elle? Lis-en-Fleur! » cria-t-il d'une voix où montait une détresse . . .

L'Algonquin saisit Charlot qui allait se précipiter, affolé, vers les bois, pleins d'obscurité déjà.

—Non, non, car mon frère va nous dire avant ce qui s'est passé ici. Nous aviserons ensuite tous les trois. Nous sommes les amis du Français, le Huron et moi. S'il y a eu perfidie de la part de nos compagnons, nous marcherons avec notre frère blanc pour en tirer vengeance.

—Lis-en-Fleur! Lis-en Fleur! gémissait Charlot, qui ne pouvait échapper à l'étreinte puissante du vigoureux sauvage. Ah! pourquoi l'ai-je quitté, fut-ce pour quelques heures, et à peu de distance!

—Mon frère ferait mieux de mettre du calme dans son esprit. Les ravisseurs de la fille belle et fière, qui appartient à ma race, ne doivent pas être loin. Ils ont une heure, deux heures d'avance peut-être . . . qu'est-ce que cela!

—C'est vrai, soupira Charlot. Alors, partons. Chaque minute devient précieuse.

—Mon frère va manger et nous aussi auparavant. Puis, nous voulons savoir ce qui s'est passé ici, je le répète.





XII

LA POURSUITE

CHARLOT maîtrisait à grand'peine son impatience, sa fureur, sa peine. Il ne toucha que du bout des lèvres aux mets que les sauvages lui présentèrent. La tête dans ses mains, il pensait, conjecturait, se représentait toutes les circonstances de cet enlèvement si habilement exécuté. Enfin, il vit que les sauvages se sentaient suffisamment nourris et lançaient au loin les os et les débris du repas. Il les suivit des yeux, fébrile, tandis qu'ils remettaient en sûreté dans la chaudière les restes du pot-au-feu. Il ne respira que quand il les vit, le calumet allumé en mains, venir s'asseoir près de lui.

—Que mon frère blanc parle et vide son cœur, dit l'Algonquin. L'heure en est venue.

—Hélas! soupira Charlot, je ne puis rien vous apprendre. Il y avait trois quarts d'heure, à peu près, que Lis-en-Fleur m'avait lancé d'ici de joyeux appels auxquels j'avais aussitôt répondu. À ce moment, je fus pris par la chasse et perdis la notion de tout autre

souci. Misère de misère! Lorsque je suis revenu chargé de butin, content, empressé de retrouver le camp où un repos mérité m'attendait, je . . . je n'y vis que vous deux occupés à préparer le repas.

—Nous comprenons mal tout cela, nous-mêmes, reprit à son tour le Huron. Nos compagnons nous ont quittés sur le haut du jour, à la poursuite d'un jeune chevreuil. Ils se sont enfoncés, chose curieuse, du côté opposé à ce campement.

—Feinte! s'exclama Charlot.

—Oui, feinte, car . . . si mon frère veut me suivre près des premiers arbres de la forêt, il y verra des traces de pas nombreux et rapprochés. L'on voit qu'il dut y avoir là une lutte ».

En effet. Et de plus, Charlot aperçut une des plumes grises de perdrix dont il avait décoré la tête de la jeune Algonquine, le matin même . . . ! Il la ramassa en soupirant, la mit à sa ceinture, puis ses poings se crispèrent.

« Mes amis, partons tout de suite, de grâce, ou . . . je ne vous attends pas. Qu'il advienne de moi ce qu'il pourra, mais Lis-en-Fleur sera sauvée, je vous le jure. Ce Huron ne l'emportera pas ainsi.

—Bien, nous partons avec notre frère, dit avec calme l'Algonquin dont les yeux se chargeaient d'éclairs lui aussi.

L'on marcha en suivant la grève. De temps à autre des traces de pas se voyaient. Mais l'on n'y distinguait pas le pied d'une femme. Il était clair que pour ne pas retarder cette fuite précipitée, les deux sauvages avaient

pris le parti de transporter la jeune fille à tour de rôle sur leur dos.

Vers minuit, des nuages couvrirent la lune. On ne pouvait avancer sans danger. Une halte fut décidée, à la vive contrariété de Charlot, qui aurait couru à travers la nuit, si on l'eut écouté.

Dès l'aube, on se remit en route. Le froid était vif. Partout on rencontrait des flaques d'eau recouvertes d'un verglas qui cédait sous les pas et souvent coupait et ensanglantait les jambes de Charlot et des sauvages. Vers midi, le soleil disparut de nouveau, de gros nuages bas et gris annoncèrent une tempête de pluie glaciale et pénétrante. L'on allait en soufflant sur ses doigts qui rougissaient, puis bleuissaient. Enfin, vers le soir, la pluie se transforma en une neige lourde qui couvrit si bien le sol, que l'on n'avancait plus que lentement, dans la crainte d'enfoncer dans quelques trous invisibles.

Il fallut choisir un coin pour cette nouvelle nuit. Charlot devenait de plus en plus sombre et ne répondait qu'avec peine à ses compagnons, pourtant très laconiques, eux aussi. Un peu d'espoir soutenait le cœur du jeune homme. Le lendemain matin, on ne marcherait plus avec cette gêne pénible et douloureuse, on monterait dans un canot. Les eaux de la Rivière des Iroquois, libérées de toutes glaces depuis le début d'avril, brillaient là, tout près, et les porteraient vite vers le Fort Richelieu. Là, il apprendrait sûrement quelques nouvelles, il saurait vers quel côté s'étaient dirigés les ravisseurs, vers les Trois-Rivières, où vers Montréal. Et alors, malheur, trois fois malheur à ce jeune Huron

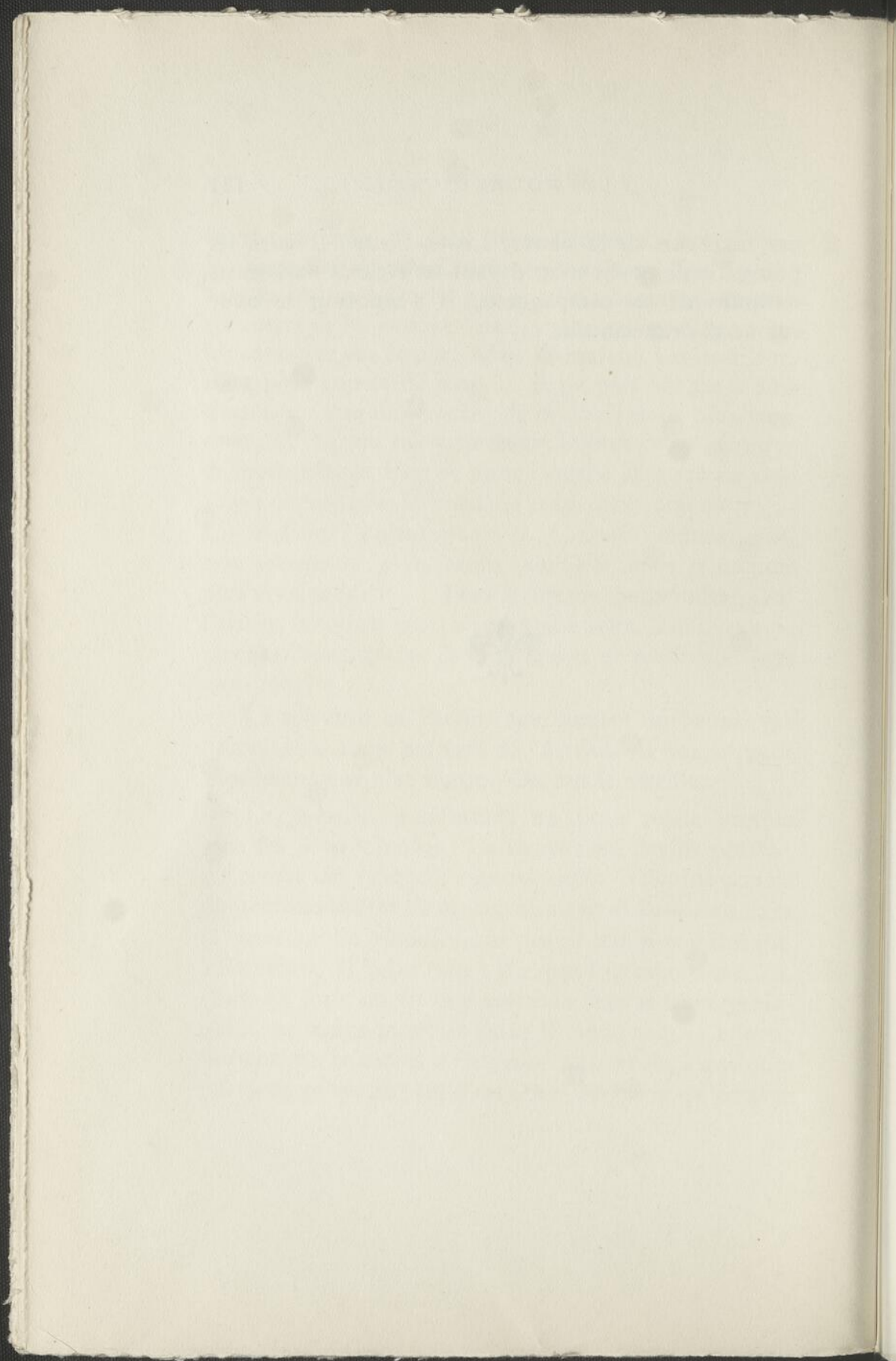
fourbe et lâche . . . « Le Fort Richelieu! Les Trois-Rivières! » se répétait Charlot en soupirant. Qu'il serait près de Perrine! Quelle joie si les circonstances eussent été autres de lui envoyer, par avance, un messenger pour lui annoncer son retour. Mais, ô douleur, Lis-en-Fleur, n'est plus auprès de moi . . . je ne puis songer à rien d'autre qu'à sa délivrance. Je ne comprends plus mon cœur . . . Perrine, ma sœur chérie, la protectrice héroïque de mon enfance, Perrine pour laquelle je mourrais avec joie n'occupe plus la première place dans mon cœur . . . Lis-en-Fleur l'a pris tout entier . . . Et si fortement, que, non seulement, je mourrais pour elle, mais je ne puis plus vivre sans elle . . . Ma Perrine me comprendra. Oh! Perrine, le soir, le beau soir, où nos yeux, à nouveau, se rencontreront, pleins de tendresse et de confiance, je te dirai tout! »

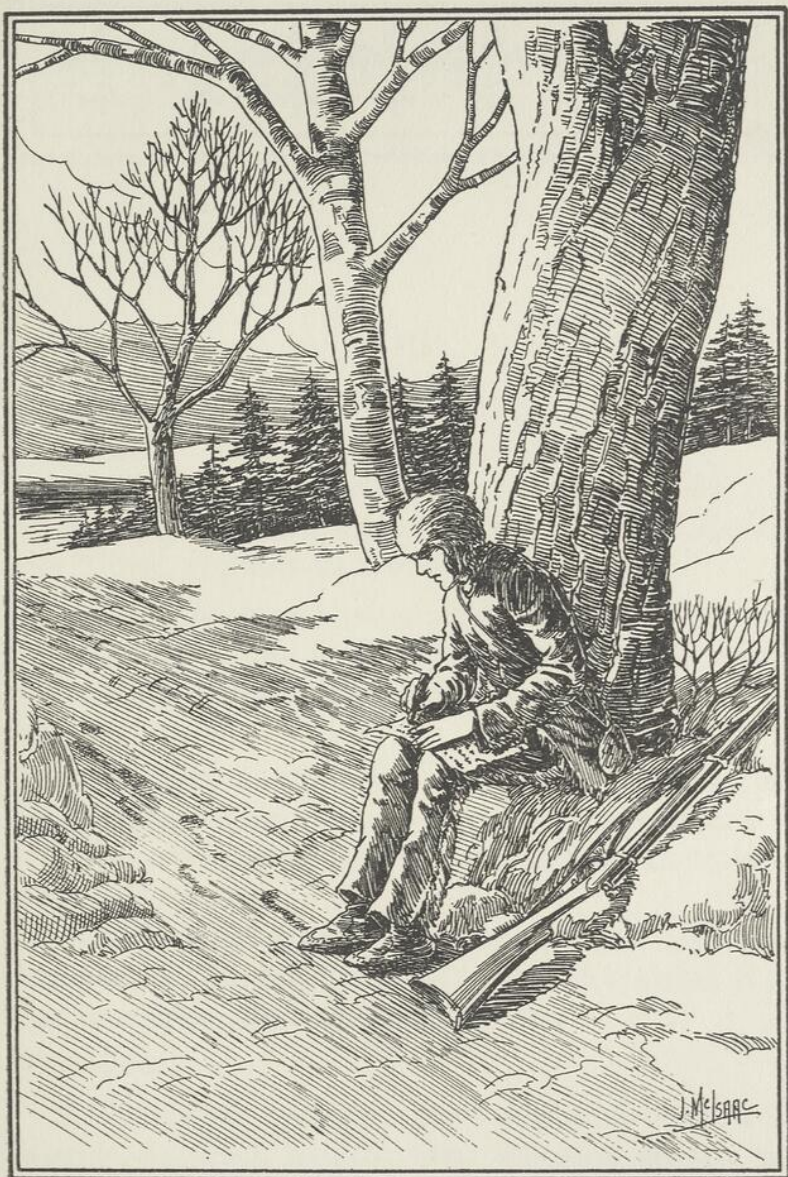
Le souvenir de Perrine agit comme un baume sur l'esprit et le corps enfiévré de Charlot. Il dort profondément jusqu'au matin. On dut le réveiller.

La journée, nonobstant un beau soleil, sembla sans fin pour Charlot. La marche lui devint pénible. La rivière des Iroquois apparut enfin. Charlot poussa un profond soupir de soulagement en embarquant dans le canot qui les conduirait en peu de temps maintenant, à Richelieu. Il fallut faire halte, une fois encore, car, à la chute du jour, on vit une nuit sans lune se lever, présageant un temps incertain pour le lendemain. Le jeune homme eut, en outre, le chagrin d'apercevoir, à quelques pas de la grève, au pied d'un arbre, les traces du passage

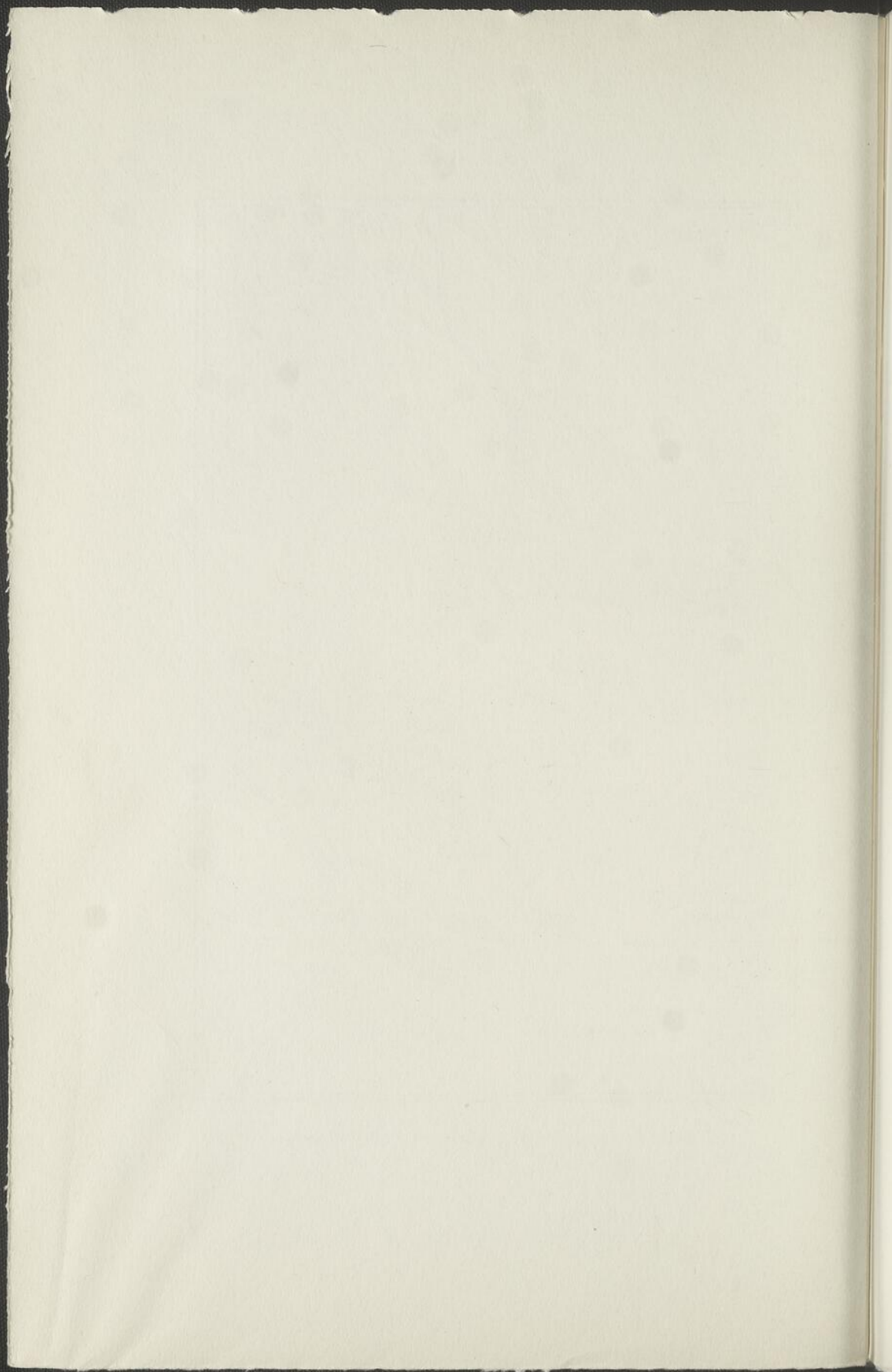
des ravisseurs de la pauvre Lis-en-Fleur. Il serra les poings, mais ne dit mot, devant les regards naïvement narquois de ses compagnons. Il s'endormit le cœur submergé de mélancolie.







Charlot se décida à écrire quelques mots à Perrine.





XIII

À RICHELIEU

MON frère a bien décidé de m'attendre près d'ici? dit l'Algonquin, en mettant pied à terre avec Charlot et le Huron, non loin du Fort Richelieu.

—Oui. Je ne veux pas que l'on me voit. Mon ami Algonquin se rendra au Fort pour s'enquérir des misérables Hurons, ces voleurs, ces ravisseurs. Il le fera à ma place, et seul.

—Et celui-ci? demanda plus bas l'Algonquin en désignant le Huron, leur compagnon, occupé à examiner le canot. Je ne m'y fie guère, mon frère français le sait.

—Oui, et je pense, moi aussi, comme mon ami Algonquin. J'aurai l'œil. Mais il y a peu à craindre ici... Que mon frère aille vite aux nouvelles.

—Bien! »

L'Algonquin frappa avec encouragement sur l'épaule du jeune homme, puis s'éloigna au pas de course.

Charlot s'enfonça dans le bois voisin. Il songeait... Non, il lui était impossible de quitter ces lieux, à la poursuite, toujours, de Lis-en-Fleur, sans envoyer un signe d'affection à Perrine. Il avisa soudain un bouleau à l'écorce solide. Il prit son couteau, et y fit une large entaille. Il façonna ensuite à son gré cette écorce, puis continua sa marche. Avec attention, il regardait de côté et d'autre. Enfin une petite clairière se présenta derrière d'énormes buissons. Au pied d'un arbre, il se trouvait des restes de petits morceaux de bois calcinés. Le jeune homme eut un grognement de satisfaction et se précipita en courant, près de l'arbre. Il choisit les plus résistants parmi ces bâtons noircis, puis s'assit au pied de l'arbre, décidé à écrire quelques mots à sa sœur, sur ce *parchemin* et avec ces plumes d'occasion. Oh! il n'allait pas faire de grands frais d'éloquence. Le temps et les moyens matériels lui manquaient. Mais le cœur profond de Perrine comprendrait, se rassurerait, lui pardonnerait.

« Ma sœur chérie, écrivit-il donc, à larges traits noirs, je suis hors des griffes des Iroquois . . . Ne te mets plus en peine à mon sujet . . . Mon cœur ne souffre, en ce moment que de la séparation . . . d'une personne qui m'est . . . qui m'est aussi chère que toi . . . Perrine, pardonne-moi, mais il me faut la rejoindre où qu'elle soit. Je retournerai aux Trois-Rivières, *près de toi*, en compagnie de cette enfant que j'aime et dont mon cœur est rempli parfois à étouffer . . .

Perrine, ne pleure pas, ne sois pas blessée. Comprends-moi! Tu m'aimes toujours, n'est-ce pas?

Un bon ami, un Algonquin, qui est près de moi en ce moment, pourra t'expliquer mieux que cette écorce rebelle à l'écriture tous les derniers événements . . .

Ton Charlot qui a le cœur déchiré, qui pense à toi et . . . à cette autre qui a si bien pris mon cœur! »
Du Fort Richelieu, 18 avril 1648.

Charlot achevait de signer sa missive, lorsqu'il perçut l'harmonieux gazouillis d'un oiseau perché sans doute à peu de distance de l'arbre où il était assis. Il sourit tout à coup en reconnaissant la voix de l'Algonquin, qui usait, comme tant d'autres sauvages, de ce subterfuge gracieux pour signaler sans inconvénient sa présence. Charlot répondit à ce chant du mieux qu'il put.

Bientôt l'Algonquin s'installait près de lui, le front soucieux.

—Que mon frère parle vite, dit Charlot qui roulait avec soin la longue écorce de bouleau. Mais . . . remarqua-t-il en regardant avec attention le sauvage, pourquoi mon ami a-t-il sur son front d'aussi gros nuages?

—Je dois quitter ce lieu dans peu d'instant . . . Je m'inquiète . . . On a signalé des Iroquois, pas très loin d'ici. Que ferait mon frère, si on l'attaquait?

—Bah! on s'abuse peut-être. Nous les aurions rencontrés, nous aussi, si cela était.

—Puisse mon frère dire vrai!

—Et nos Hurons? Les a-t-on vus au Fort?

—Non. Seulement un des soldats a aperçu un canot qui fuyait avant-hier, au petit matin, et dans ce canot semblait se débattre une femme sauvage . . .

—Dans quelle direction filait ce canot?

—Vers Montréal.

—Les misérables! Traiter ainsi une pauvre fille, sans défense!

—Bah! repartit philosophiquement l'Algonquin, Lis-en-Fleur pouvait bien s'attendre un jour ou l'autre à être ainsi enlevée . . . Seulement, elle eût préféré l'être par un de sa race, sinon . . . par . . .

—Mon frère croit-il que Lis-en-Fleur aimait quelqu'un, là-bas, à son wigwam des Trois-Rivières? » Beaucoup d'inquiétude se devinait dans la voix basse de Charlot.

L'Algonquin sourit, puis hocha la tête.

—Mon frère connaît Lis-en-Fleur mieux que moi. Regarde-t-elle avec plaisir tout autre que mon frère français? Chez nous, aux Trois-Rivières, je me souviens, c'était une fille farouche, silencieuse, très fière . . . Elle semblait n'aimer personne sauf la seconde femme de son père.

—Merci, mon frère, pour ces renseignements, qui me rendent plus résolu que jamais à courir sur les traces des ravisseurs.

—Avec le Huron?

—Avec qui voudra m'accompagner. Et puis mon ami Algonquin sait bien que ce Huron, comme ces deux autres compagnons projetait de se rendre à la fin de ce

printemps à la Mission de Saint-Joseph, là-bas, sur les bords des grands lacs. Leurs parents convertis y demeurent.

—Oh! oh! mon frère irait jusque là?

—Jusque là? Jusqu'au bout du monde, s'il le fallait! . . . Ma fierté de Français et de soldat, mon cœur, tout est engagé en cette partie. Je la gagnerai, ou . . . ou je périrai.

—Et la sœur du bouillant visage pâle? Elle attend, elle aussi, aux Trois-Rivières? Mon frère l'oublie?

L'Algonquin se levait en disant ces mots. Il plaçait ses mains sur les épaules de Charlot en le considérant attentivement. Il le vit tressaillir.

—Non, je n'oublie pas ma sœur, fit Charlot en repoussant le sauvage, avec impatience, chagrin et confusion . . .

—Alors? fit l'Algonquin, en reprenant le bras de Charlot. Mon frère blanc va revenir avec moi aux Trois-Rivières, n'est-ce pas? Il se remettra en route, plus tard.

—Hélas! gémit le pauvre Charlot, non . . . J'ai une si grande affection pour ma sœur algonquine que . . . je . . . je ne puis vivre sans elle . . . Que mon frère écoute ce que je vais lui dire . . . en peu de mots . . . Qu'il se charge de ce message écrit sur de l'écorce. Qu'il le remette fidèlement à ma sœur Perrine . . . À l'automne, avant peut-être, je descendrai à mon tour aux Trois-Rivières...

Charlot, quelques heures plus tard, se retrouvait seul dans les bois. Il y avait donné rendez-vous pour le

lendemain, à l'aube, au Huron demeuré à Richelieu, avec lui. Celui-ci avait désiré pénétrer au Fort, avant le départ, afin d'avoir des provisions nouvelles sans trop de peine. Charlot y avait consenti, assuré du silence du sauvage qui désirait au plus tôt, lui aussi, rejoindre ses compagnons sauvages, quoique pour un tout autre motif. « Somme toute, les choses n'allaient pas trop mal! » se disait Charlot, en soupirant, le cœur partagé entre l'amour fraternel et l'amour . . . tout simplement.





XIV

À MONTRÉAL

A MONTRÉAL, où l'on abordait deux jours plus tard, Charlot ne voulut voir personne d'autre que l'interprète Charles Le Moyne. Il l'avait connu au Fort des Trois-Rivières et s'était plu en sa société. Quelle tête bien d'aplomb que ce Le Moyne! Charlot comptait sur les conseils de ce soldat avisé, agréable, et qui connaissait mieux que personne les Hurons des Grands Lacs. Il y avait séjourné cinq ans, en compagnie des Jésuites.

Charlot dépêcha donc le Huron vers Charles Le Moyne. Il était au Fort, heureusement, et accourut auprès du jeune homme.

« Comment, c'est vous, Le Jeal? je ne pouvais ajouter foi au baragouinage de votre messenger . . .

—C'est moi, c'est bien moi, repartit en riant Charlot qui secouait la main de l'interprète de Ville-Marie. Les Iroquois ne m'ont embroché qu'à moitié . . .

—Vous n'avez pas fière mine, c'est vrai. Bah! qu'importe! Le tout est de se tirer vivant d'entre leurs mains. Vous me suivez au Fort?

—Je ne m'en soucie pas. Je me remets en route, voyez-vous, dès demain matin, à moins que vous ne me refusiez les vêtements qui me referont une physionomie convenable. Je voudrais aussi des provisions. Nous nous rendons si loin, mon compagnon et moi.

—Où donc, mon jeune ami? Je puis vous le demander?

—Au pays des Hurons. À la mission Sainte-Marie d'abord, puis . . .

—Là, là! Vous vous rendez loin, en effet. Tout de même ne refusez pas de me suivre. Il se trouve au Fort, en ce moment, un de vos amis les plus chers?

—Vraiment?

—Thomas Godefroy de Normanville.

—Je ne puis le croire.

—Mais oui, mais oui.

—Que fait mon cher Normanville, lui un habitant des Trois-Rivières, en ce lointain Ville-Marie?

—Qu'y fais-je moi-même? répliqua vivement et en souriant Le Moyne. Et vous donc, Le Jeal?

—Vous me voyez muet devant tant de logique. Vous ne changez pas d'humeur, Le Moyne.

—J'y ai quelque mérite, en ce coin sanglant.

—Mais parlez de Normanville.

—Oui, cet ami de votre jeunesse, a acheté une concession à Montréal. Il y fera de fréquents séjours durant la belle saison.

—Vous m'étonnez. Mais deux nobles cœurs comme Maisonneuve, et Godefroy de Normanville, sont dignes de s'entendre! Allons, je vous suis. Revoir mon cher Normanville durant quelques heures me trouve sans résistance ».

En ce moment, le bruit de nombreux cris, des roulements de tambour, la fuite précipitée de plusieurs soldats et sauvages, atteignirent l'oreille des deux interlocuteurs.

—Qu'est-ce que ce tintamarre? fit Le Moyne. J'y cours.

—Je vous suis, même en cette misérable tenue . . .

—Tenez, fit Le Moyne, qui prenait en mains un pistolet, prenez mon manteau, couvrez-vous, tandis que je m'assure si je suis nanti d'assez de plomb pour n'être pas tenu d'aller m'approvisionner au Fort.

—Merci, Le Moyne . . . Fort heureusement, j'ai un excellent mousquet, quant à moi! Et un couteau qui a fait ses preuves! Filons. Toi, fit-il, en s'adressant au Huron, qui était revenu près de lui, veille sur notre canot. Nous partons toujours demain, au petit matin ».

Des voix s'élevèrent à nouveau, plus près. « Le Moyne! criait-on, Le Moyne! Ici! À l'aide! Les Iroquois! Les Iroquois demandent à parlementer! »

Le Moyne répondit avec empressement: « Bien, les amis! J'accours! Me voici! Me voici! »

Mais Charlot venait de bondir et de le dépasser avec un cri de joie. Il apercevait Normanville, qui se tenait là, tout près, avec quelques habitants de Ville-Marie. Tous regardaient aborder, à quelque distance, trois canots remplis de guerriers iroquois.

Normanville eut un geste de surprise et d'émotion en apercevant Charlot. Il fit un pas vers lui, puis se ravisant, il lui cria : « Va m'attendre au Fort, mon ami. De grâce, ne reste pas ici ». Mais Charlot hocha la tête et ne consentit qu'à se tenir à l'écart.

Aussi bien, les Iroquois manifestaient clairement leurs intentions; trois sagamos, hommes vigoureux et de stature élevée, se détachaient du groupe des guerriers dans l'intention, semblait-il, d'entrer en pourparlers avec les Français. Normanville fit signe à Le Moyne. Tous deux se détachèrent du groupe des Français et s'avancèrent à leur tour. Normanville se montrait confiant, très confiant en voyant les Iroquois venir à eux sans armes. Il sortit de sa ceinture, en souriant, deux pistolets et les lança vers ses amis. Puis, il avança plus près, toujours plus près, en souriant avec sa bonne grâce habituelle. Le gros des Iroquois aussitôt l'environna, l'encercla, en un mouvement rapide. Le Moyne, qui avait considéré avec inquiétude toute cette manœuvre audacieuse de Normanville, le voyant soudain entouré d'ennemis avec, comme seule arme, une demi-pique à la main, lança un cri d'avertissement : « Normanville, gare ! Ne vous avancez pas ainsi vers ces traîtres ».¹ Ce fut peine perdue, car Normanville qui jugeait, lui aussi, à ce moment, la partie dangereuse, essayait mais en vain de revenir sur ses pas.

La présence d'esprit et la bravoure coutumière de Le Moyne sauvèrent la situation et vinrent heureusement rétablir l'équilibre des forces.

¹ Incident authentique.

À peine, en effet, Normanville venait-il de disparaître au milieu des guerriers iroquois que Le Moyne courait faire face aux trois Iroquois demeurés avec les Français, mais faisant mine déjà d'aller rejoindre leurs compagnons. Il les coucha en joue et les somma en leur langue de ne pas bouger. Ils les tueraient comme des chiens, s'ils faisaient un mouvement. L'un d'eux aussitôt demanda à être entendu, en promettant de ne pas quitter la grève. « Qu'on me laisse, proposa-t-il, aller chercher le Français que nous ne voulons pas tuer . . . Si je ne reviens pas, qu'on dispose de mes compagnons. Ils me sont chers, pourtant ».

Le Moyne consentit à cette demande. Mais le voyant trop lent à revenir, il prit le parti de retourner au Fort avec les deux autres prisonniers qui poussaient des cris de détresse en se retournant de temps à autre vers leurs compagnons.

Tous les habitants, la tête basse, reprirent avec Le Moyne le chemin de retour. Charlot les suivit de loin. Dans le brouhaha de l'incident, on l'avait peu remarqué. D'ailleurs, son amaigrissement, sa taille devenue plus haute, plus ferme, plus virile empêchaient tous ces colons du Montréal, qui avaient vu le jeune homme une fois, deux fois, peut-être, en leur vie, de le reconnaître ou de prononcer son nom en l'apercevant. Il avait fallu les yeux pleins d'affection profonde de Normanville pour ne pas hésiter un seul instant à reconnaître, en ce jeune homme inconnu, enveloppé d'un large manteau . . . le Charlot de jadis.

« Et maintenant, se dit Charlot avec tristesse, que va-t-il advenir de Normanville? . . . Il est en des griffes que je connais bien, qui se desserrent avec peine sur toute proie. Mais je ne quitte pas Le Moyne, où qu'il aille, quoi qu'il fasse . . . C'est une tête froide et si avisée! . . . Et celle de M. de Maisonneuve, donc! Mais tout de même, je connais ces barbares mieux qu'eux, je vais aller mettre ma jeune expérience à leur service . . . Mon bon Normanville! . . . Ah! ils le paieront cher, s'ils touchent à un seul cheveu de sa tête . . . ».

Toute la nuit dans la chambre un peu sombre du gouverneur de Ville-Marie, on devisa, on s'arrêta tantôt à un projet, tantôt à un autre. M. de Maisonneuve avait félicité Charlot de sa délivrance. Il lui avait offert vivres, couvert et vêtements. Charlot fit valoir bientôt un excellent plan, susceptible de ramener sain et sauf, au Fort, son cher Normanville. Aux premières lueurs de l'aube, on se sépara, tous prenant la résolution de réapparaître bientôt sur la grève, avec Charlot en tête.

Une demi-heure ne s'était pas écoulée qu'un roulement formidable de tambour ramena tout le monde, dans la grande salle du Fort, où M. de Maisonneuve apparut rayonnant et ayant à ses côtés . . . Normanville! Les Iroquois n'avaient pas voulu pousser plus loin leur perfidie, à cause de leurs compagnons captifs.

Quelle joyeuse mêlée s'ensuivit. Chacun se félicitait, se donnait l'accolade, puis courait aux fenêtres, afin d'assister à l'embarquement des otages remis en liberté, selon qu'il avait été convenu. Grâce à Charles Le Moyne, une tragédie venait d'être épargnée à ces braves colons.

Normanville, ayant salué et remercié ses compagnons, regarda de côté et d'autre avec inquiétude. « Où pouvait bien se trouver Charlot? Qu'est-ce qui l'avait empêché d'accourir au bruit du tambour? »

Il appela Le Moyne.

« Où est Charlot » demanda-t-il avec un peu d'inquiétude dans le regard.

Le Moyne se prit à rire. « Normanville, retournez à votre chambre. Vous y verrez un beau spectacle! Ah! Ah! Ah! Ce Charlot est impayable ».

Mystifié, mais rassuré, Normanville prit congé de M. de Maisonneuve. Le gouverneur de Montréal, affable comme lui seul savait l'être, exigea une promesse de lui. « Maintenant, mon cher Normanville, que vous voilà revenu sans trop d'encombre, il faut obtenir de Charlot qu'il renonce à toute expédition d'ici à quelques mois. Il se refera la santé et l'humeur auprès de nous. Sa mine porte la trace de bien des misères; elle accuse combien de mauvais traitements. Vous avez sa confiance, vous possédez son affection. Usez de votre influence pour empêcher cet enfant de courir à de nouvelles et périlleuses aventures.

—Je ferai, avec plaisir, toutes les recommandations possibles à ce jeune audacieux, M. le Gouverneur. Mais de là à vous assurer qu'il m'obéira, il y a loin, allez. Je gronderai, je prierai et Dieu veuille que ce ne soit pas en vain.

Il entra dans sa chambre, une large pièce carrée où l'on voyait aussi peu de meubles que de bagages. Mais

de la fenêtre donnant sur le fleuve, le beau et chaud soleil d'avril entraît à flots.

Sur le lit de camp, Normanville aperçut tout de suite Charlot. Il dormait profondément. Il avait succombé à la fatigue, vêtu, casqué, armé prêt en un mot pour l'expédition projetée qui devait sauver son cher Normanville. Dans la main gauche, détails qui avaient si fort amusé Le Moyne, Charlot tenait une bonne miche de pain, et dans la droite, un gobelet d'étain à l'eau à moitié renversée.

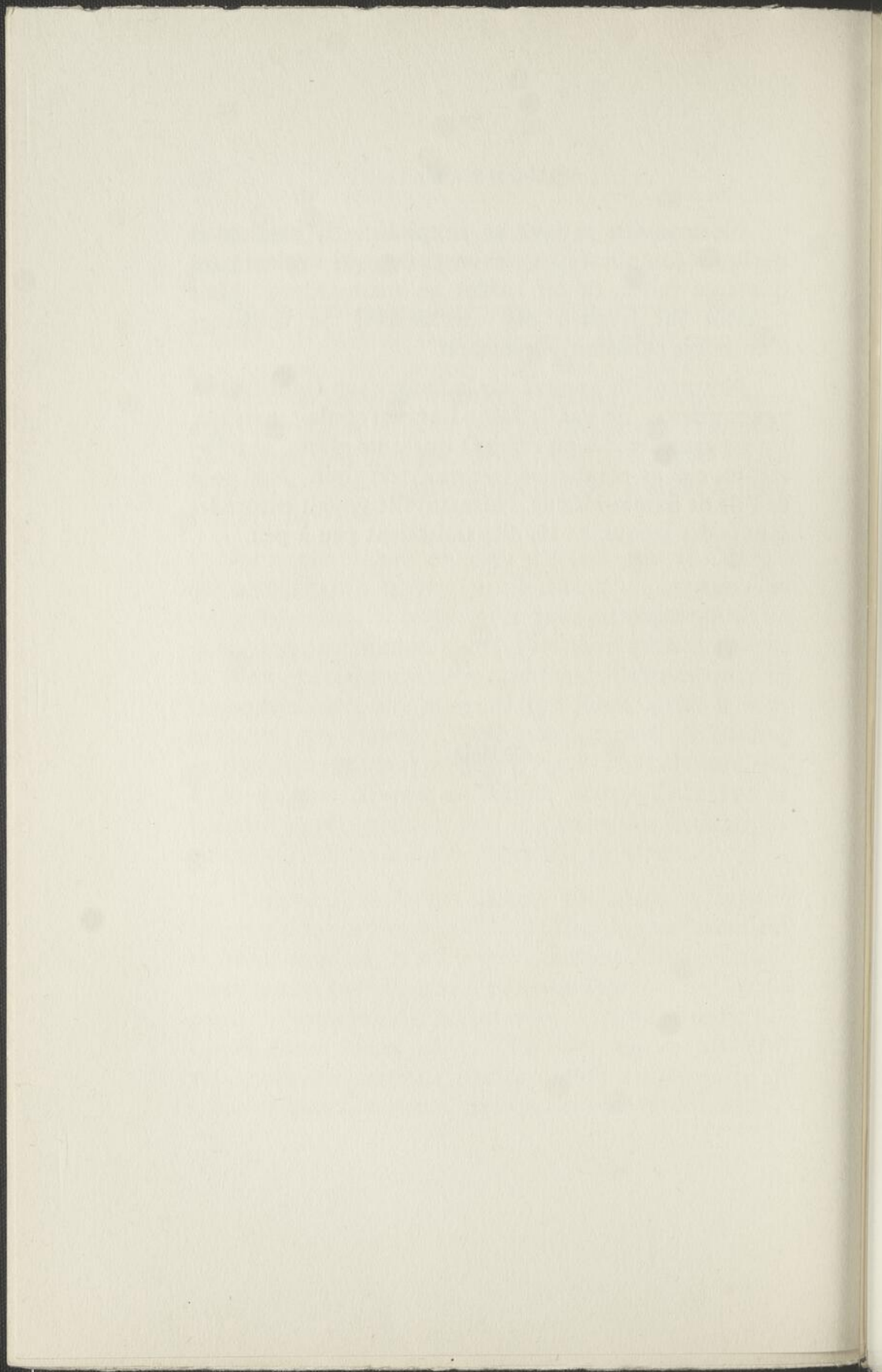
Normanville prit un siège et s'assit près de Charlot qui continuait à dormir paisiblement. Il examina les traits charmants de cette figure qui s'accusaient maintenant. Ces deux années chez les Iroquois avaient sculpté en force et en détermination ce front d'adolescent. Et le corps, malgré une maigreur qui faisait peine à voir, semblait s'être musclé. C'était là maintenant, un homme un homme endurant et résolu qu'il avait devant lui. Mais qu'était devenu au moral, depuis deux ans ce Charlot impétueux, un peu téméraire, au cœur capricieux? C'était cela qu'il importait de savoir.

Comme si le jeune homme eut perçu la muette interrogation de Normanville, il plissa douloureusement le front, soudain, et ses lèvres laissèrent échapper quelques paroles incohérentes: « Lis-en-Fleur . . . oh! revenez . . . Normanville, se souvient . . . vous connaît . . . Lis-en-Fleur, mon amie . . . ! » Un sourire ineffable erra quelques instants sur la figure transformée de Charlot, puis le sommeil profond et sans rêves le reprit.

Normanville se leva en soupirant. Il pressentait quelques complications sentimentales qui avaient sans doute eu raison de cet enfant au cœur ardent. Mais Charlot lui ferait-il des confidences? Sa confiance d'autrefois persistait-elle encore?

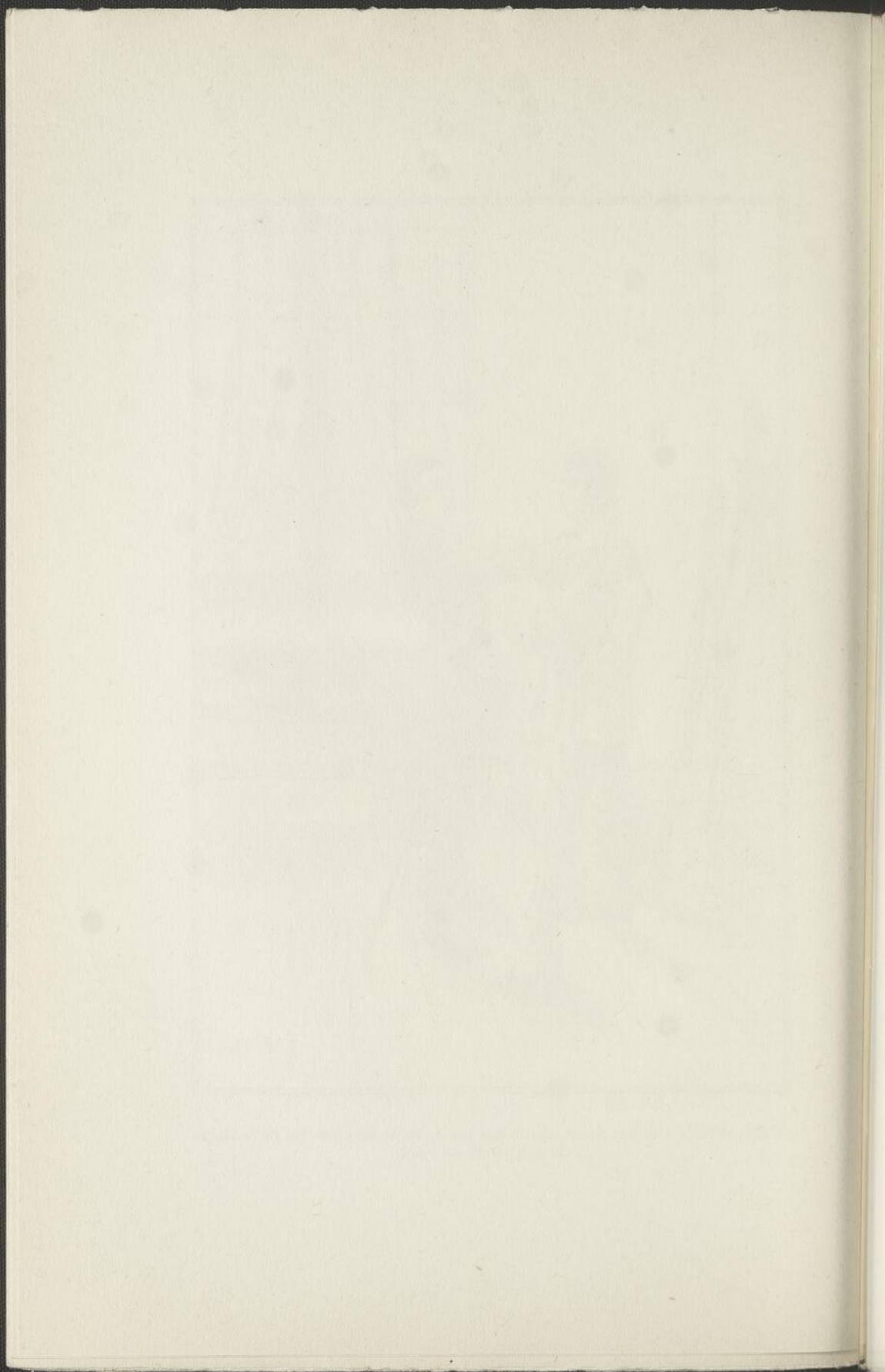
Normanville appuya sur la fenêtre son front las, un peu soucieux. En bas, le Saint-Laurent coulait, paisible. En ses eaux froides où erraient quelques glaces, se reflétait un ciel de printemps très pur, très clair. Non loin de l'île de Sainte-Hélène, Normanville voyait encore les canots des Iroquois. Ils disparaissaient peu à peu.







Normanville mit ses deux mains sur les épaules de Charlot et le força à le regarder en face.





XV

LA CONFIDENCE

UNE heure passa. Normanville se rapprocha en souriant du dormeur qui commençait à bouger. Le réveil approchait. Soudain, le gobelet d'étain que les doigts de Charlot avaient retenu jusqu'ici, tomba sur le plancher avec bruit.

Charlot eut un sursaut, puis se mit sur son séant. Il regarda quelques instants autour de lui; ses yeux se fixèrent un peu étonnés, sur Normanville. Les brumes du sommeil le tenaient encore. Le bon rire de Thomas Godefroy de Normanville lui fit recouvrer sa lucidité.

Il fut debout. Avec un mouvement de joie et de vive affection, il lui donna l'accolade.

—Bravo! M. de Normanville. Vous voilà hors des griffes de ces tigres!

—Comme tu le vois, Charlot. Mais il paraît que tu avais créé un plan superbe en vue de ma délivrance . . . Un sommeil de plomb m'a terrassé . . . Qui donc vous a sauvé? Le Moyne me promettait, pourtant, hier soir, de me prévenir à l'aube.

—En effet. Et je ne sais ce qui m'a pris soudain.

—Ne t'en prends à personne, mon ami, car personne n'a eu à intervenir à mon sujet. Messieurs les Iroquois me remettaient eux-mêmes en liberté ce matin, en échange, bien entendu, des deux sagamos que Le Moyne avait eu l'habileté de retenir en otages, hier soir.

—Ce brave Le Moyne! Quelle tête fertile que la sienne, quel beau soldat! cria Charlot avec enthousiasme.

—Chacun voudrait en dire autant de soi-même, n'est-ce pas Charlot? remarqua en riant Normanville, qui considérait avec attention le jeune homme.

—Sans doute, fit celui-ci, un peu distraitement. Soudain, il leva la tête et aperçut le regard profond que Normanville jetait sur lui. Il rougit légèrement, puis se redressa.

—Vous me retrouvez différent, n'est-ce pas, mûri, sinon assagi, et surtout endurci par la vie pénible menée chez les Agniers. J'y occupais le poste peu glorieux d'esclave. Ah! n'eût été la fidèle amitié de Kiné, je me serais cent fois découragé . . . et peut-être en aurais-je fini avec la vie . . . acheva Charlot, avec un peu d'amertume.

—Allons, allons, ne médis pas de ton courage . . . Tu n'aurais pas eu cette lâcheté . . . Oui, Charlot, je te trouve changé, et surtout, tu es maigre, presque décharné! Tiens, c'est complet . . . voilà que tu tousses, ajouta-t-il, voyant le jeune homme pris d'une courte quinte qui le secoua tout entier . . .

—Ouf! . . . C'est fini . . . Non, non, ne soyez pas . . . inquiet, ce n'est rien . . . ce rhume . . . je vous assure . . .

—Prends un peu d'eau.

—Merci.

Le jeune homme, comme s'il eût été vexé de ce contretemps, se rendit près de la fenêtre. Il tressaillit en sentant sur son épaule la main de Normanville qui l'avait suivi.

—Charlot, dit celui-ci gravement, il faut guérir ce rhume avant de retourner aux Trois-Rivières, auprès de Perrine. Elle serait prise d'une folle inquiétude en te retrouvant dans ce piteux état de santé. Nous remonterons ensemble dans un mois, deux mois tout au plus. Elle n'est encore avertie de rien, n'est-ce pas, ta bonne petite sœur?

Charlot baissa la tête.

—Tu m'as entendu, Charlot?

—Oui.

—Tu approuves?

—Je ne sais pas encore.

—Comment? Normanville mit ses deux mains sur les épaules de Charlot et le força à le regarder en face.

—Qu'est-ce que tu ne sais pas encore, Charlot?

—M. de Normanville, je ne puis retourner aux Trois-Rivières, je ne puis pas non plus demeurer ici, dit Charlot, avec fermeté, mais en détournant les yeux.

—Ah! fit Normanville en fronçant les sourcils. Mais il ne voulut pas forcer les confidences du jeune homme.

Le silence régna durant quelques secondes. Normanville s'affaira près d'un garde-manger.

—Charlot, demanda avec intérêt l'interprète, as-tu pris suffisamment de nourriture depuis ton arrivée? J'ai ici un reste de pâté de venaison . . . puis un peu d'excellent vin d'Espagne.

—Non, merci, je vous assure. On m'a traité royalement cette nuit dans la chambre de M. de Maisonneuve. Vous m'avez vu en mains tout à l'heure, l'excédent d'un bon repas . . . autre chose que l'anguille habituelle, chez les Agniers. Que votre pain est excellent au Fort. Ah! je crois que c'est le pain qui m'a semblé le meilleur mets à retrouver, après tous mes jeûnes forcés chez les Iroquois.

—Hâte-toi d'oublier cela. Nous te ferons faire bombance ici, puis . . . aux Trois-Rivières, dit encore, en hésitant et sans regarder Charlot, le bon Godefroy de Normanville.

—M. de Normanville, je vais vous causer à tous beaucoup de chagrin, car . . . Allons, allons, ne me regardez pas ainsi. Votre sourire est forcé, je le vois bien . . . Et puis, pourquoi esquivez-vous toutes les questions que vous pourriez si bien me poser?

—Non, mon petit. Tu te méprends. Je n'esquive rien! J'aimerais que ta confiance de jadis se réveille. Mais je ne la forcerai pas. Dis-moi tout, si cela te va.

Cela te ferait du bien, du moins, il me semble. Et si tu veux d'un conseil?

—Tout sera bientôt avoué, reprit Charlot, qui jouait machinalement avec un pistolet non chargé.

—Va droit au but, petit.

—M. de Normanville, dit enfin Charlot d'un ton résolu. Écoutez-moi bien, et sans m'interrompre. J'aime avec toute la tendresse de cœur dont je suis capable, j'aime une petite Algonquine, au noble cœur, à la grâce si touchante. Je l'ai surnommée Lis-en-Fleur . . .

—Je sais cela, du moins, murmura en souriant l'interprète.

—Comment? Vous ne pouvez savoir cela, voyons. Elle vient des Trois-Rivières, c'est vrai, mais vous ne l'avez jamais remarquée . . . Elle me l'a dit. Elle vous connaît.

—Ne t'emballe pas. Tu t'es trahi tout à l'heure, en rêve, voilà. Son nom est venu spontanément sur tes lèvres, et toute ta figure a rayonné. Ma parole, tu m'as fait revivre mes vingt ans . . .

—Que ne le disiez-vous plus tôt? s'exclama en riant de bon cœur Charlot. Ah! vous connaissiez déjà mon secret, et même vous comprenez mon état d'âme. Il vous rappelle le vôtre, jadis. M. de Normanville, quel soulagement! Que voulez-vous, sauf Madame de Cordé, Perrine et vous, aucune autre affection vigilante n'est entrée dans ma vie.

—Charlot, crois-tu que comprendre, sympathiser, veuille toujours dire . . . *approuver*?

—Évidemment non.

—Alors, sans te blâmer pour un attachement qui a surpris ton cœur de dix-huit ans, je ne puis cependant t'approuver de t'y abandonner avec cette fougue . . .

—Vous ne savez pas alors ce que c'est que d'aimer à en mourir, non, vous ne le savez pas. Tenez, M. de Normanville, continua Charlot, avec vivacité et en arpentant la longue pièce, tenez, je me reproche même cette conversation, cette confidence. C'est un retard de plus. Je devrais être déjà en route . . .

—En route? questionna Normanville. Pour où donc?

—Pour le pays des Hurons. Lis-en-Fleur s'y trouve, au pouvoir de son ravisseur. Le misérable! Béni sera le jour qui le mettra en face de moi.

—Mon pauvre petit, que vas-tu gagner à cette chasse? Aie donc plutôt la vaillance de certains de tes prédécesseurs, sur cette terre de la Nouvelle-France. Tu n'es pas le premier, tu ne seras pas, non plus, le dernier, à aimer de fraîches jeunes filles sauvages, dont le dévouement, la soumission envers nous, peuvent quelquefois aller si loin » . . . Un soupir échappa à Normanville. Ses yeux s'emplirent un instant de rêve.

Charlot pressa la main de l'interprète. « Vous voyez, seule la puissance d'un souvenir peut bouleverser ainsi une physionomie. La vôtre est un peu fermée d'ordinaire, vous le savez. Vous avez connu, je suis sûr, un sentiment semblable à celui qui domine mon cœur, ma raison, ma vie.

—Je l'ai vaincu, petit.

—Oh!

—Sommes-nous donc venus en ce pays pour obéir à toutes les inclinations qui s'emparent de nos cœurs. Un soldat comme tu l'es, comme je l'étais hier, se doit d'abord à sa patrie nouvelle, semée de dangers inouïs. Puis, s'il faut fonder un foyer, que ce soit avec une fille vaillante et fière de notre pays de France.

—M. de Normanville, à quoi bon toutes ces paroles! Je sais tout cela comme vous, allez. Mon cœur se refuse à la conviction . . . Je suis désolé, mais bien décidé à revoir cette enfant que j'aime, ou . . . à périr.

—Quelle folie! Enfin . . . Que le Ciel veuille que tu n'aies pas au devant de nouveaux désastres et de nouvelles douleurs!

—Cela ne peut faire reculer « le soldat que je suis » vous l'avez dit tout à l'heure.

—Ta confiance, petit, m'est précieuse, en tout cas. Quand comptes-tu partir? Et que faut-il dire à l'aimante petite sœur qui pleure toujours ton absence, là-bas, dans nos chères Trois-Rivières?

Charlot tressaillit. « C'est la seule ombre au tableau, M. de Normanville. Oh! Perrine, Perrine . . . »

Durant quelques instants, Charlot cacha sa figure entre ses mains.

—Quand comptes-tu partir? reprit sans pitié Normanville, et prépare bien ce mot à présenter à ta sœur.

—J'ai écrit ce mot à Richelieu, il y a près de huit jours, déclara à voix basse le jeune homme. Un Algon-

quin, ami de Lis-en-Fleur, a consenti à s'en charger. Perrine le lit sans doute en ce moment.

—La pauvre petite sœur! Que nous sommes durs, parfois, Charlot, pour les femmes que nous chérissons, de tout notre cœur, pourtant.

Normanville se leva. « Charlot, reprit-il, sais-tu que le Père Daran est très, très malade dans une chambre du Fort?

—Je le sais. J'ai même demandé à le voir, si possible.

—Un messager sauvage a été dépêché depuis une douzaine de jours à la Résidence des Jésuites, à Québec. On ne sait que faire ici. Le cas du Père est grave. Mais... sais-tu pourquoi je parle, sans raison apparente, du Père Daran?

—Je vous écoute.

—C'est que probablement, nous aurons sous peu, à son sujet, des nouvelles de Québec . . . Et si quelqu'un, profitant de l'occasion, passe ici en route et chargé de lettres pour les Hurons . . . ce sera une excellente occasion pour toi.

—En quoi cela me regarde-t-il? fit Charlot étonné de toutes ces circonlocutions.

—Tiens, tu attendrais, d'abord durant quelques jours l'arrivée de ces nouvelles, petit; puis tu partirais ensuite pour le pays des Hurons, en compagnie très sûre. Voyons, tu me dois bien cette halte de quatre ou cinq jours tout au plus? . . . Tu hésites?

—Soit. Mais pas plus de cinq jours, M. de Normandie.

—Bravo, petit! Comme cela, tu te retremperas un peu dans notre atmosphère française, si agréable, ici comme aux Trois-Rivières. Allons, viens faire une visite à l'Hôtel-Dieu, maintenant. Mlle Mance désire te voir et droloter un peu le frère amaigri de Perrine.





XVI

AU PAYS DES HURONS

NORMANVILLE avait prévu juste. « Le 24 d'avril partit des Trois-Rivières le canot de Chastillon pour aller aux Hurons, dans lequel il était avec deux sauvages chrétiens: René Oheraenti et Michel . . . » ¹

L'on débarquait sur les rives de Ville-Marie l'avant-dernier jour d'avril. Les colons accoururent. Les voyageurs n'avaient pas fait, Dieu en soit loué, de tragiques rencontres. La figure de Charlot resplendissait. Dès le lendemain, il allait donc pouvoir se mettre en route vers les grands lacs. Il s'empressait, tout joyeux, auprès de Normanville, à décharger les bagages destinées à Ville-Marie, et à poser en même temps à Chastillon combien de questions au sujet des Trois-Rivières, des siens et . . . de Perrine.

Charlot trembla bien un peu d'émotion en entendant parler de sa sœur bien-aimée. Il devint grave, silencieux. Normanville vit échapper une dernière tentative

¹ Authentique. Voir le *Journal des Jésuites*.

pour retenir le jeune homme auprès de lui. Il constata sur la figure de Charlot, autour de la bouche dont les plis se durcissaient, sur son front où une barre rigide se formait, une résolution inébranlable, décidée à surmonter tous les chocs pénibles du cœur, sauf un seul.

Normanville haussa les épaules, mais fut intérieurement convaincu qu'il fallait abandonner à son sort cet enfant. Il devait aimer avec une belle virilité, quisque toute autre affection, si vive soit-elle, s'anéantissait devant cet amour vif et sincère pour une Algonquine.

Un jour, Perrine, avec une moue, lui avait dit : « M. de Normanville, je ne vous comprends pas. Charlot a toujours raison de vous. Et vous savez, pourtant, combien il se montre souvent déraisonnable ». Il n'avait pas répondu à ce reproche de Perrine. À quoi bon ? D'abord, le silence, la discrétion lui allaient bien. Puis il respectait chez les autres tout acte volontaire lucidement posé . . . Les événements se chargeaient, selon lui, de désillusionner, de contrarier ou de faire échouer les plans de ces fronts qui s'entêtaient. Et puis lui-même, autrefois, n'aurait aimé aucune intervention dans ses affaires de cœur.

Oui, Charlot, une fois de plus, allait se montrer déraisonnable. Et encore ? Le sentiment d'amour qu'il éprouvait pour la fière Algonquine lui dévorait le cœur à certains instants. Normanville l'avait bien observé. De nouveau, il voulait espérer que des traverses, qui feraient sans doute souffrir l'enfant, seraient aussi le creuset d'où sortirait grandi, affermi, le premier amour splendide de ce cœur de dix-huit ans.

Le 30 avril, au petit jour, Charlot, après des adieux écourtés à Normanville et à Le Moyne, quittait les rives hospitalières de Montréal. Longtemps, son regard se tint fixé sur le Fort. Il se détachait en fière et simple beauté, sur cette forêt enveloppée de brumes matinales légères, floconneuses.

On navigua avec énergie jusqu'au soir. La température s'y prêtait. Un calme magnifique régnait partout. Pas la moindre trace d'Iroquois à travers ces paysages boisés.

« C'est à croire que nos sanguinaires ennemis, dit Charlot, ou bien sont demeurés dans leurs propres bois, fort giboyeux, ou bien sont massés quelque part, prêts à une attaque sournoise ».

Hélas! Charlot, deux mois plus tard allait voir se vérifier, de point en point, sa dernière supposition. Qu'il les connaissait bien, ces terribles ennemis des Français, les Iroquois!

Le voyage dans sa dernière quinzaine ne s'accomplit pas sans encombre. De grands vents s'élevèrent. Il fallut souvent aborder sur des rives inconnues, dresser la tente et attendre jusqu'à huit jours, parfois, que la brise perdit un peu de sa force.

Enfin, le 10 juin, on fut à destination. La Maison de Sainte-Marie, sur les bords du grand lac Huron, s'ouvrit toute grande pour recevoir les voyageurs. L'on avait voulu s'y rendre tout d'abord. N'était-ce pas là « le centre » de tous ces pays, « le cœur des missions » que les Jésuites avaient fondées. Ces missions, au nombre de dix, étaient desservies par quinze des héroïques

Pères. Entre autre, à la Mission de Saint-Joseph, on y trouvait, depuis quatorze ans, le Père Antoine Daniel; et, aux bourgs de Saint-Louis et de Saint-Ignace, les Pères Jean de Brébeuf et Gabriel Lalemant.

À la maison de Sainte-Marie se trouvait en ce moment, en qualité de supérieur, le Père Paul Ragueneau. Deux autres Pères l'assistaient. Plusieurs Français y séjournaient également, car la besogne était forte. La Maison de Sainte-Marie des Hurons ne servait-elle pas à la fois « d'hôpital pour les malades, d'hospice pour les voyageurs, de *refuge* contre les ennemis, de *maison de retraite et de conférences* pour les Pères » ? Ils aimaient à s'y rassembler deux ou trois fois par année.

La venue de messagers venant des Trois-Rivières ou de Québec, les lettres que tous recevaient en ces occasions, constituaient une fête du cœur pour les exilés. Aussi, accueillait-on avec une joie extrême les voyageurs accourus de si loin.

Le Père Ragueneau n'avait pas tout de suite reconnu Charlot, en le mince et fier soldat qui s'inclinait avec grâce devant lui, un sourire sous sa moustache à peine dessinée. Mais aux quelques mots du jeune homme qui rappelait un plaisant souvenir d'enfance, il s'écria : « Charlot ! Mais c'est bien vous ! Oh ! la belle surprise ! Moi, qui vous croyais encore entre les mains des Agniers. . . . Vous me narrerez tous les détails de votre délivrance, n'est-ce pas, mon enfant ? Mais auparavant, venez vous restaurer. Je ne vous offre pas un festin de Balthazar, mais qu'importe vous n'en mangerez pas moins de bon cœur ».

Le lendemain, il fallut que Charlot reprenne encore le récit de son existence chez les Agniers. Tout près d'une vingtaine de Français étaient accourus, ou d'un poste, ou d'un autre. L'on espérait quelques lettres. Puis l'ambiance chaleureuse, agréable, stimulante de la Maison de Sainte-Marie exerçait sur tous son action. On prolongeait la visite de plusieurs heures, et Charlot, que le Père Ragueneau tenait à présenter à tous, excitait l'intérêt.

Pauvre Charlot! Qu'il aurait voulu, au lieu de parler ainsi, questionner adroitement toutes ces personnes, et apprendre quelques nouvelles concernant l'Algonquine.

Cinq longs jours se passèrent ainsi. Enfin, Charlot, le sixième jour, pria le Père Ragueneau de bien vouloir le recevoir privément. Il avait à lui faire de graves confidences. Et cela pressait. Le Père acquiesça aussitôt. L'entretien se prolongea entre le jeune soldat au cœur désespéré et le vaillant missionnaire, plein de sagesse et de pénétration. Charlot apprit presque tout ce qu'il lui importait de savoir.

Oui, deux Hurons accompagnés d'une Algonquine aux yeux noirs bien tristes, un peu absents, étaient entrés, un soir orageux du mois de mars dernier, dans la Maison de Sainte-Marie. Ces Hurons comptaient des parents dans les bourgs voisins. On s'en était donc allé bien vite les retrouver.

« Mais la jeune fille, Père, n'a pas cherché à se confier à vous . . . Sa mélancolie ne vous a pas non plus

semblé chose si pitoyable qu'il fallût y apporter quelque baume . . . Hélas! hélas! ma pauvre Lis-en-Fleur!

—Charlot, vous pensez bien que la plus élémentaire délicatesse m'interdisait toute question directe. Les Sauvages, vous le savez, ont le cœur fier; ils souffrent en silence . . .

—C'est vrai.

—Et puis, l'un des Hurons me l'avait présentée comme sa future femme. Aucune protestation n'était venue sur les lèvres de la jeune fille. Elle se tint les yeux baissés, durant toute l'entrevue, si je me souviens bien.

—Et, reprit Charlot avec peine . . . elle est sans doute . . . mariée, maintenant? » Ses yeux, où glissaient un chagrin immense, interrogeaient le Père, encore plus que ses paroles.

—Non, je ne la crois pas mariée, Charlot. Car . . . une semaine plus tard, le Huron qui devait l'épouser entra ici, furieux, menaçant, réclamant sa fiancée algonquine qui s'était enfuie durant la nuit.

—Non? Vous ne me trompez pas? Justes cieux, quel bonheur j'éprouve de la savoir hors des griffes de son ravisseur. Père, cria Charlot, en se levant avec impétuosité, les yeux rayonnants, la main posée sur son épée, comme pour parer déjà à quelque danger, Père, où croyez-vous qu'elle puisse être allée se réfugier? Dites-moi? De grâce!

—Pourquoi, Charlot? demanda avec calme le Père.

—Pourquoi, pourquoi? reprit Charlot. Mais, Père, parce que je l'aime, parce que je ne puis vivre sans elle,

parce que j'ai fait des milliers de lieues pour la rejoindre coûte que coûte.

—Et une fois que vous serez en sa présence à quoi cela vous aura-t-il servi? À vous faire souffrir tous deux inutilement, car, je suppose, Charlot, que vous n'avez pas le dessein d'épouser une femme sauvage, une Algonquine?

—Ce ne serait pas un crime.

—Non, sans doute, mais il faut réfléchir aux conséquences d'une pareille détermination, mon enfant. Comment! Personne, jusqu'ici, ne vous a fait entendre le langage de la raison, ne vous a supplié de ne pas entreprendre ce hardi voyage qui n'allait sans doute aboutir à rien. O mon pauvre et fol enfant!

—Vous vous trompez, Père, dit Charlot d'une voix assombrie, le front barré d'une longue ride volontaire, l'on m'a sermonné beaucoup. En vain, hélas! Je dois revoir cette enfant que j'aime... Et, finit-il en se levant, et en serrant les poings, je la reverrai, dussé-je passer pour cela, par le fer et le feu.

—Chut! mon enfant, ne parlez pas ainsi. Il ne faut pas braver la Providence... Mais quel changement! Autrefois, Charlot, vous n'aviez pas cette humeur d'indompté!

—J'ai souffert, j'ai tant souffert, Père, chez les Agniers. Et c'est là que je la connus et l'aimai, ma bien-aimée... Nous étions, l'un pour l'autre, tout ce qu'il y a de bon et de bien sur la terre... » Un sanglot monta soudain à la gorge de Charlot. Le jeune

soldat domina vite son émotion, et tendit la main au Père.

« Père, soyez-moi miséricordieux, dites-moi où est Lis-en-Fleur ?

—Sérieusement, Charlot, je l'ignore. Au fait, le Père Daniel, de la Mission de Saint-Joseph, sera ici la semaine prochaine. Attendez-le. Il vous dira vite si elle est dans ce bourg qu'il habite depuis longtemps. Ce sera autant de temps de gagné pour vous, n'est-ce pas ?

—Aurai-je le force de commander mon cœur d'ici là ?

—Mais oui, mon petit. Vous irez à la chasse en attendant. Cela vous aidera, dit le Père en souriant.

—Oui, et si la chance me favorise d'un certain gibier humain, si je m'y trouve jamais face à face avec ce Huron, ravisseur de ma bien-aimée, ô Père, croyez bien que je lui ferai expier son crime.

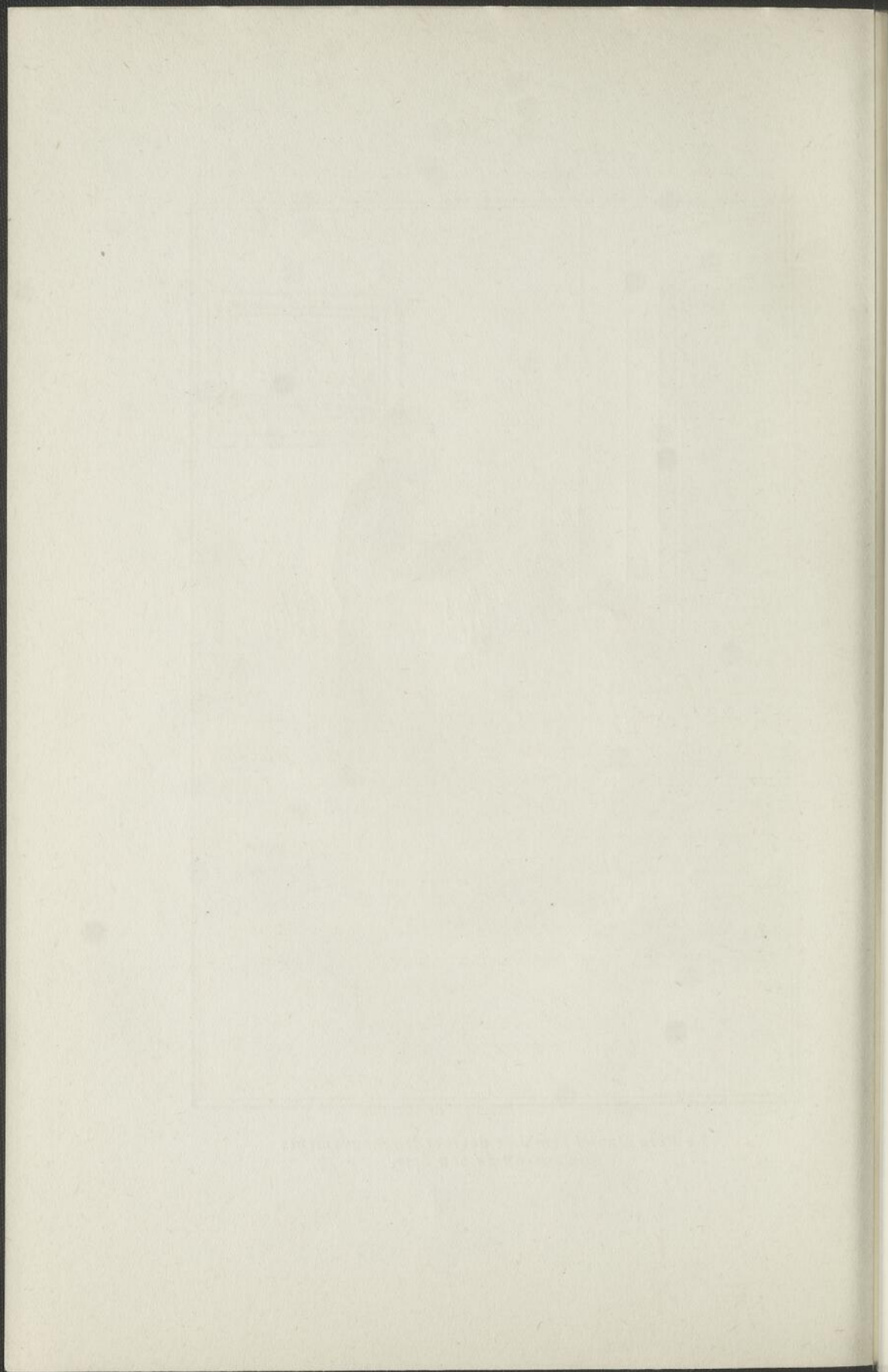
—Vous n'en ferez rien, Charlot. Car, et le Père Ragueneau se leva à son tour, nous allons essayer de remettre un peu de sens chrétien dans votre mauvaise tête.

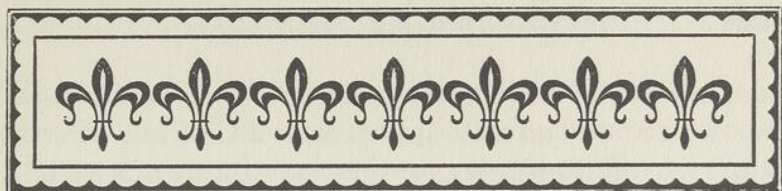
—Bénissez-moi, Père, supplia Charlot, en mettant un genou en terre. Je suis effrayé souvent, de porter dans mon cœur à la fois tant d'amour et de haine.

—Oui, mon fils, je vous bénis. Ah ! votre fougue naturelle, vos souffrances n'ont pas éteint chez vous la voix de la conscience. Dieu en soit loué !



*Le Père Daniel semblait deviner les mouvements
douloureux de son âme.*





XVII

UNE NOUVELLE LETTRE DE PERRINE

CHARLOT voyait s'écouler juin avec une désespérante lenteur. La lutte qu'avait subie son cœur contre lequel étaient venus se liguer sa raison, les conseils d'esprit d'élite, la sagesse expérimentée des religieux qui l'aimaient et le protégeaient, avaient peu à peu miné sa constitution débile. Il avait dû s'aliter quelques jours avant l'arrivée du Père Antoine Daniel. Le bon Jésuite à son arrivée, le 22 juin, avait consenti à une longue entrevue avec le convalescent. Il lui avait révélé la présence, à la mission de Saint-Joseph, de la jeune Algonquine qu'il aimait. Il la comptait parmi ses catéchumènes. Mais Charlot ne pouvait plus s'attendre à la trouver docile aux projets qu'il nourrissait à son égard. La bonne petite fille sauvage comprenait, bien que son cœur en eût souffert, qu'elle ne devait plus songer à son frère blanc, mais épouser et aimer l'un de sa race. Même ce mari futur existait déjà. Alors, pourquoi Charlot irait-il bouleverser tous ces cœurs? Pour les uns l'oubli viendrait ou du moins l'apaisement. Pour les autres, la déception serait presque cruelle . . . »

Le Père Daniel avait parlé avec cette onction des saints si émouvante. Il apparaissait à Charlot, détaché, au-dessus de toutes les contingences humaines, et cela, avec une simplicité, une vérité qui laissaient bien voir l'héroïsme de sa vie et de sa vertu. Puis, il avait quitté Charlot en lui promettant de prier pour qu'il recouvrât la paix. Car le père n'était accouru à la Maison de Sainte-Marie, en cette fin de juin 1648, que pour « vaquer à Dieu seul », s'y adonner durant huit jours aux *Exercices spirituels* de la Compagnie de Jésus, puis retourner aussitôt, sans même le délai d'un jour, vers son cher troupeau le Saint-Joseph.

Charlot, la mort dans l'âme, avait assisté, le 1er juillet, au départ du religieux. Un peu de révolte paraissait dans ses yeux. Le Père Daniel sembla deviner tous ces mouvements. Il posa soudain, avec une bonté encourageante, sa main gauche sur l'épaule de Charlot, tandis que de la droite il traçait sur le front assombri du jeune soldat le signe de la croix. Un sonnet monta à la gorge de Charlot. Il se releva vivement, sortit de la maison, puis, bientôt, s'enfonça dans le bois avoisinant.

Le lendemain du départ un peu précipité du Père Daniel, le soleil répandait partout sa lumière et sa joie. Un vent frais soufflait doucement. Charlot, dès l'aube, avait quitté la Maison de Sainte-Marie. Il avait erré au hasard dans la forêt. L'on avait parlé d'une journée de pêche fructueuse à entreprendre; mais le jeune homme ne se souciait pas de faire partie du groupe des canotiers. Il ne s'expliquait pas pourquoi, mais son

âme s'agitait et vibrait. Il sentait rôder autour de tout son être l'ombre d'un malheur prochain . . . Il cherchait à secouer cette impression depuis le veille au soir, sans succès, hélas!

Il s'entendit tout à coup appeler par un des serviteurs dévoués des Jésuites. Un peu contrarié de cette poursuite indésirable, le jeune homme feignit de ne pas entendre. Puis, il se ravisa. Ne fallait-il pas être raisonnable et tourner le dos à la solitude comme aux rêves vains et douloureux? Il se prit à siffler doucement, en se dirigeant vers le messenger qui approchait toujours.

Bientôt il l'aperçut. Il agitait au bout de son bras un rouleau d'écorce. Il criait: « Soldat Le Jeal, une lettre pour vous. Une lettre des Trois-Rivières, nous ont déclaré les Hurons, qui arrivent à l'instant des postes lointains de Québec et des Trois-Rivières ».

En deux bonds, avec un cri de joie, Charlot eut rejoint le messenger. Il remercia et prit d'une main fébrile le rouleau d'écorce dans lequel était en effet enfoui un petit feuillet blanc. Ce feuillet était couvert des caractères fins et élégants de Perrine.

Le messenger sourit devant le contentement du jeune soldat. Il prit congé, disant: « Les Pères vous prient de ne pas vous troubler au sujet du repas de ce midi. Tenez, voici quelques provisions. Mangez à l'ombre de ces grands arbres et lisez et relisez à loisir cette lettre de quelqu'un qui vous est sans doute bien cher. Votre figure est radieuse.

— Certes! C'est ma sœur chérit qui m'écrit.

—Alors, je comprends . . . Au revoir, donc, à ce soir pour le salut de cinq heures, en l'honneur de la belle fête du jour.

—Oui, oui, c'est la fête de la Visitation aujourd'hui, je le sais. Aimable coïncidence! J'ai aussi, par la grâce de Notre-Dame, ma visitation . . . la lettre de Perrine.

Le donné des Jésuites s'éloigna. Charlot brisa le cachet de la petite missive et lut ce qui suit:

Mon frère bien-aimé,

J'ai longtemps hésité à t'envoyer cette lettre . . . Si le messager qui te la remettra n'était venu deux fois me prier de ne pas me gêner au sujet des messages à envoyer chez les Hurons, il est probable que tu ne la tiendrais pas entre tes mains, en ces premiers jours de juillet.

« Pourquoi? me demandes-tu, pourquoi? . . . M'en voudrais-tu, ma sœur, au point de me faire souffrir? »

Non, Charlot, crois-le bien, je ne t'en veux pas d'avoir préféré le premier amour qui te dévorait le cœur à la calme affection de ta sœur. Elle t'aimera toujours tendrement, vois-tu, quoi que tu fasses, quoi que tu dises . . . N'ai-je pas promis à notre douce maman, partie si tôt pour le Ciel, de la remplacer auprès de toi? Ce que ma bouche enfantine assurait jadis, comment mon cœur raisonnant de vingt ans, n'y voudrait-il pas souscrire? Non, Charlot, il y a autre chose . . .

Il y a . . . ma détresse! Frère, *Jean n'est plus*. Entends-tu, Jean Amyot, ce compagnon aimé de ma jeunesse, Jean, mon Jean, il est mort! Mort! Mon

Dieu! . . . Cela ne me semble pas encore possible. Lui, si brave, si prudent, rempli d'expérience, habile à tous les arts du canotier, s'être noyé! Noyé avec François Marguerie! Sous nos yeux mêmes! Et puis, Charlot, je le dis en ce moment, non plus en rougissant, mais en pleurant . . . que Jean, mon fiancé, était aimant et bon pour ta Perrine! Nous attendions ton retour pour t'annoncer la nouvelle . . . de notre union prochaine . . . Pauvre, pauvre ami! Il t'en voulait de retarder notre bonheur par ton goût, ta recherche des aventures. Mais je lui répliquais chaque fois qu'il fallait t'excuser parce que tu ignorais cet amour de ta Perrine . . . que je ne t'avais pas avoué parce que je n'osais me l'avouer à moi-même, avant que les circonstances ne m'y aient pour ainsi dire forcée.

Mais reprenons d'un peu plus haut . . . Hélas! attends, attends . . . mon chéri . . . que j'essuie mes larmes . . . Elles m'aveuglent. Jean, mon bien-aimé, voit-il, de là-bas, comme ma douleur brûle?

Charlot, la peine me fait délirer, parfois. Songe donc, il n'y a pas trois semaines encore, Jean était auprès de moi, gai, empressé, affectueux, sans le moindre pressentiment de l'approche de la grande voleuse de bonheur: la mort!

Avons-nous été heureux durant les jours clairs et chauds de mai. Notre réunion aux Trois-Rivières semblait sans fin. En mars et en avril, nous avons dû nous séparer. Jean était parti des Trois-Rivières pour Québec, le 23 mars, si je me le rappelle bien. En tout cas, il arrivait à Québec le 27 en compagnie des trois Hurons

qui lui étaient dévoués jusqu'à la mort. Sais-tu qu'ils ont pu faire du canot jusqu'au Cap Rouge? Mais Jean était coutumier de ces prouesses, au départ des premières glaces sur le Saint-Laurent . . .

Comme il se couvrit de gloire à son dernier voyage à Québec! . . . Avec sa bonne humeur habituelle, et pour distraire les Hurons de Québec et de Sillery, Jean les provoqua tous à la course, soit avec des raquettes aux pieds, soit sans raquettes. Tu connais nos Hurons et la bonne opinion qu'ils ont de leur mérite. Ils s'empressèrent d'entrer en lice avec Jean. Oh! leur profond dépit de se voir vaincus les uns après les autres. Dépit de courte durée vis-à-vis de l'aimable gaieté de Jean. Elle eut le don de ramener le sourire sur les fronts, même des plus récalcitrants, ceux des vaniteux.

Mais si Jean était ainsi descendu à Québec c'était pour obtenir un congé de monsieur le Gouverneur et pouvoir conduire en guerre toute une escouade de Français contre les Iroquois . . . Toujours brave et généreux comme un lion, notre Jean!

Le 22 mai, veille de sa mort, nous avons passé une journée attendrissante. Tous les deux, en devisant avec affection de notre avenir, nous nous étions rendus à l'emplacement où s'amoncelaient les matériaux destinés à la construction de notre maison. Le Père Buteux vint à passer et sourit en nous voyant. Puis il nous adressa quelques mots.

« Eh bien! mon bon Amyot, vous voilà en train de devenir un bon habitant des Trois-Rivières? Votre gîte s'élèvera ici?

—Je l'espère, mon Père, répondit gaiement Jean, à moins que les hasards de la guerre n'en décident autrement.

—Oui, oui, reprit le Supérieur des Trois-Rivières, la Providence nous tient amoureusement dans sa main. . . . Et ce qu'elle décide est la sagesse même.

—Mon Père, dis-je avec un peu de reproche dans la voix, ne croyez-vous pas que notre jeune bonheur mérite protection et doit un peu trouver grâce . . .

—Nous prierons pour qu'il en soit ainsi, ma chère enfant . . .

—En tout cas, mon Père, et vous aussi Perrine, sachez bien ceci . . . Et les yeux de Jean devinrent étranges, mystérieux, et se fixèrent soudain au loin . . .
« Sachez que s'il arrive que je meure, je désire que ces bois et les autres matériaux que je dispose pour me faire bâtir une maison soient appliqués pour faire dresser une petite chapelle à l'honneur de saint Joseph . . . »¹

—Jean, Jean, repris-je, en tressaillant, car je ne sais quel froid subit pénétrait tout à coup jusqu'au fond de mon cœur, pourquoi parler ainsi, je suis près de vous, vous savez, heureuse, confiante . . .

—Perrine a raison, reprit le Père Buteux, il faut de l'espoir, du sourire autour de votre affection que Dieu bénit, et moi aussi . . . » Puis le Père s'éloigna.

¹ Paroles authentiques de l'interprète Amyot, peu avant sa mort. Amyot avait une dévotion extraordinaire pour le patriarche saint Joseph.

—Allons, allons, s'exclama alors Jean en secouant doucement mon bras qu'il passa ensuite avec tendresse sous le sien, il ne faut pas, Perrine, prendre toutes choses avec cette sensibilité alarmée . . . Vous devenez facilement la proie de la mélancolie, mon amie . . .

Hélas! Charlot, n'avais-je pas raison de protester, de frémir, de me plaindre . . . Et pourtant, oh! que tout mon être était loin de s'attendre au deuil affreux, à la douleur poignante du lendemain . . . Je pleure de nouveau, Charlot, comme si tu étais près de moi à m'écouter. Mais que mes larmes sont lourdes . . . elles se pressent, mais glissent bien mal! Jean, Jean, me vois-tu, toi, mon bien-aimé, en cette agonie du cœur qui dure depuis trois semaines . . . elle me courbe, elle me brise . . . Charlot, si du moins tu étais ici! Jean et toi, vous êtes la respiration même de mon cœur . . . Ne reviendras-tu pas bientôt? Charlot, oh! Charlot, je souffre . . . je souffre . . .

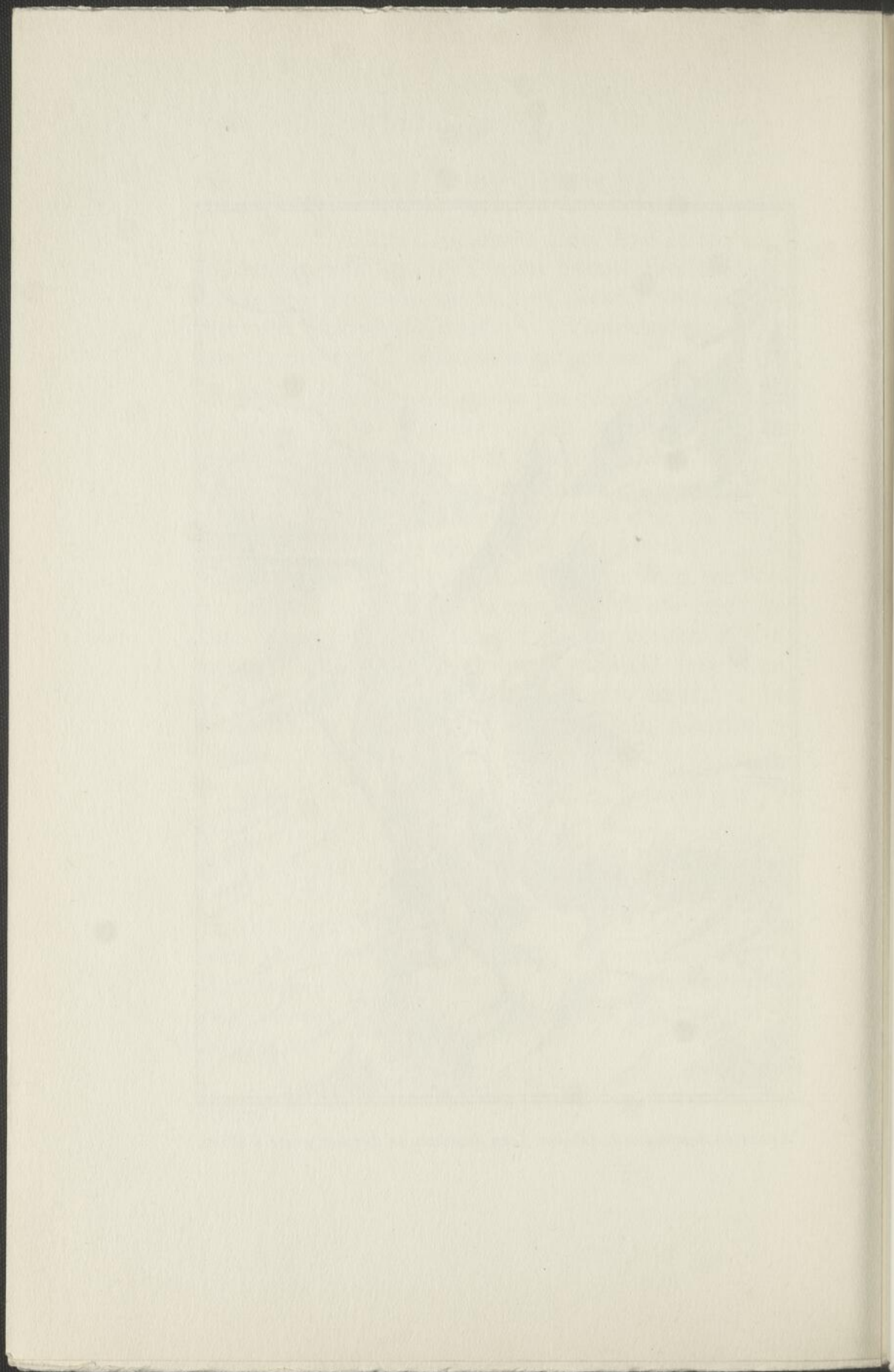
Mais je veux reprendre le récit du calvaire que j'ai gravi . . .

Le 23 mai fut une journée d'apparence assez orageuse. Toute la matinée, de gros nuages, accompagnés de vent, se reflétaient sur la surface houleuse du fleuve. Jean vint me saluer un moment vers midi. François Marguerie l'accompagnait. Il s'était incliné aimablement devant moi, puis retiré à l'écart. Je montrai de la surprise.

—Jean, où donc allez-vous, avec le chef des interprètes?



Avant de descendre la falaise, Jean esquissa un dernier geste d'adieu.



—À une expédition d'une couple d'heures, peut-être. Un groupe d'Algonquins nous attend de l'autre côté du fleuve.

Je fus aussitôt remplie d'inquiétude. « Que dites-vous là, Jean! Vous n'allez pas, François Marguerie et vous, traverser le fleuve. Le temps est loin d'être sur.

—Mais non, Perrine, tout se calme, je vous assure . . .

—Et si le vent reprend, si . . .

—Ah! ah! ah! se mit à rire de bon cœur Jean, que deviendrions-nous en ce pays, s'il nous fallait ainsi mesurer chaque geste . . . À la grâce de Dieu, mon amie!

—Bien, répondis-je, rassurée comme à l'ordinaire par le bel optimisme de Jean.

—Perrine, dit soudain Jean, votre sollicitude dont je plaisante pour ranimer votre courage m'est bien chère, allez, bien douce . . . Je l'emporte avec moi lorsque je vous quitte. C'est ma fleur de tendresse . . . son parfum me réconforte longtemps . . . Perrine, ma bien-aimée . . . comme vous m'êtes chère, et . . .

—Vite, Jean, profitons du vent favorable », cria en ce moment Marguerie . . .

Et Jean partit. Son regard se posa une dernière fois sur moi avec douceur avant de descendre la falaise. Sa main esquissa un geste d'adieu . . . Ce fut tout.

Oh! pourquoi, pourquoi, ne fais-je que répéter depuis ce temps, n'être pas descendue avec lui sur la

grève, n'avoir pas examiné avec soin le canot dans lequel il s'embarquait. Sa bravoure insoucieuse n'aurait pas dû me fermer ainsi les yeux. Oui, pourquoi, pourquoi?

Ah! que nous restons souvent l'esprit lourd, insensible, sans vision, à l'approche imminente d'un grand péril . . . qui menace pourtant tout notre être aimant.

Je m'étais rendue, Charlot, immédiatement après avoir vu disparaître Jean, auprès de Mme de Cordé. Je bavardais gaiement avec elle lorsque des pas précipités se firent entendre dans le grand corridor du Fort. On s'interpelait. Notre bon Commandant soudain donna des ordres d'une voix puissante.

Aucun pressentiment ne me serra encore le cœur. Ces bruits d'ordre hâtif n'étaient pas rares.

Cependant, la rumeur des pas, et des appels de toutes sortes continuaient.

« Qu'y a-t-il? me demanda Mme de Cordé. On semble bien agité, Perrine!

—Voulez-vous que je m'informe, Madame?

—Oui, Perrine.

—Je sortis. Je me rendis près du grand escalier. Personne ne prit garde à moi. Soudain, une porte s'ouvrit en bas, tout près. Un soldat en sortit précipitamment, en criant: « Très bien, Lieutenant, nous allons tenter l'impossible pour les sauver . . . Mais ce diable de fleuve vous a une houle . . . »

Je poussai un cri de désespoir . . . Mon Dieu! Qu'est-ce que j'entendais là! . . .

Je sortis en courant. Ai-je couru ou volé, grâce à cette force nerveuse que ma douleur quintuplait? En un rien de temps, je fus sur la grève. Je m'accrochai d'un geste fou au bras du Commandant de La Poterie.

—Commandant, dis-je, la voix oppressée, les yeux agrandis par l'épouvante, Jean, mon Jean ne va pas se . . . se . . .

—Ma bonne petite, dit celui-ci que ma détresse atteignait au cœur, espérons encore . . . Nos interprètes sont vaillants et adroits . . . Ils vont peut-être en sortir, malgré tout. »

Mais la foule soudain poussa un cri de détresse . . . « Le canot s'entr'ouvre . . . Mon Dieu! Ils sont finis . . . Quel malheur! Miséricorde! Miséricorde! »

Je n'en entendis pas davantage. Je m'évanouis, mon frère.

Lorsque je sortis de la nuit profonde que ma défaillance avait étendue autour de moi, je fus lente à tout me rappeler. Mon cœur me semblait pris dans un étau insupportable. Je bougeai, mais n'ouvris pas les yeux.

Mme de Cordé parla près de moi. Oh! avec quelle voix tremblante et mouillée de larmes. Elle me fit tressaillir et provoqua, je suis sûre, la terrible crise de larmes qui me sauva la vie . . .

La voix un peu chevrotante gémissait: « Commandant, voilà que notre pauvre petite revient à elle. Enfin! . . . Oh! laissez-nous toutes deux. C'est sur mon vieux cœur, qui connaît trop bien la douleur, que je veux

qu'elle reprenne conscience de son malheur . . . Il faut qu'elle pleure . . .

“Oui, oui, criai-je, en me soulevant et en lui tendant les bras . . . comme je souffre . . . Oh! Jean! Jean! mon bien-aimé! . . .

Et j'éclatai en sanglots violents, Charlot, des sanglots à vider tout mon cœur, tout mon esprit . . . puis la détente nerveuse s'étant ainsi produite . . . je m'endormis, la gorge toujours pleine de sanglots . . . Et je reposais sur le cœur de notre vieille protectrice, ainsi qu'elle l'avait voulu.

Trois jours plus tard, je fus debout. Une résolution inébranlable fortifiait mon cœur. Je voulais aider à retrouver Jean . . . Car le corps de mon bien-aimé, tout comme celui de François Marguerie, n'apparaissaient nulle part.

Je ne pleurais plus. Je priais. Je m'accrochais à cet espoir de lui rendre le service suprême d'une sépulture en terre bénite . . .

Les recherches durèrent dix-huit jours . . . Dix-huit jours d'agonie! Enfin, le 10 juin, il y a trois jours par conséquent, « leurs corps furent vus » . . . Celui de mon Jean « proche de Sillery, celui de Marguerie, proche de Québec. Tous deux furent enterrés le même jour, l'un à Sillery, l'autre à Québec ». Je pars pour Sillery demain matin, Charlot. Je veux aller prier et pleurer sur la tombe de mon bien-aimé. Le Père Buteux, qui m'a entourée de sa sollicitude depuis la fin de Jean, a eu hier devant nous tous, au Fort,

à la nouvelle que les corps étaient retrouvés, des mots qui m'ont fait un bien profond . . . Il a dit de Jean : « Mes amis, Amyot, ce brave soldat de saint Joseph, ne vient-il pas de faire, ô miracle, vingt-cing ou trente lieues de chemin après sa mort, pour être enterré en la résidence de Saint-Joseph de Sillery.¹

Charlot, je clos ici ma lettre. Je te demande de revenir. J'ai besoin en ce moment de ta présence, de ton affection . . .

Le peux-tu, dis?

Ah! je le sais, ton cœur est pris, toi aussi . . . Mais amène ici cette bonne petite Algonquine. À cause de toi, je la chérirai comme une sœur. Je veillerai, j'affineraï, j'ornerai, si elle le veut, son jeune esprit . . . Elle deviendra, j'en suis sûre, et en peu de temps, digne de toi, de nous tous . . . Tu ne peux aimer qu'un noble cœur, mon frère . . .

Reviens, Charlot, de grâce, reviens . . . coûte que coûte . . .

TA PERRINE

Les Trois-Rivières, 13 juin 1648.

Lorsque Charlot releva la tête, ayant fini de lire la touchante missive de sa sœur, sa pâleur, le trouble de ses yeux trahissaient les plus vives et les plus diverses émotions.

¹ Paroles authentiques, non du Père Buteux, cependant, mais du Père Jérôme Lalemant dans *La Relation* de 1648.

Mais au bout de quelques instants, une résolution ferme fit place à l'émotion et donna à tout son être un élan irrésistible. Il regarda le soleil. À considérer sa marche, il jugea qu'il pouvait être tout près de deux heures de relevée. Il mangea et but rapidement; puis, entendant un bruit de feuilles froissées, dans un fourré, non loin de lui, il s'immobilisa et attendit.

Un Huron déboucha à sa droite. Charlot l'appela et le chargea d'un court message verbal pour le Père Ragueneau. « Dis au bon Père, prononça-t-il clairement en la langue huronne, que tu m'as vu en route pour la mission de Saint-Joseph. Je serai de retour dans quatre jours au plus tard. Car, *je veux*, n'oublie pas ceci, *je veux* reprendre sans faute la route des Trois-Rivières, avec les messagers hurons qui repartiront d'ici vers cette date, je le sais. Va, va, maintenant, mon ami, vers le Père et compte sur une récompense de Charlot, dès qu'il sera revenu de la Mission de Saint-Joseph. »





XVIII

LA JOURNÉE DU 4 JUILLET 1648

CHARLOT marcha jusqu'à ce que l'épuisement vînt. Il pouvait bien être minuit. De gros nuages couvrirent alors la lune et voilèrent la clarté indispensable pour se diriger dans les bois qu'il traversait. Il se décida à dormir durant quelques heures, à l'ombre d'un pin. L'air était chaud, un peu lourd.

Avant de s'abandonner au sommeil. Charlot s'assura que ses pistolets chargés étaient à portée de sa main, quoique dissimulés sous une couche improvisée de feuilles tendres, arrachées au bouleau voisin. Puis il ouvrit son paquet de provisions. Les Pères de la Maison de Sainte-Marie avaient été généreux, il y avait là de quoi subsister tout le lendemain . . . Un sourire erra un instant sur les lèvres du jeune soldat. Toutes les circonstances, même les plus infimes, semblaient aider à l'exécution de son projet de voir un instant sa chère Lis-en-Fleur, avant de retourner aux Trois-Rivières, ou, qui sait, de la décider peut-être à le suivre. Il s'endormit bientôt. À son réveil, il s'aperçut que le sommeil l'avait terrassé pour plus longtemps qu'il ne l'au-

rait souhaité . . . Il devait être certes, près de midi. Un nuage de contrariété couvrit le front du jeune homme qui se rendit compte qu'il ne frapperait à la porte de la cabane du Père Daniel que le lendemain matin . . .

Il se garda bien à l'approche de la nuit de se tapir aussi confortablement que la veille. Il se contenta de dormir une heure ou deux appuyé à un vieux tronc d'arbre, après avoir glissé, sous sa tête, un manteau replié, et ayant, bien à la portée de sa main, son pistolet chargé.

Le lendemain matin, aux premières lueurs de l'aube, un bruit de voix non loin de lui le tira brusquement du sommeil. Il se garda de bouger, attentif au point que pas une syllabe des mots échangés n'aurait pu lui échapper. Hé! qu'était cela, on s'exprimait en la langue iroquoise particulière aux Agniers. Soudain, un frisson d'horreur et d'épouvante secoua tout le corps amaigri du jeune soldat.

L'un des Iroquois disait à l'autre, en riant d'une voix féroce:

« Ah! ah! ah! mon frère, vois là-bas les nôtres. Ils arrivent au pied du mur de ces chiens de Hurons.

—Bravo! s'exclama l'autre, nos ennemis vont en faire des grimaces tout à l'heure. Nous les tuerons tous. Pas un ne pourra échapper. Notre attaque a été trop habilement et longuement préparée. Allons, courons les rejoindre. Je veux à ma ceinture accrocher des chevelures. Je vise surtout à m'emparer de celle du Père de la prière.

—Tu ne le pourras, répondit l'autre, qui vérifiait le nombre de ses flèches, nos sagamos vont se réserver cet honneur. Quel ambitieux devient mon frère, à chaque nouveau combat.

—Pourquoi pas? Mais partons, au pas de course.

—Oui, les cris de nos frères vont être poussés bientôt.

Charlot attendit qu'il se fussent vraiment éloignés pour se mettre debout. Il se sentait plus mort que vif.

« Mon Dieu! se dit-il. C'est donc à l'assaut de la Mission de Saint-Joseph que se rendent tous ces diaboliques Iroquois ».

« Que faire? poursuivit Charlot, que tenter pour prévenir tous ces braves gens en péril de mort! Et le Père Daniel? Et, ô douleur, Lis-en-Fleur, où se tient-elle en ce moment? »

Charlot, les dents serrées, tout son être contracté par l'angoisse, la rage, la douleur, ne pouvait cependant qu'avancer lentement en se dissimulant tantôt derrière un arbre, tantôt dans l'arbre même. Il vit, le cœur serré à en mourir, les Iroquois escalader soudain le mur de pieux, après avoir poussé leurs terribles cris de guerre. Il entendit les premiers cris de détresse des Hurons terrifiés par cette attaque aussi sanglante qu'imprévue.

Enfin, lorsqu'il eut vu le dernier Iroquois sauter par-dessus la palissade, il sortit de sa cachette et se mit à courir dans la direction du Fort, vers la porte du Sud.

Il constata bientôt, avec un soupir de soulagement, que de ce côté, du moins, l'issue était encore libre. Des

Hurons, hommes, femmes et enfants, en sortiraient déjà à la hâte, gagnant les bois.

Rasant les murs, Charlot parvint à se glisser, à un moment propice, dans le Fort même. Il prit la route de la chapelle, pistolet au poing, regardant avec soin à droite et à gauche. Il se heurtait aux Hurons, qui fuyaient en nombre toujours plus grand. Enfin, il put entrer, par une porte de côté, dans la chapelle.

Oh! le spectacle inoubliable que Charlot vit là! Le Père Daniel se tenait près du tabernacle, debout, revêtu du surplis et de l'étole. Calme, rempli d'une force surnaturelle qui rayonnait et en imposait à tous, *« il baptisait les uns, donnait l'absolution aux autres et les consolait tous de l'espérance la plus douce des saints, n'ayant d'autres paroles en bouche que celles-ci: « Mes frères, mes frères bien-aimés, nous serons aujourd'hui même dans le Ciel. »¹*

Soudain, d'horribles clameurs éclatèrent tout près de la chapelle. Sans doute, les Iroquois venaient d'être avertis que les plus belles captures se trouvaient là, car les Hurons, en grand nombre, avaient dû se grouper, se masser autour du Père.

À ces bruits terribles, dont la signification n'échappait à personne, le Père Daniel se redressa, sa figure revêtit cet éclat extraordinaire des saints accueillant le martyr. Il dit, scandant chaque mot avec une affection toute céleste: *« Fuyez, fuyez mes frères, et portez avec vous votre foi, jusqu'au dernier soupir. Pour moi,*

¹ Voir *La Relation* de 1649. Paroles authentiques.

*je dois mourir ici, tant que j'y verrai quelques âmes à gagner pour le Ciel: et y mourant pour vous sauver, ma vie ne m'est plus rien. Nous nous reverrons dans le Ciel. »*²

Charlot, avec un cri de douleur et d'admiration vit alors l'héroïque Jésuite sortir avec calme de la chapelle, du côté où bondissaient et hurlaient, les Iroquois. Avant que la porte se refermât, Charlot eut le temps de constater que les Iroquois s'arrêtaient, reculaient même, interdits, médusés devant le courage extraordinaire du Père. Mais ce fut court. La porte était à peine refermée que l'on entendit les flèches siffler de partout, criblant le corps du missionnaire, qui ne tomba pourtant que sous le coup mortel d'une arquebuse « le perçant de part en part tout au milieu de la poitrine ». Le Père eut la force de prononcer le nom de Jésus en expirant . . .

Ce fut à ce moment que Charlot eut la douleur d'apercevoir, priant à deux pas de lui, Lis-en-Fleur, la petite Algonquine, dont son cœur ne pouvait se consoler de l'absence.

Il bondit à ses côtés. Il la saisit dans ses bras; revêtu d'une force nerveuse incroyable, il s'enfuit en courant, tenant le cher fardeau tout contre son cœur.

Courut-il quelques secondes, ou quelques minutes? Jamais Charlot ne put le savoir. Il atteignit sans trop d'encombre un bois assez rapproché de la Mission.

Doucement, il déposa la jeune fille au pied d'un arbre. Elle était évanouie. Son saisissement avait été

² *Ibid.*

terrible en apercevant Charlot. Son cas nécessitait des soins immédiats.

Le jeune soldat prit dans le sac qu'il portait en bandoulière une petite gourde. Un reste de cordial s'y trouvait. Il le fit avaler à la jeune fille qui ouvrit bientôt les yeux.

« Lis-en-Fleur, ma bien-aimée, s'empressa de dire tout bas Charlot, ne parlez pas, ne bougez pas . . . Vous êtes trop faible encore; et puis, petite, le péril nous entoure . . . Je veille sur vous. Mon amour, nous voilà réunis . . . Oh! plus jamais je ne vous laisserai vous éloigner de moi, plus jamais vous entendez? »

L'Algonquine regardait avidement Charlot. Quelle tristesse recelait son regard aimant, si profondément expressif en cet instant. Au bout de quelques minutes, elle détourna en soupirant les yeux, puis se mit debout.

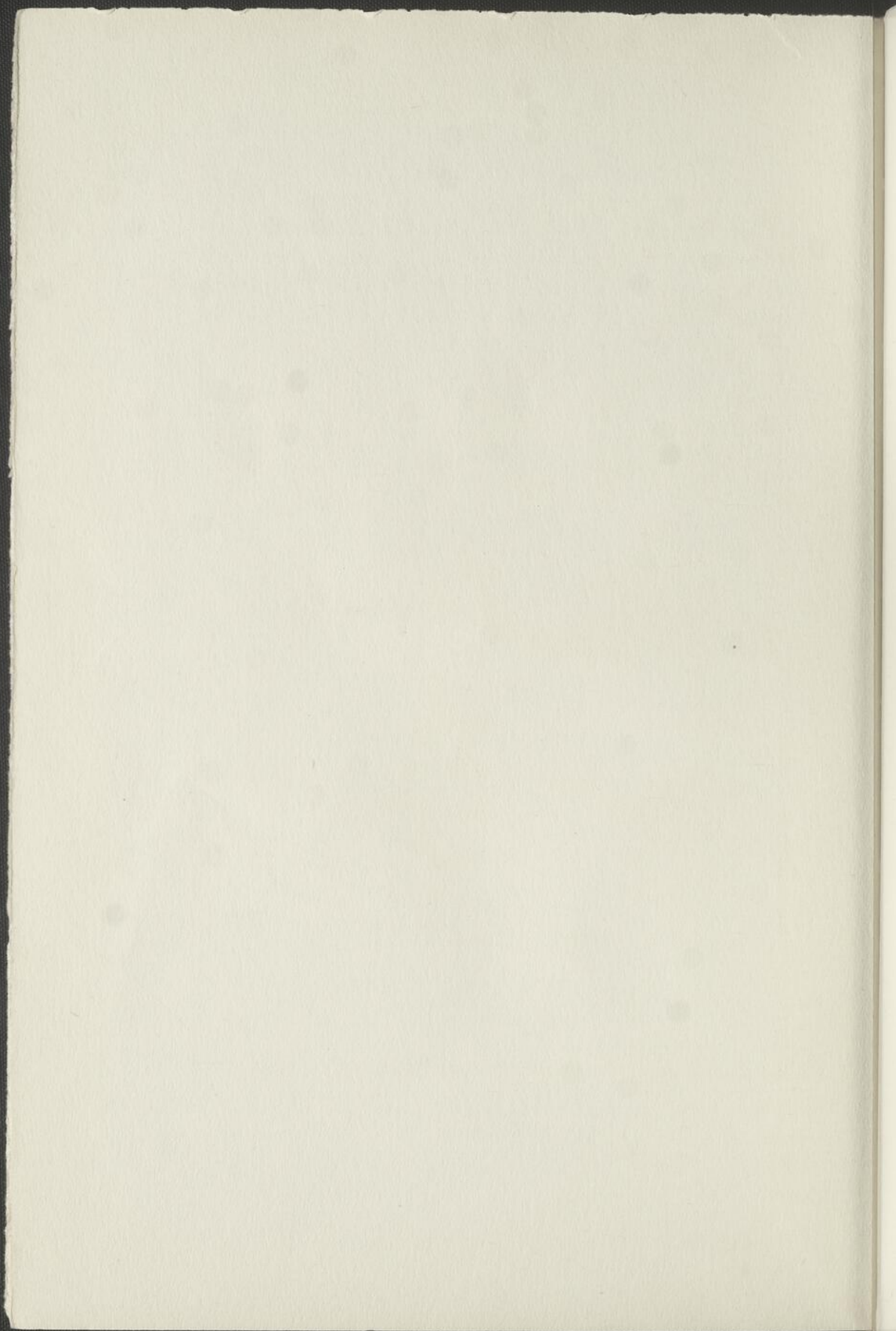
« Pourquoi ma sœur ne m'obéit-elle pas? murmura Charlot avec reproche, et en saisissant la main de la jeune fille qui voulait s'éloigner, cela était évident.

—J'ai promis au Père de la Prière de ne plus penser à mon frère blanc . . . et . . . je suis la promise d'un sagamo de ma tribu; il demeure de l'autre côté du grand lac. Il viendra bientôt me . . . réclamer . . . » La jeune fille dont les larmes voilaient les yeux, cacha soudain sa tête entre ses mains et fit quelques pas pour fuir.

Charlot la ressaisit, et appuya la tête de la jeune fille sur son cœur. « Lis-en-Fleur, ma bien-aimée, dit-il gravement, vous ne m'échapperez pas ainsi. Nous avons à causer longuement, avant de nous séparer . . .

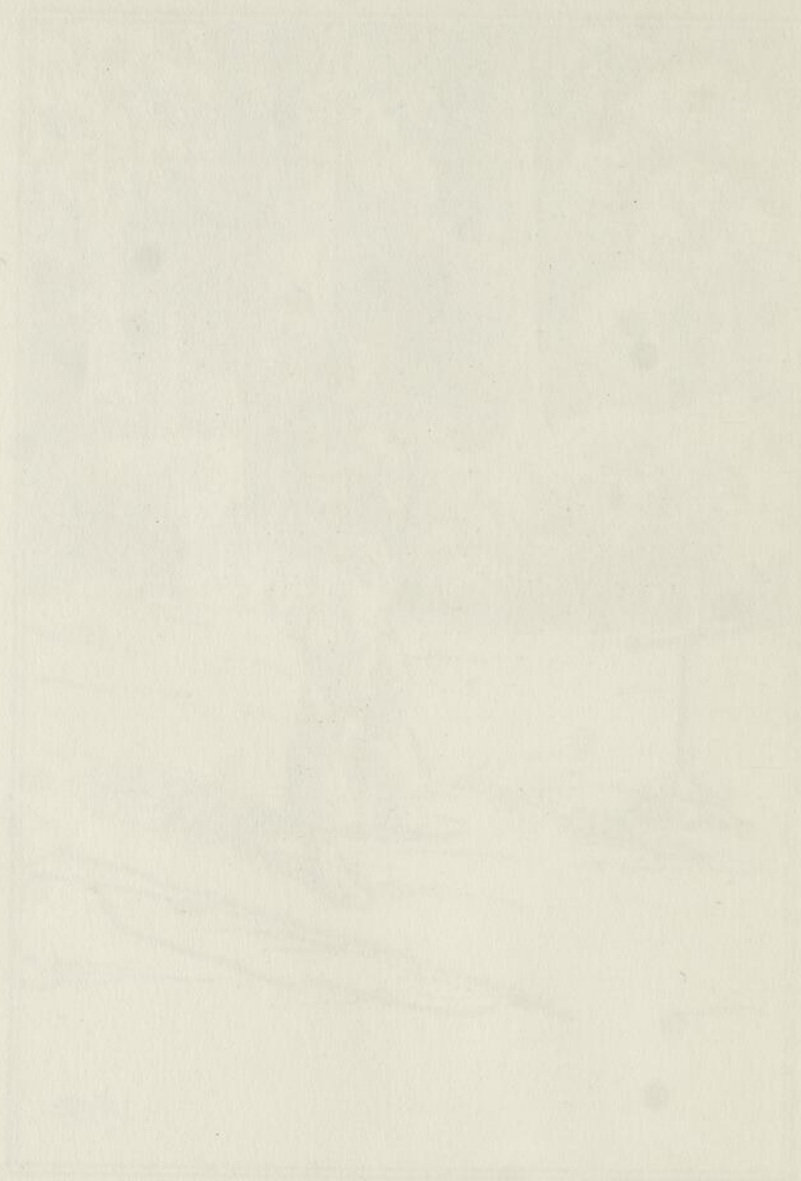
si jamais nous nous séparons, dit avec défi Charlot. Je n'y consens pas, moi. Je vous aime toujours. Je ne puis vivre sans vous, Lis-en-Fleur! Mais nous ne pouvons nous expliquer ici. Voyez, voyez . . . le bois est envahi par des Hurons maintenant. Ciel! les Iroquois nous aperçoivent . . . Fuyons, fuyons ».







*Il venait de confier à la terre la dépouille de celle
qu'il avait tant aimée...*





XIX

LE SACRIFICE SUPRÊME

ACE moment, en effet, les Hurons affolés couraient à travers le petit bois, chacun ayant à sa poursuite un Iroquois qui décochait perfidement des flèches, pour ralentir leur marche. Les cris devinrent horribles.

Charlot fit feu sur deux Iroquois qui les ayant aperçus, accouraient vers eux en poussant des cris de joyeuse férocité. Il les vit tomber. Satisfait d'être ainsi délivré, il glissa un mot d'encouragement à sa compagne. Ne fuyait-il pas tous deux, la main dans la main? Tout à coup, l'Algonquine poussa une exclamation de détresse. Avec une rapidité que le jeune homme n'aurait pas cru possible de la part de la délicate enfant, elle se jeta devant lui, et reçut en pleine poitrine la décharge d'une arquebuse qu'un troisième Iroquois avait tiré, espérant abattre Charlot et venger les siens.

Fou de douleur et de colère, Charlot tua cet agresseur qui se préparait à frapper de nouveau, puis vint s'agenouiller près de Lis-en-Fleur.

Un filet de sang coulait déjà, quoique lentement, de son côté. Sa pâleur était telle que Charlot la crut

morte. Il se pencha, voulant s'assurer si son cœur battait encore.

Elle ouvrit les yeux. Il y avait un mélancolique bonheur dans le fond de ses prunelles d'agonisante.

Charlot voulut parler, mais un rauque sanglot paralysa les mots dans sa gorge.

« Mon frère . . . veut-il . . . se pencher? Je puis . . . à peine . . . parler », dit l'Algonquine.

Le jeune homme obéit.

« Je . . . suis . . . heureuse . . . dit la mourante. Je meurs pour mon frère, près de mon frère. . . que j'aime... plus que ma vie . . . »

—Lis-en-Fleur, ne me quittez pas . . . O mon Dieu, mon Dieu . . . ayez pitié de nous!

—Mon frère . . . oui . . . Dieu a pitié . . . Car je . . . je suis chrétienne . . . je vous reverrai Là-haut . . . Je vous aime . . . je vous . . . »

Et, dans un dernier souffle, la petite Algonquine rendit l'âme.

Charlot lui ferma les yeux. Il pleurait et priait. Puis, se relevant, il regarda autour de lui. Le déchirement de son regard faisaient mal à voir. Le jeune homme voulait s'assurer que tout danger immédiat était fini et qu'il pouvait confier à la terre, avec soin, avec respect, avec amour, la dépouille de celle qu'il avait tant aimée et qui avait répondu à cet amour au point de donner sa vie pour lui.

Il vit que les scènes de carnage avaient cessé. Des cabanes brûlaient encore. De temps à autre de grands cris de détresse étaient poussés vers les lieux du combat. Mais les Iroquois s'éloignaient peu à peu de ce centre de désolation, de ruines fumantes qui avaient été le théâtre de leurs exploits.

Son pénible et saint devoir de sépulture accompli, Charlot s'agenouilla encore; puis, lentement, les yeux brûlés par des larmes qui ne montaient que rarement sous ses paupières, il reprit le chemin de la Maison de Sainte-Marie. Il titubait ou se mettait à courir comme un être traqué, à demi-fou.

En son pauvre cœur torturé, seul le souvenir de Perrine subsistait. Il s'y accrochait comme au moyen suprême de salut. « Perrine, Perrine, appelait-il, ma sœur, je souffre . . . je me sens mourir! . . . Tout me manque. Dis, toi, du moins, Perrine, tu ne m'abandonneras jamais? Je vais vers toi . . . Perrine, oh! que la route est longue! Perrine, Perrine, à moi je défaille . . . »

MARIE-CLAIRE DAVELUY

FIN

Ce volume a une suite intitulée:

PERRINE ET CHARLOT À VILLE-MARIE

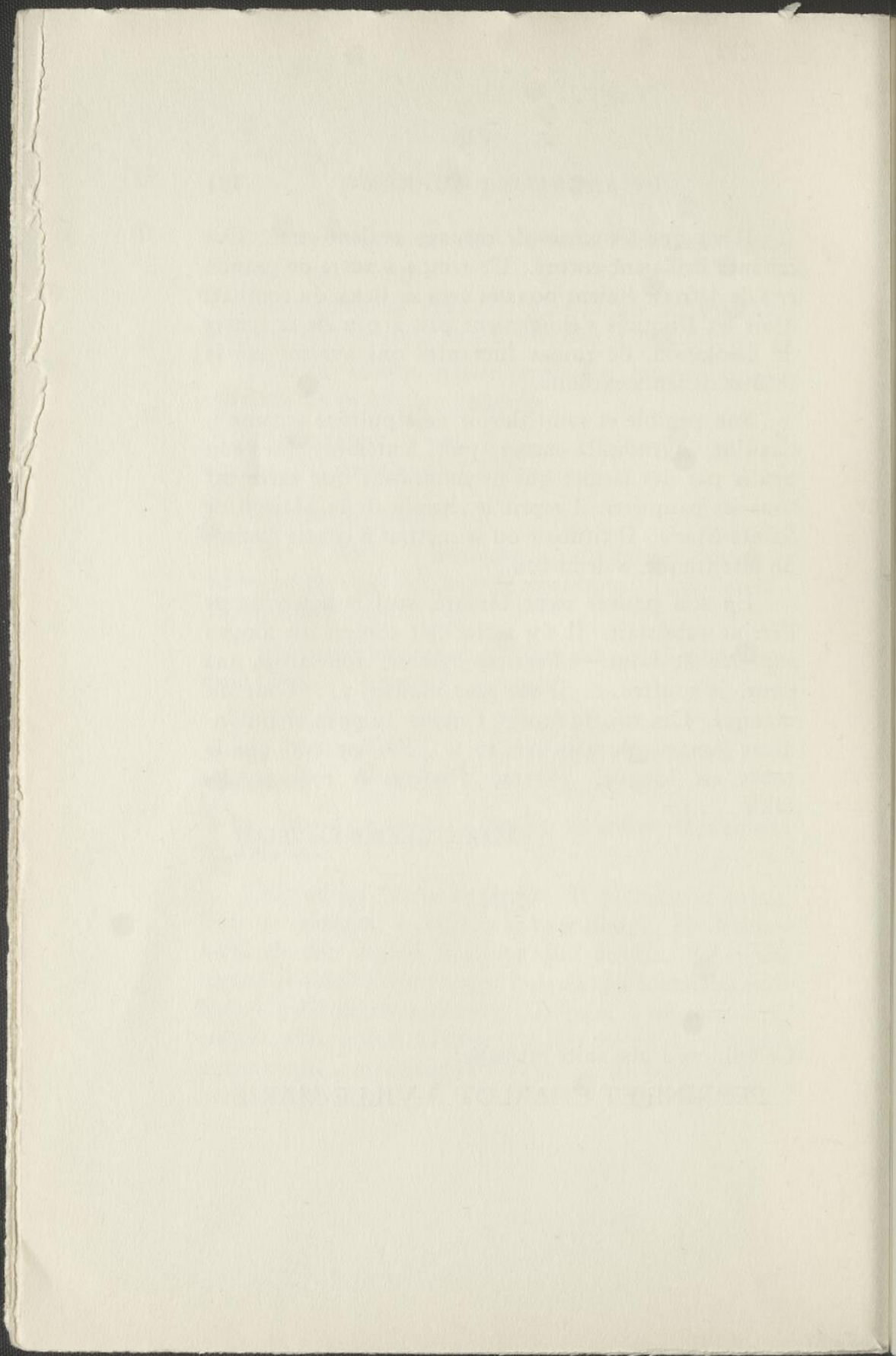
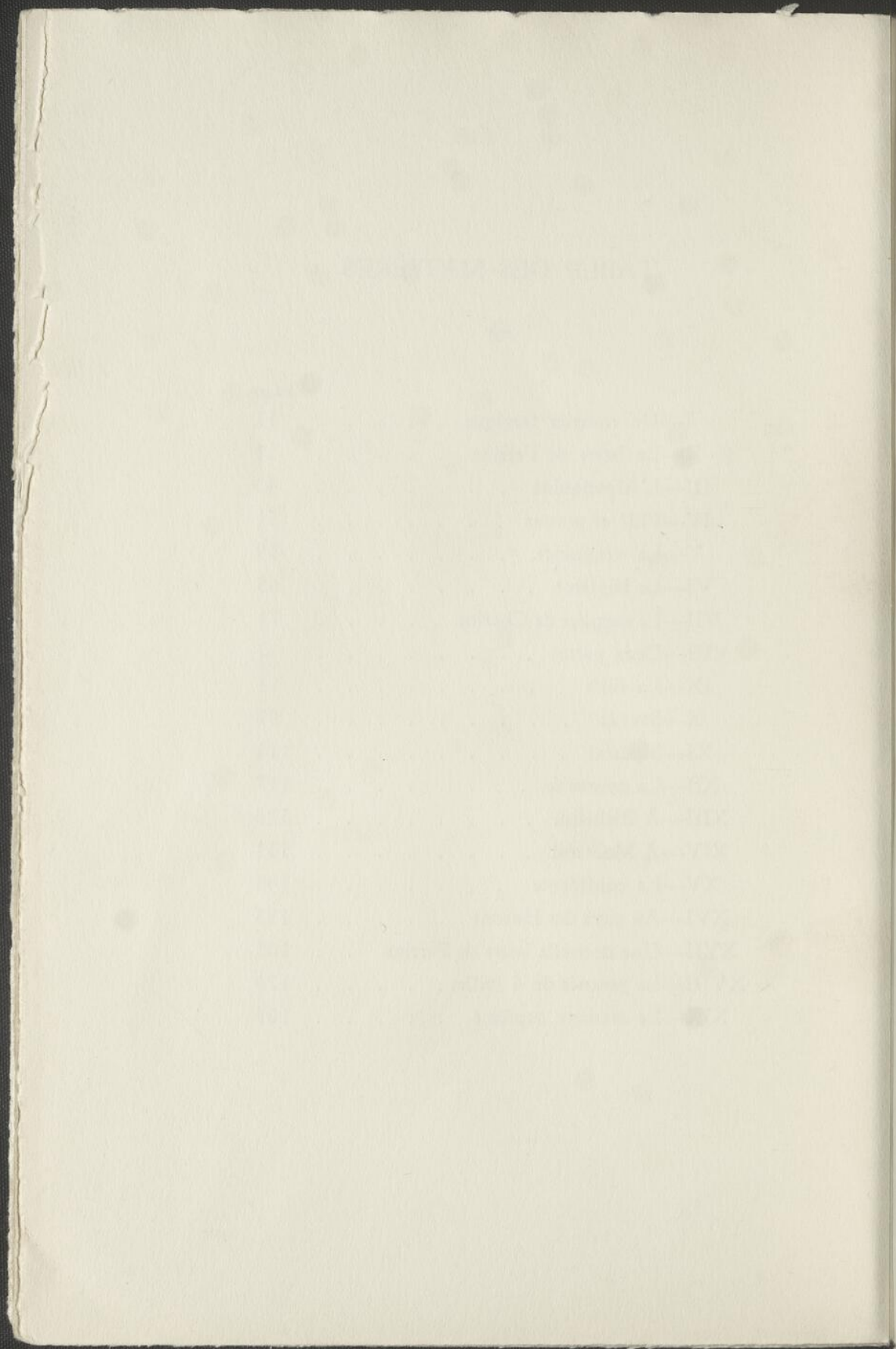


TABLE DES MATIÈRES



	Pages
I—Un courrier tragique	11
II—La lettre de Perrine	21
III—L'Algonquine	43
IV—Pitié et amour	51
V—La vengeance	59
VI—Le baptême	65
VII—Le supplice de Charlot	71
VIII—Deux pactes	77
IX—La fuite	91
X—Sauvés	97
XI—Séparés!	111
XII—La poursuite	117
XIII—À Richelieu	125
XIV—À Montréal	131
XV—La confidence	143
XVI—Au pays des Hurons	153
XVII—Une nouvelle lettre de Perrine	163
XVIII—La journée du 4 juillet	179
XIX—Le sacrifice suprême	189





ACHEVÉ D'IMPRIMER
À MONTRÉAL (CANADA)
LE QUINZE OCTOBRE
MIL NEUF CENT TRENTE-HUIT

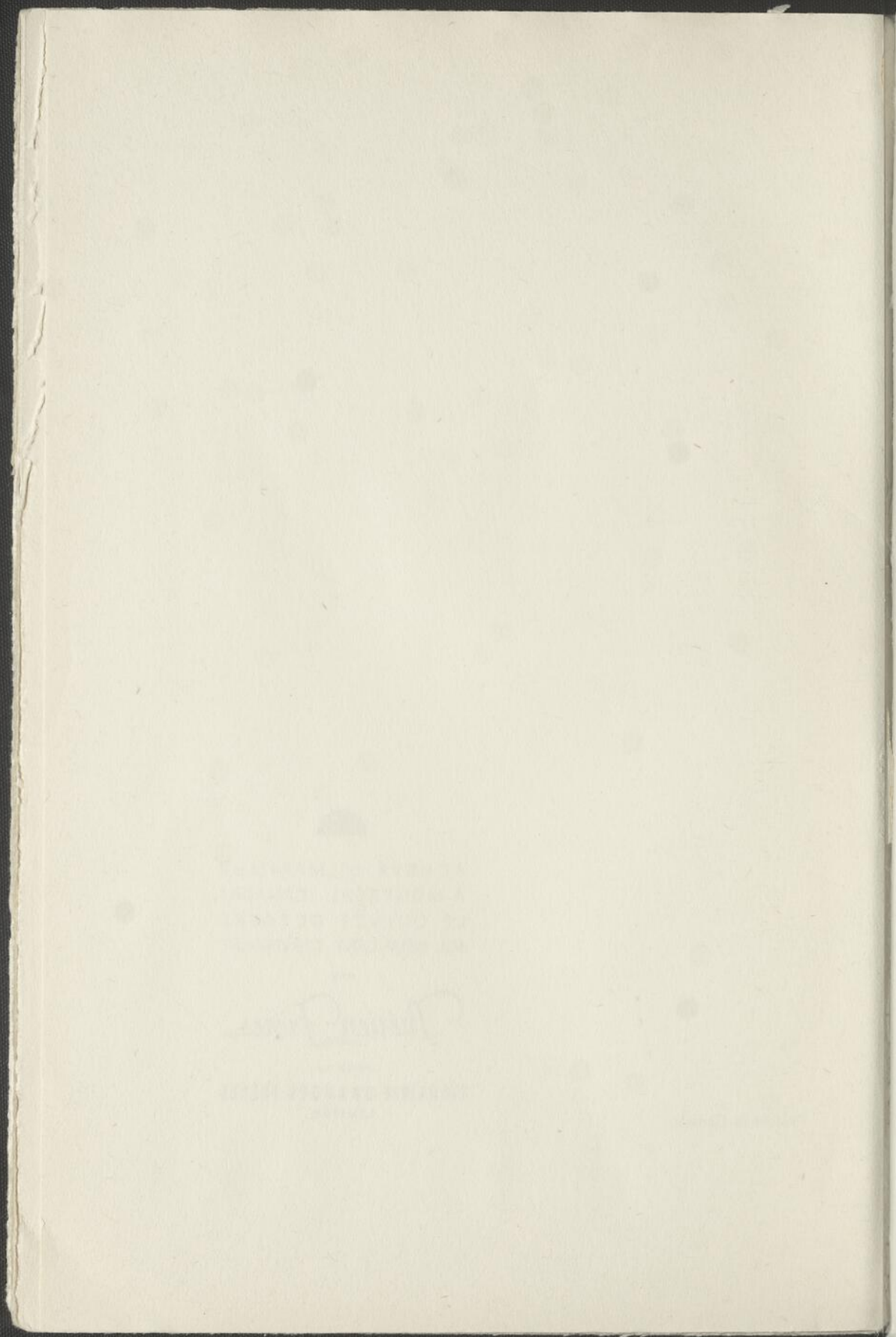
PAR

Thérien Frères
LIMITÉE

POUR LA

LIBRAIRIE GRANGER FRÈRES
LIMITÉE

Printed in Canada.



BNQ



C 000 244 878

CONTES - ROMANS - HISTOIRES

Volumes de "Littérature Canadienne"

POUVANT INTÉRESSER NOTRE JEUNESSE

FAUCHER DE ST-MAURICE. — Contes et récits. (A la brunante, A la veillée).

Dans cet ouvrage, l'auteur offre à la jeunesse des contes qui lui parleront du passé. Trois volumes in-8 de 168 pages, chaque volume avec quelques illustrations, broché.

Prix \$1.25

TÊTU HENRI (Mgr). — Les Évêques de Québec.

Intéressantes biographies de plusieurs Evêques de Québec, depuis Monseigneur de Laval jusqu'au Cardinal Bégin. Quatre volumes in-12 de 143 pages, chaque volume broché.

Prix de l'ouvrage complet \$1.00

DUPUY, PAUL. — Les illustrations canadiennes.

Dans cet ouvrage, nous trouvons de courtes biographies des Grandes Figures de notre histoire. Deux volumes, petit in-4 de 144 pages, chaque volume avec illustrations.

Prix de l'ouvrage complet \$1.00

FRÈRES MARISTES — Le Tour du Canada.

Volume in-8, pleine reliure toile, de 570 pages avec nombreuses illustrations.

Prix \$1.00

GROULX (Abbé L.) — Au Cap Blomidon. Roman acadien.

Volume in-12 broché de 236 pages.

Prix \$0.75

GROULX (Abbé L.) — Jacques Cartier. La découverte du Canada.

Volume in-12 broché, de 296 pages.

Prix \$1.00

ROULEAU, C.-E. — Légendes canadiennes.

L'auteur de ces récits a rappelé en un style alerte et pur plusieurs de ces légendes que les bonnes populations de la région de Québec se transmettent de génération en génération. Deux volumes petit in-4 de 133 pages, chaque volume broché avec illustrations.

Prix de l'ouvrage complet \$1.00

DAVELUY, M.-C. — Les Aventures de Perrine et Charlot.

Volume in-8 broché, 192 pages avec illustrations.

Prix \$0.75

DAVELUY, M.-C. — La Captivité de Charlot.

Volume in-8 broché, 160 pages avec illustrations.

Prix \$0.75

DAVELUY, M.-C. — Charlot à la Mission des Martyrs.

Volume in-8 broché, 160 pages avec illustrations.

Prix \$0.75

DAVELUY, M.-C. — L'Idylle de Charlot.

Volume in-8 broché, 196 pages avec illustrations.

Prix \$0.75

DESROSIERS (Abbé H.) et BERTRAND, C. — Histoire du Canada.

Volume in-12 pleine reliure toile, 500 pages avec illustrations.

Prix \$0.75

MELANÇON, Claude. — Les poissons de nos eaux.

Avec nombreuses illustrations. 2 volumes in-8 brochés. Les 2 volumes 248 pages.

Prix, les 2 volumes \$1.00

MELANÇON, Claude — Nos animaux chez eux.

Volume in-8 broché, 376 pages avec illustrations.

Prix \$0.50

TACHÉ, J.-C. — Les Sablons. (Ile de Sable).

Sous forme de récit, avec des aperçus pittoresques, l'auteur donne un historique de l'Ile de Sable, qui dans sa situation géographique fait le vis-à-vis du Cap Breton. Volume in-8, de 164 pages avec illustrations, broché.

Prix \$0.40

GÉLINAS (Abbé J.-G.) — En veillant avec les petits de chez nous.

Au foyer — Causeries historiques.

Volume in-12 broché, de 168 pages.

Prix \$0.40

GÉLINAS (Abbé J.-G.) — En veillant avec les petits de chez nous.

Régime français — Causeries historiques.

Volume in-12 broché, de 212 pages.

Prix \$0.40

GÉLINAS (Abbé J.-G.) — En veillant avec les petits de chez nous.

Régime anglais — Causeries historiques.

Volume in-12 broché, de 144 pages.

Prix \$0.40

Librairie GRANGER FRÈRES, Limitée,
54 ouest, rue Notre-Dame, Montréal

THÉRIEN FRÈRES, LIMITÉE
MONTREAL